

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



# HISTOIRE DE LA RIVALITÉ DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE.

*Par M. GAILLARD, de l'Académie  
Françoise, & de l'Académie des  
Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME PREMIER.



A PARIS;

Chez SAILLANT & NYON, rue Saint Jean  
de Beauvais.

---

M. DCC. LXXI.

*Avec Approbation & Privilege du Roi*

L'on prie les Relieurs de placer  
l'*Avertissement* entre la *Préface* &  
l'*Introduction*.

---

## P R É F A C E.

C'EST un François qui entreprend d'écrire *l'Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre*, mais ce François tâchera de ne point oublier que le devoir de l'Historien est d'être impartial, & que celui de tous les hommes est d'être justes. Il aime trop la France, il estime trop l'Angleterre, &, s'il est permis de le dire, il se respecte trop lui-même, pour flatter ou pour médire, quand il doit examiner & juger.

Tous les hommes sont freres, quelque intervalle qui les sépare, quelque intérêt qui les trompe. Le François, l'Anglois, l'Espagnol, &c. sont essentiellement

*Tome I.*

A.

## 2 P R E F A C E.

amis ; celui qui aime la guerre , est seul ennemi du Genre humain.

Vieille vérité , toujours bien nouvelle. Ne nous laissons point de la répéter , puisqu'on ne se lasse point de la fouler aux pieds. Peut-être la raison humaine n'est-elle encore qu'au berceau. L'Europe est polie , l'Europe se croit éclairée , & l'Europe fait la guerre ! Nous nous sommes trop pressés d'applaudir à nos lumières , l'Europe est encore barbare.

En comparant les siècles , on croit appercevoir que les idées sur la gloire commencent à se réformer , que l'humanité a gagné quelque chose dans la théorie ; mais le passage de la théorie à la pratique ne se franchit pas en un jour. Pour que les

vérités rentrent dans tous leurs droits & passent en usage, il faut qu'elles soient devenues très-familieres; c'est pourquoi on ne peut trop les répéter & les faire répéter, jusqu'à ce qu'enfin les hommes soient parvenus à rougir d'une contradiction trop choquante entre leurs idées & leur conduite.

Est-on raisonnable pour voir seulement la vérité? Celui qui ne la voit pas, n'est qu'aveugle. Celui qui la voit & qui s'y refuse, est injuste ou insensé.

Jusqu'à présent on a bien vu que les ambitieux & les conquérans sont injustes, mais on n'a pas assez dit combien ils sont insensés. On a vu tout ce que la guerre a d'horrible, on n'a pas osé voir tout ce qu'elle a d'ab-

#### 4 P R E' F A C E.

furde, je dirois même de ridicule, si la matiere étoit moins grave.

J'appelle ridicule un moyen qui manque nécessairement son objet. La guerre étant un moyen affreux, il faudroit, pour qu'on pût l'employer légitimement, que ce fût le seul moyen de remplir l'objet politique; mais sans exiger que ce moyen soit unique, demandons seulement s'il est efficace, & l'expérience de tous les siècles nous répondra qu'il ne le fut jamais.

La politique est juste, ou elle est injuste. Injuste, elle veut conquérir; juste, elle veut conserver. S'il ne s'agissoit que de conquérir ou de conserver pour le moment, il faudroit bien que la guerre remplît l'un ou l'autre

objet ; mais on veut avec raison s'affurer une possession paisible , & voilà l'objet que la guerre ne remplit jamais. Si la guerre laisse deux Puissances Rivales au même point relatif, il est évident qu'elles n'ont fait que s'affoiblir & se ruiner en pure perte. Si l'une des deux Puissances a un avantage marqué, l'autre fait ce qu'on appelle *une paix honteuse*, c'est-à-dire une trêve perfide pour se préparer à une guerre plus heureuse , ou pour attendre des conjonctures plus favorables. Si enfin l'une des deux Puissances détruit l'autre entièrement , elle ne tardera pas à être détruite ou considérablement affoiblie à son tour , soit par la jalousie de ses voisins , soit par les vices intérieurs qui

minent sourdement les Etats trop vastes.

Egyptiens , Phéniciens , Babylonien , Affyriens , Medes , Perses , Grecs , Carthaginois , Romains , Germains , tous se sont arraché tour-à-tour le sceptre du Monde ; des tyrans féroces ont abattu des tyrans efféminés , des peuples grossiers ont accablé des peuples corrompus. Rome sur-tout a péri pour avoir trop conquis ; le droit du glaive , qui lui avoit soumis les Nations , la soumit à son tour aux Barbares , & sa ruine commence à la ruine de Carthage.

Tel fut toujours l'effet des grandes révolutions & des grands renversemens. L'Etat vaincu accroissoit à l'Etat vainqueur : c'étoit un désert ajouté à



undéfert. Pertes de toutes parts. Il est clair que les Etats subjugués ont tout perdu, & que la guerre n'a pas été pour eux une sauvegarde suffisante ; mais l'Etat vainqueur, qu'a-t-il gagné, s'il doit périr plus infailliblement & plus promptement en proportion de ses accroissemens mêmes ? Or c'est la révolution que l'histoire ramene à chaque pas, & la philosophie en voit aisément les causes dans l'origine violente de cette Puissance, dans la haine qu'excite la violence, & dans l'envie qu'excitent les succès, dans la discordance des parties qui composent, malgré elle, un grand Etat, dans l'impossibilité de porter le sang & la vie jusqu'aux extrémités d'un corps trop vaste ; dans l'indiffé-

rence pour une patrie , qui , commune à tous , n'est propre à personne ; dans l'amour de la nouveauté , suite de cette indifférence ; dans l'amour de la liberté , sentiment inné que la tyrannie n'étouffe jamais ; dans les vices , enfans du luxe , qui infectent toujours plus un grand Etat qu'un petit ; dans la contagion de l'exemple qui multiplie les Conquérans & les arme les uns contre les autres.

Mais les idées d'Empire du Monde , de Monarchie universelle , sont abandonnées , l'abus des *Grands Empires* ne subsiste plus. En Europe sur-tout, les Etats plus égaux , plus bornés , comprimés par une gravitation réciproque , ne s'élancent plus guères au-delà de leurs limites ; ils

se balancent, ils s'agitent sans se détruire entierement. On n'y fait point de vastes conquêtes, parce que l'Europe n'est qu'une grande famille, mal unie à la vérité, comme tant de familles, mais assez liée pour que les divisions particulieres deviennent d'abord l'affaire générale. Si un brouillon veut se battre, si un Ministre croit gagner quelque chose à prononcer l'arrêt de mort d'un million d'hommes, voilà le signal donné, tout s'arrange en conséquence, les Etats divers font leur partie d'après les petites vues politiques du moment; ils se mettent deux contre deux, quatre contre quatre, tantôt par ordre alternatif, tantôt les extrêmes contre les moyens, le tout sans autre objet certain que

de répandre beaucoup de sang & de dépenser beaucoup d'argent; la discorde tire de leurs nœuds mêmes & des droits compliqués qui en résultent, des semences de haine & des principes de guerre. On s'arrache une ville, un bailliage; deux grandes Puissances prennent, perdent, reprennent une petite province, & toutes deux avec le secours des mêmes alliés, qui, sous prétexte d'empêcher l'aggrandissement du plus fort, ou de s'aguerrir parce que leurs voisins s'aguerrissoient, sont venus prendre part à la querelle. Ils ont mille fois passé de l'un des partis à l'autre; les intérêts ont tellement varié, qu'on ne les reconnoît plus, la guerre a changé de forme & d'objet, mais elle se

fait toujours ; les bras tombent enfin de fatigue & d'épuisement ; on fait des traités, on les rompt, on épie un moment de sommeil ou de langueur dans son ennemi, on le surprend, on est surpris, parce qu'on dort ou qu'on languit à son tour, ou parce que des ligues nouvelles prévalent sur les anciennes. Mais, sans parler du sang inappréciable des hommes, qui calculeroit ce qu'ont coûté ces guerres pour ne rien décider, verroit avec effroi les plus vastes Etats abimés dans cette petite province, dont rien n'assure encore la propriété à son possesseur.

Voilà donc, en un mot, nos guerres d'Europe ; si un Etat en détruisoit un autre, il seroit lui-même détruit par tous les autres ;

on ne détruit donc gueres, on se contente de faire bien du mal sans aucun profit réel ou du moins solide, & l'on fait la paix qu'il eût été plus simple de ne pas rompre. Les grandes Puissances sont bien respectables, & les grands intérêts bien imposans, mais toutes les querelles se ressemblent; on fait quelle est la fin ou tragique ou ridicule de celles du peuple; changez les noms, tout est égal, & entre deux champions grossiers, qui finissent par boire ensemble, au lieu de commencer par-là, & deux héros polis qui se donnent des fêtes après avoir tenté de s'égorger, la Philosophie ne voit qu'une différence, c'est que les querelles des derniers ont été plus funestes.

Après une longue suite de siècles, on a découvert un nouveau Monde ; on ne fait pas trop bien encore si cette découverte est un bonheur ou un malheur. Mais on en a fait une nouvelle source de guerres, & le partage de ce nouveau monde trouble plus que jamais l'ancien. La fureur des grands Empires, plutôt réprimée qu'étouffée en Europe, ne demande qu'à renaître en Amérique. La Monarchie universelle cherche à se reproduire sous les noms d'Empire de la mer, de Commerce exclusif. Grace à ce nouvel ordre de choses, on combat à la fois dans toutes les parties du monde & sur toutes les portions de l'Element qui les sépare. Voilà comment la guerre remplit l'objet politique, voilà

commentellerend les possessions sûres & paisibles.

Mais tandis qu'on s'égorge par toute la terre, parce que, dit-on, cela a toujours été & que cela fera toujours, tandis que des Politiques superficiels trouvent des raisons pour approuver cet état de guerre, tandis que les hommes ont grand soin de mettre au premier rang parmi eux les Conquérans & les Destructeurs, il existe dans un coin de cette même Amérique, un petit Etat, unique asile qui soit resté à la Paix & à l'Humanité. Là, tous les hommes sont freres, & tous les étrangers sont citoyens. La Capitale de cet Etat s'appelle *Amitié Fraternelle* (1),

---

(1) Philadelphie.



& sa législation n'a point d'autre esprit. « M. Pen, dit Montef-  
 » quieu, est un véritable Lycur-  
 » gue, qui a eu la paix pour ob-  
 » jet, comme l'autre a eu la  
 » guerre ». Cet Etat, ce sont des  
 Anglois qui l'ont fondé. De tous  
 les avantages que les François  
 & les Anglois se sont disputés,  
 c'est peut-être le seul que la  
 France doive envier à sa Rivale.  
 Si la population est une marque  
 & un principe de prospérité, il  
 faut que l'état de paix vaille bien  
 l'état de guerre, puisque dans un  
 pays couvert de forêts, infesté  
 de serpens & de bêtes féroces,  
 & où toute culture étoit incon-  
 nue, cinq cens hommes se sont  
 multipliés, en très-peu de tems,  
 jusqu'à trois cens mille. La liber-  
 té, la sûreté, un travail dont le

fruit est pour le travailleur , ont produit ce miracle. Mais admirons à la fois la grandeur & la foiblesse de l'esprit humain , les fondateurs de cette République furent les hommes les plus respectables du monde , & les plus ridicules de l'Angleterre. Sans leur tutoîment , sans leur refus d'honorer les Puissances , de saluer leurs égaux , & de prêter serment dans les Tribunaux , sans toutes les manieres bizarres qui les donnoient en spectacle , peut-être leur ame ne se fût-elle jamais enflammée de cet amour du Genre humain , principe du véritable héroïsme ; peut-être n'eussent-ils jamais été dignes de former une si sainte Institution. La raison est-elle donc si étrangere aux hommes , qu'elle ait

toujours besoin de s'appuyer chez eux sur un fondement de folie? Heureux encore ceux qui payent leur tribut à l'humanité en folies douces, en ridicules fans conséquence, & qui achètent à ce prix l'honneur d'être vertueux! L'excès est par-tout, respectons ceux qui le placent dans la vertu. Les hommes, dans leur état de guerre, avoient épuisé tous les excès de la barbarie, les Pensylvains poufferent jusqu'à l'excès l'amour de la Paix; ils s'interdisoient même la guerre défensive, ils refusoient de construire des forteresses, & de donner des barrières à leur pays; la méchanceté des hommes les y força.

Rentrons dans la nature. Si les agresseurs sont des bêtes fa-

rouches, les défenseurs de la Patrie sont des hommes chers à l'humanité ; qu'ils prodiguent leur sang pour une si belle cause, mais que l'Etat en soit avare ; plus ce sang est précieux , plus l'auteur d'une guerre injuste est coupable ; & toute guerre qui n'est pas absolument inévitable, toute guerre qui n'est pas purement de défense , est injuste. Nous avons vu d'ailleurs que ce moyen avoit l'inconvénient ridicule de manquer toujours son objet.

J'insiste sur ce dernier article ; car si je me contentois d'alléguer l'intérêt général de l'humanité , l'intérêt personnel répondroit : *Que m'importe, pourvu que je me satisfasse ?* C'est donc à l'intérêt personnel qu'il faut dire & re-

dire, prouver & démontrer par l'expérience de tous les siècles, par la nature des choses, par la marche invariable du cœur humain, que l'ambition même & l'injustice ne peuvent trouver leur compte dans la guerre, que le mal ne produit que du mal, que les succès des armes sont détruits par les armes, que tout vaincu ne fait que céder au tems, & attendre la vengeance, ou la préparer, que la crainte passe avec les causes qui l'ont fait naître, & laisse, tôt ou tard, éclater le ressentiment; que l'empire de la force est toujours incertain, toujours agité; qu'il seroit tems enfin de vivre sous l'empire de la Sagesse.

A ces raisons éternelles & générales se joignent encore des

raisons particulieres , tirées de circonstances nouvelles & de changemens apportés par le tems dans l'art militaire. On ne peut se diffimuler que la découverte de la poudre & les progrès de l'artillerie n'aient entièrement changé l'idée de la valeur. La valeur étoit autrefois la juste confiance qu'inspiroient à un guerrier la force & l'adresse, qualités toujours très-exercées chez les Héros de l'Antiquité. Aujourd'hui c'est l'intrépidité inébranlable avec laquelle ce guerrier attend dans son poste une mort souvent démontrée inévitable; la valeur, en un mot, étoit de l'audace; aujourd'hui c'est de la fermeté. Or les procédés des arts étant ainsi substitués aux qualités personnelles ,

& les balles , dont le sifflement formoit une musique si agréable aux oreilles de Charles XII. pouvant enlever un héros en partant de la main d'un poltron, il est évident que la guerre est devenue beaucoup plus absurde pour nous, qu'elle ne l'étoit dans son origine sauvage & barbare, où la supériorité étoit du moins décidée par les qualités personnelles.

Les anciennes émigrations des peuples barbares étoient aussi, non pas plus justes (ne profanons point ce beau mot de *justes*), mais plus excusables que nos guerres `modernes , & elles avoient du moins l'avantage de remplir une partie de leur objet. Des peuples féroces quittoient une terre mal cultivée qui ne

pouvoit les nourrir , & alloient dans des contrées plus heureuses écraser ou asservir des peuples amollis, dont ils apprenoient à jouir & à s'amollir à leur tour. Mais aujourd'hui lorsqu'un Prince entreprend de soumettre à son Empire une province étrangère, éloignée, qui ne veut point de lui pour maître, que d'ailleurs il n'a jamais vue, qu'il ne verra peut-être jamais, & dont la conquête ajouterait aux embarras du Trône , sans rien ajouter à son bonheur personnel , ne feroit-il pas ( encore un coup , je ne dis point plus juste , traitons avec l'intérêt des hommes sur lequel nous pouvons compter , non avec leur justice dont nous pouvons nous défier ) , mais ne feroit-il pas plus avanta-



geux pour lui-même , de commencer par tirer de ses propres Etats tout le parti possible , d'examiner si la culture des terres , si la pratique des arts utiles n'ont plus chez lui aucun progrès à faire ; si par-tout , les montagnes sont couvertes de bois , les côteaux de vignes , les plaines d'épics , les prairies de troupeaux ; si le commerce intérieur a toute la liberté , toute la facilité , toute la rapidité dont il a besoin ; si toutes ses rivières unies par des canaux , si toutes ses provinces traversées par des routes commodes , font rouler d'un bout de son empire à l'autre les productions diverses , le superflu respectif & l'abondance universelle ; si les mers libres amènent dans ses ports des richesses étran-

geres , payées d'un utile superflu ; si des cités florissantes , de nombreux villages , d'heureux hameaux sont remplis d'habitans industrieux , appliqués , contens , & supportant gaiement les charges de l'Etat ; si ces charges sont mesurées sur les vrais besoins ; si la justice est sans prévarications , & l'administration sans rapine ; si la population reçoit tous les encouragemens & tous les accroissemens dont elle est susceptible ? Quand cette population sera devenue excessive , quand cette terre ne pourra plus contenir ses habitans , il sera tems d'avoir recours aux émigrations , & d'examiner si même alors il ne reste d'autre ressource que la voie violente & dangereuse des conquêtes.

La

La paix est si nécessaire aux hommes, & ils l'ont si bien senti, que même dans l'état de guerre où il leur a plu de vivre jusqu'à présent, ils ont imaginé un droit des gens, trop imparfait sans doute, mais dont l'esprit général est de faire dans la guerre le moins de mal possible. Comment s'est-on arrêté dans cette route? Comment n'a-t-on pas compris que le droit des gens ne peut absolument admettre l'état de guerre?

Une erreur en entraîne une autre. Par une suite de cet état de guerre, nous cherchons à nuire, même dans la paix; la Politique qui remplit les intervalles de la guerre, & qui en prépare, accélère, ou retarde les opérations, selon les intérêts

présens & le besoin du moment, est devenue malfaisante par système ; les négociations sont une guerre de cabinet, les alliances ne sont souvent que des pièges, les traités que des parjures, les ambassadeurs que des espions qui avertissent du moment de nuire ; un politique se croit bien habile, lorsqu'il a fondé pour deux jours ce qu'il appelle la sûreté de l'état qu'il gouverne, sur les troubles qu'il a semés dans les Etats voisins, lorsqu'il a payé cherement des traîtres (qui peut-être le trahissent lui-même), tandis que l'intérêt de tous les Etats seroit de se livrer réciproquement tous les traîtres comme tous les criminels. Tromper, mentir, est sur-tout une chose qui a paru sublime à bien des

politiques , comme si toutes ces petites scélérates imbécilles ne pouvoient pas se rendre , & ne se rendoient pas tous les jours au centuple.

Machiavel a vu que des Souverains de son tems excelloient à tromper , & il a dit : *il faut tromper* , & sur cela , au lieu de mépriser le systême de Machiavel & la conduite de ces Princes , nous nous sommes mis à révéler les vues profondes & les perfidies savantes des Louis XI, des Ferdinand , des Charles-Quint , comme nous avons admiré les Conquérans & les Rois guerriers.

Ferdinand le Catholique , ce tyran dévot , qui demandoit l'Amérique au Pape Alexandre VI. Ferdinand étoit un bien

grand homme ; car il disoit de Louis XII : *Il se plaint que je l'ai trompé trois fois , il en a bien menti l'yvrogne ! Je l'ai trompé plus de dix (1).* Propos aussi ingénieux que décent , & remarquons qu'il exagéroit pour se faire valoir. Mais veut-on voir un mot bien différent , d'un homme d'Etat qui vivoit dans un siècle plus éclairé ? Dom Louis de Haro disoit du Cardinal Mazarin : *il a un grand défaut en politique , il veut toujours tromper.*

Je soupçonnerois que l'origine de notre bisarre estime pour ce vil métier de tromper , remonte jusqu'à Tacite. Cet homme éloquent , ce profond scru-

---

(1) Jamais homme vraiment fin ne s'est vanté de l'être. C'est le ridicule d'un sot qui veut faire l'habile.

tateur des cœurs, attache quelquefois tant d'importance au crime, qu'il apperçoit & qu'il montre par tout; en faisant détester l'ame de Tibere, il donne une si grande idée de son génie & des détours par lesquels ce Prince affreux conduisoit sa sombre politique, qu'une sorte de respect se joint à l'horreur qu'il inspire. L'esprit humain rend un hommage involontaire à tout ce qui l'étonne, & cet étonnement même est un hommage. Toute supériorité nous éblouit; l'insolence du crime entraîne quelquefois par un faux air de grandeur, & l'artifice peut séduire par un air d'esprit. Mais quel esprit ou quelle grandeur y a-t-il à tout promettre pour ne rien tenir, politique ordinaire de Louis

XI, de Ferdinand, de Charles-Quint, de Mazarin? Et supposons même dans la méchanceté tout l'esprit & toute la grandeur possibles, comme on n'est méchant que par intérêt, il sera toujours absurde de l'être, puisqu'il est démontré qu'on ne peut long-tems l'être impunément.

C'est du même Tacite que nous viennent ce *jus dominationis*, ces *arcana imperii*, ces grands secrets d'Etat dont les politiques Machiavellistes font une espèce de mystère religieux, & dont Corneille, nourri de Tacite, étale quelquefois dans ses tragédies la sublime obscurité. De-là encore cette maxime de tyrans: *Qui ne fait pas dissimuler, ne sait pas régner*. On fait aujourd'hui qu'il y a peu de secrets, que



Tibere & Néron devoient cacher leurs crimes, ce qui prouve toujours l'intérêt de n'en point commettre, mais que quand on gouverne bien, on dit aux Nations : *Voyez & jugez*. La vraie politique se réduit à la justice & à la bienfaisance. *Qui ne fait pas être juste & bon, ne fait pas régner.* Voilà la grande maxime qu'il s'agit de bien entendre & de bien pratiquer. Rendez vos peuples heureux, & donnez votre secret à tous les Rois. Que vos voisins vous observent, ils verront un pere qui fait du bien & une famille immense qui le bénit. Que ce spectacle leur serve de supplice, s'ils ne savent que l'envier; qu'il leur serve d'exemple, s'ils sont dignes de l'imiter. Mais entretenez la paix avec eux;

faites-leur du bien ; car si vous leur faites du mal, ils vous le rendront indubitablement ; si vous leur faites du bien, ils pourront ne vous le pas rendre, mais ils vous ménageront ; si vous ne leur faites ni bien ni mal, ils pourront encore vous faire du mal.

Le préjugé est grand inventeur de systêmes ; car il veut avoir raison, & pour se justifier, il accumule les erreurs. Toutes les fureurs de la guerre tournées en habitude, érigées même en loix, la Politique devenue l'art de tromper & de nuire, ont fait penser que les idées du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu étoient relatifs aux particuliers, & non aux sociétés ; que ce qui étoit devoir dans l'ordre

naturel & moral, cessoit de l'être dans l'ordre politique ; que, si d'homme à homme on se devoit des égards & des secours mutuels, de nation à nation on se devoit des outrages & des procédés ennemis ; qu'il étoit beau de profiter du malheur de ses voisins pour les dépouiller, & de leur foiblesse pour les accabler ; qu'on devoit, par des intrigues, troubler la paix chez eux pour l'affermir chez soi. Ne prenons toujours ici pour arbitre que l'intérêt, & nous verrons combien ces distinctions sont frivoles. Pourquoi les hommes se doivent-ils des secours mutuels, sinon parce qu'ils ont tous besoin les uns des autres, parce qu'il est de leur intérêt de s'entraider ? le même besoin, le

même intérêt existe d'Etat à Etat. L'intérêt éternel de chaque Etat est de vivre en paix, & c'est un avantage dont on ne peut jouir sans la bienveillance de ses voisins. Quel est d'ailleurs l'Etat qui n'ait absolument besoin de rien, & dont les Etats voisins ne puissent au moins étendre les jouissances & augmenter le bonheur par la communication de leurs richesses & de leurs lumières ? D'où vient donc que chaque homme se porte naturellement à obliger son semblable, & que les nations se portent si facilement à défobliger & à nuire ? C'est qu'indépendamment des préjugés reçus, tout individu, tout être isolé a un sentiment de sa foiblesse qui l'éclaire & qui le porte à la bienfaisance, au lieu

que les êtres rassemblés. ont un faux sentiment de force qui les trompe & les enhardit au mal. Ce faux sentiment de force, joint aux illusions de l'intérêt du moment, est ce qui entretient parmi nous l'état de guerre. Si l'on vouloit comprendre qu'en Europe, la liaison des intérêts & les combinaisons politiques donnent à tous les États une force à-peu-près égale, & si l'on vouloit s'élever jusqu'aux grands & vrais intérêts de tous les tems & de tous les lieux, on verroit qu'on n'en a point d'autre que de vivre en paix.

C'est dans cet esprit, c'est pour montrer à deux Nations éclairées l'intérêt qu'elles ont d'être amies, que je vais leur retracer l'histoire de leurs hais-

nes, & des erreurs de leurs Pères; elles verront que leurs longues querelles ont servi à les rendre presque également malheureuses; elles verront l'ouvrage d'une politique malfaisante, elles verront les fruits de la guerre.

Mais comme il seroit peut être injuste de juger les Rois, les Ministres, les Généraux, dans des siècles de guerre, sur des principes de paix qu'ils n'ont point connus, j'oserai relever leurs fautes & juger leur conduite, en partant même de leurs principes de guerre & de *malfaisance*. Je ferai voir aux Anglois qu'ils ont dû leurs succès passagers en France à nos divisions & à nos fautes. Je ferai voir aux François qu'ils ont dû leurs succès définitifs à des vertus trop passageres

chez eux, & qu'il faudroit savoir y fixer.

Au reste , qu'on ne redoute point la nature du sujet , que ceux à qui une juste aversion pour la guerre inspire un dégoût assez naturel pour les détails militaires , ne craignent point de trouver ici trop de relations de batailles, trop de descriptions de sieges. On tâchera d'exposer avec soin tous les objets de Rivalité entre les deux Nations. Cette Rivalité portée sur tout , sur le bien comme sur le mal , sur la Philosophie & les Arts , sur toutes les parties de l'administration comme sur la funeste gloire des armes. Rien de ce qui intéresse une Nation , ne peut plus être indifférent pour sa Rivale. Mœurs nationales , caractères

des Princes & des Ministres, troubles civils, accroissemens de puissance ou de lumieres, tout devient objet de Rivalité ou matiere à parallele. Le Lecteur ne fera donc pas surpris de trouver quelquefois des récits & des réflexions dont les rapports avec le fond du sujet, mal apperçus d'abord, ne deviendront sensibles qu'après coup, par l'influence que les divers événemens auront eue les uns sur les autres. A mesure que la Politique s'étendra, elle combinera les intérêts de maniere à donner à cette histoire plus d'étendue, & même une sorte de généralité. Quant aux guerres, on s'attachera plutôt à en dévoiler les causes qu'à en détailler les opérations; on choisira les opérations qu'il faut



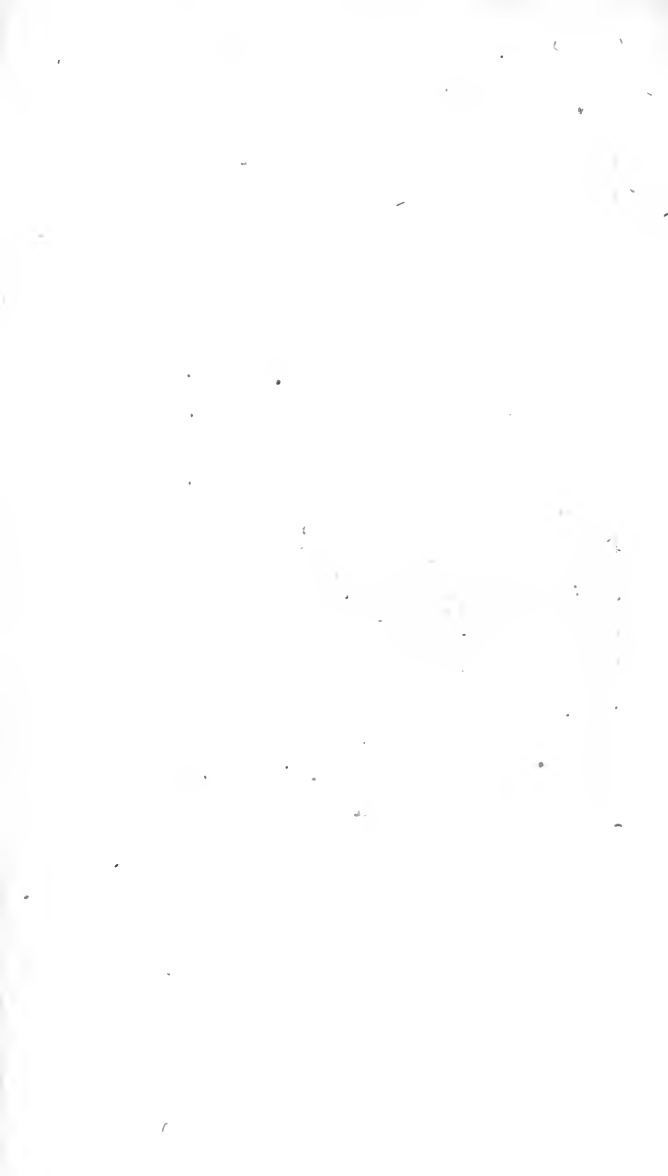
dra décrire, & l'on ne s'arrêtera qu'à celles qui auront des droits particuliers à l'attention du Lecteur. Il paroît reçu aujourd'hui que les détails militaires ennui-ent, lorsqu'ils ne sont pas nécessaires. Or ils ne paroissent nécessaires que dans certains cas. Par exemple, lorsqu'ils font tableau, comme certaines batailles, lorsqu'ils annoncent quelque progrès ou quelque révolution dans l'art de la guerre, art malheureusement nécessaire quelquefois; lorsqu'ils sortent de l'ordre commun, & qu'ils montrent ou des talens marqués dans le Général, ou une valeur extraordinaire dans le soldat; ou qu'ils exposent les fautes & les ressources, ou qu'ils font sentir la liaison de certaines opérations

avec certains évenemens ; ils sont précieux enfin toutes les fois qu'ils peuvent étonner, attacher ou instruire. Hors de-là ils déplaisent. Une histoire ne doit pas plus être un cours de Tactique qu'un cours de Jurisprudence ou de Navigation , & toutes les demi-connoissances qu'étaie un Historien sur ces parties incidentes de son ouvrage, ne valent jamais un résultat bien saisi & bien présenté.

Le sujet que nous traitons , nous fournira pourtant quelquefois un motif nouveau pour exposer certains détails militaires, lorsqu'ils nous paroîtront particulièrement propres à inspirer de l'horreur pour la guerre , ou à en faire sentir l'absurdité. En un mot, on ne parlera de guerre

que pour faire mieux sentir les avantages de la Paix.

En parlant toujours de Paix , je ne redoute point la guerre pour ma Patrie , je n'offre point par pitié la Paix à sa Rivale ; mes principes à cet égard ne me permettent ni crainte ni bravade. Sans caractère public & sans mission , traitant ce sujet uniquement par choix & par goût , j'en ferai plus libre d'être impartial. Je dis aux deux Nations , je dis à toutes les Nations , qu'elles ont toujours un intérêt égal à la Paix ; je parle de paix aux hommes , parce qu'ils sont hommes , & que la guerre appartient en propre aux lions & aux tigres.



---

## AVERTISSEMENT.

**L**A Préface qu'on vient de voir ; préliminaire indispensable de l'Ouvrage, en expose l'objet & le plan.

L'objet est d'éteindre les haines nationales, & d'inspirer l'esprit de paix, en montrant l'absurdité & l'inutilité de la guerre.

Le plan est de remplir cet objet par l'histoire comparée des deux nations, dont la Rivalité est la plus ancienne, la plus célèbre & la plus persévérante.

Avant de montrer ces deux nations dans leur Rivalité, j'ai voulu faire connoître ce qu'elles étoient chacune chez elle ; c'est l'objet de l'Introduction qu'on va voir.

Elle contient quatre chapitres.

Dans le premier, j'examine les premiers tems de ces deux nations. Je remarque de loin les premiers pas qu'elles font l'une & l'autre vers leur constitution. Dans le second, je retrace les ra-

## 42 bis. AVERTISSEMENT.

*vages des Danois en Angleterre & des Normands en France, & l'effet de ces ravages sur l'une & l'autre nation; je suis les progrès respectifs des mœurs & des connoissances, j'en observe les révolutions; je démêle entre les Saxons & les Francs, déjà modifiés par diverses conjonctures, des nuances à peine différentes sur un même fond de barbarie.*

*Comme les Anglois, rivaux de la France, sont beaucoup moins les Saxons que ces mêmes Normands, déjà établis dans une province Françoisse dès le commencement du dixième siècle; j'examine dans le troisième chapitre quelle fut l'influence des ducs de Normandie sur la France.*

*Et dans le quatrième & dernier chapitre quelle fut leur influence sur l'Angleterre. J'y expose les événemens qui préparèrent la conquête que fit de ce royaume Guillaume le Bâtard, duc de Normandie.*

*C'est à cette conquête que commence l'Histoire de la Rivalité des deux nations.*

HISTOIRE



# HISTOIRE

DE LA RIVALITÉ  
DE LA FRANCE  
ET  
DE L'ANGLETERRE.

---

## INTRODUCTION.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Premiers Tems de la France & de  
l'Angleterre.*



I l'on ne favoit pas qu'à la  
longue tout est à-peu-près  
égal entre deux grandes  
nations, & si l'on ne vou-  
loit que relever ici la supériorité de

la France , on pourroit remarquer d'abord qu'elle a sur l'Angleterre quelques avantages par rapport à l'étendue , à la situation , à la douceur du climat , à la fertilité du sol ; mais quelques-uns de ces avantages semblent lui en avoir fait négliger d'autres ; par exemple , la fertilité de son sol & ses richesses naturelles lui firent oublier long-tems qu'embrassant à la fois par ses mers le Nord & le Midi , ayant ou pouvant avoir de bons ports sur l'Océan & sur la Méditerranée , elle étoit , de toutes les nations de l'Europe , la plus avantageusement située pour le commerce. Les Anglois au contraire , bornés au seul Océan , ont senti ce qui manquoit à leur situation , & dès qu'ils l'ont pu , ils ont voulu dominer sur le détroit qui joint les deux mers , & se procurer quelques isles dans la Méditerranée.

On pourroit remarquer encore que l'Angleterre a été conquise successivement par les Romains , par



les Saxons, par les Danois, par les Normans; au lieu que les François, depuis qu'ils ont reçu la Gaule des mains des Gaulois, ou qu'ils l'ont arrachée aux Romains, ont sçu la conserver, & chasser même de son sein ces Normans qui avoient conquis l'Angleterre; bonheur qui semble supposer quelques avantages ou dans la nature du gouvernement, ou dans le caractère des habitans.

César ayant subjugué les Gaulois, voulut encore soumettre les Bretons ou Britons, premiers habitans connus du pays qui fut depuis nommé Angleterre, & qui se nommoit alors Bretagne (1). C'étoit poursuivre le même peuple dans une contrée nouvelle; car les Auteurs conviennent, d'après toutes les conformités possibles de langue, de mœurs, de figure, de religion, de gouvernement,

---

(1) On fait que cette île fut aussi nommée Albion, à cause de la couleur blanche de ses rochers qu'on apperçoit du continent.

que les premiers habitans de la Bretagne , sur-tout ceux des côtes , étoient des Celtes ou Gaulois , qui , du rivage opposé , étoient venus peupler cette Isle. Ainsi , à ne considérer que cette première époque , plusieurs familles Françoises & Angloises peuvent avoir une origine commune. Dans cette liaison des deux peuples , la France ou la Gaule a l'avantage d'avoir été la métropole , & d'avoir eu la Bretagne pour colonie.

*Luc. Pharf.  
Lib. 2.*

César , auquel il fut donné de tout vaincre , vainquit les Bretons , quoiqu'un zele outré de patriotisme Britannique , ou la vanité nationale , ait voulu persuader qu'il fut vaincu par eux , & quoique , selon Lucain , la frayeur lui eût fait tourner le dos aux Bretons (1) ; mais bientôt la conquête du monde vint s'offrir à son ambition , & lui fit abandonner

---

(1) *Territa quæfitis ostendit terga Britannis.*

cette île, où il se contenta d'imposer aux Bretons un tribut, qui vraisemblablement fut mal payé après son départ, puisqu'il ne laissa point de garnison, & ne bâtit point de forts dans la Bretagne.

Auguste & Tibere la laisserent en paix.

*Tacit.  
Agricol.*

Caligula publia qu'il alloit la conquérir; il arma deux cens mille combattans, parut sur la rive opposée (1), fit ramasser des coquilles, & revint triompher à Rome des Bretons qu'il n'avoit pas vus.

(1) Il fit construire sur cette rive, d'où il appercevoit les côtes de la Bretagne, une tour ou phare pour éclairer les vaisseaux; on la nomma *turris ardens*, dont le peuple a fait par corruption *tour ordans*, puis *tour d'ordre*. C'est la fameuse *tour d'ordre* près de Boulogne. Des Auteurs disent qu'elle fut bâtie par Jules-César. Elle fut réparée par Charlemagne. D'autres dérivent ce nom du mot *odrans*, qu'on trouve dans des Auteurs anciens, mais dont on ignore la signification. V. l'Hist. de l'Ac. des Ins. & B. L. t. 18. p. 270.

Claude les vit, & prit le surnom de *Britannique*, seul héritage de son malheureux fils.

Sous l'Empire de Néron, Suetonius Paulinus réduisit l'île de Mona ou d'Anglesey ; le spectacle singulier des femmes de l'île, échevelées, vêtues en Furies, secouant des torches enflammées, répétant avec fureur les chants superstitieux qu'entonnoient leurs Druydes, & les cris de guerre que pouffoient leurs soldats ; ce spectacle l'étonna sans l'arrêter, il brûla les Druydes dans le feu qu'ils avoient préparé pour d'autres victimes humaines.

Sous Vespasien & ses fils, Agricola soumit presqu'entièrement la (1) Bretagne ; il en fit le tour avec sa flotte, & s'assura que c'étoit une île ; car jusqu'alors les Romains l'avoient crue attachée au continent ; il

---

(1) Du moins la partie méridionale, c'est-à-dire tout ce qui est présentement connu sous le nom d'Angleterre.

reconnut

reconnut les Hébrides & les Orca-  
des, il y fit des descentes. Dans la  
Bretagne, les provinces du Nord,  
toujours Bretonnes & sauvages, fu-  
rent séparées des conquêtes Romaines  
par un rempart ou une chaîne  
de forteresses; mais il paroît qu'il  
étoit plus aisé alors aux Romains de  
vaincre les Bretons que de connoître  
la Bretagne; car Tacite, gendre d'A-  
gricola, & qui a décrit cette expédi-  
tion, vraisemblablement sur les mé-  
moires de son beau-père, dit des  
choses bien étranges de ce pays; il  
prétend que le soleil ne s'y leve &  
ne s'y couche point comme dans les  
autres contrées; qu'il traverse la  
terre, & qu'il l'éclaire même pen-  
dant la nuit; enfin ses idées géo-  
graphiques & astronomiques sont  
d'une bisarrerie capable de décréd-  
iter son récit jusques sur les affai-  
res politiques & militaires. Juvé-  
nal supposoit les nuits plus cour-  
tes dans la Grande-Bretagne que

*Tacit. in  
vit. Agri-  
col.*

*Juvenal.  
Sat. 2.*

dans le reste du monde (1).

Adrien réprima en personne les courses que les Bretons septentrionaux faisoient souvent sur les terres Romaines ; il les resserra par un nouveau rempart plus fort que celui d'Agricola , qui fut depuis réparé sous Antonin Pie ; celui d'Adrien le fut par l'empereur Sévere. Il s'étendoit depuis Carlille jusqu'à Newcastle.

La discipline Romaine triomphoit toujours de la valeur effrénée des Bretons , qui , partagés en différentes tribus , & marchant sous des chefs indépendans & divisés , agissoient sans concert , & combattoient en désordre. L'amour de la liberté étoit toute leur politique & le seul

(1) *Minimâ contentos nosse Britannos.*  
Juven. Sat. 2. C'est aussi ce que dit Tacite :  
*Dirum sciatia ultra nostri orbis mensuram.*  
L'explication de M. l'Abbé de la Bletterie répond en partie à ces difficultés.

principe de leur courage. Les noms de quelques-uns de leurs chefs sont restés célèbres par la résistance qu'ils opposèrent aux Romains. Cassivellaune défendit bravement son pays contre César, Caractacus contre Claude, Boadicea ou Bonduica, reine des *Iceni*, contre les Lieutenans de Néron, Galgacus contre Agricola. Depuis les conquêtes d'Agricola, la Bretagne fut toujours regardée comme une province Romaine; ce fut de-là que partit Albin pour disputer l'empire à Sévere. Ce dernier empereur mourut dans la ville d'Yorck. Ce fut aussi en Bretagne que Carausius prit la pourpre sous les empereurs Dioclétien & Maximien, qui l'y laisserent régner paisiblement pendant sept ans, comme Allectus son assassin pendant trois ans; Constance Chlore eut cette province dans son partage, & mourut dans Yorck, ainsi que Sévere; la célèbre Hélène, femme de Constance-Chlore, & mere de Constantin,

étoit Bretonne, & Constantin partit de la Bretagne pour écraser tous ses concurrens.

L'empire, dans ses divisions & dans sa décadence, conserva la Bretagne jusqu'au tems d'Honorius, sous lequel il l'abandonna plutôt qu'elle ne lui fut enlevée. Les Calédoniens, autrement nommés *Pictes*, parce qu'ils se peignoient (1) le corps de diverses couleurs, & les Scots, depuis nommés Ecoissois, qui habitoient la partie septentrionale de

---

(1) Usage d'abord commun à tous les Bretons, mais dont les Bretons méridionaux furent corrigés par les Romains, & qui étant resté propre aux Calédoniens, leur fit donner ce nom de *Pictes*. Les historiens d'Ecosse disent que ces Calédoniens ou *Pictes* étoient venus de la Thrace ou de la Scythie. Il y plus d'apparence que c'étoit une tribu de Bretons poussée vers le Nord par Agricola. Pour les Scots, ils étoient venus de l'Irlande, nommée tantôt Hybernie ou pays du Couchant, tantôt Scotie ou pays des Scots.



la Bretagne au-delà des boulevards d'Antonin & de Sévere, avoient renversé cette barrière, & s'étoient rendus le fléau des Bretons méridionaux ou Romains ; ceux-ci eurent recours à leurs maîtres, qui, trop occupés chez eux par d'autres barbares, ne purent donner aux Bretons que de foibles secours ; Aëtius, attiré par leurs cris (1), combattit & vainquit pour eux ; mais les troubles de l'empire augmentant toujours, les Romains, vers l'an 448, dirent un dernier adieu à la Bretagne, après avoir relevé les boulevards d'Antonin & de Sévere, & avoir donné aux Bretons des conseils, qui auroient sauvé la Bretagne, s'ils avoient été suivis ; c'étoit d'abandonner aux Pictes &

Gildas.  
Bede. L. 1.  
chap. 12.

---

(1) Ils lui écrivirent en ces termes :  
 « A Aëtius, trois fois consul, les gémis-  
 » mens des Bretons . . . . Les barbares nous  
 » poussent vers la mer, la mer nous repousse  
 » vers les barbares, & nous n'avons que la  
 » cruelle alternative de périr par le fer ou  
 » par les eaux ».

aux Scots tout ce qui étoit au-delà des boulevards , de vivre unis , & sur-tout de ne confier qu'à eux-mêmes le soin de leur défense. Les Bretons parurent d'abord vouloir suivre ces conseils , & se réunir sous un roi : ils élurent un Vortigern , auquel ils donnerent bien-tôt pour concurrent un Vortimer , son propre fils , puis un Ambroise.

Vortigern toujours pressé par les Scots & les Pictes , crut devoir demander aux Germains les secours qu'il ne pouvoit plus attendre des Romains , il appella des côtes du Jutland , de l'Angelen & du Holstein , les Saxons & les Angles ou Anglois ; mais les Bretons ne tarderent pas à s'appercevoir que les conseils des Romains quittant la Bretagne , valaient mieux que les secours des Saxons appelés dans ce pays. Ces derniers y vinrent d'abord sous la conduite d'Hengist & d'Horfa , deux chefs descendus de leur célèbre Woden , ou Odin , adoré alors dans la

Germanie comme le dieu de la Guerre, ils repoussèrent les Scots & les Pictes, mais ils asservirent les Bretons. Bien-tôt initiés à tous les mystères d'une politique malfaisante, & instruits de toutes les finesse de l'art de nuire, art familier aux barbares, ils trouverent le moyen de rendre le roi Vortigern méprisable à ses peuples & de lui rendre ses peuples odieux : pour mieux fomenter cette division, ils parvinrent à rendre Vortigern amoureux de Rowena, fille d'Hengist ; & pour l'exécution de ce projet, ils avoient employé des artifices dont nos Machiavellistes modernes s'applaudiroient. Les Bretons ne virent plus dans leur roi que le gendre d'un barbare, ennemi de la Bretagne, & Hengist ne vit dans son gendre qu'un instrument servile de ses succès.

A ces petites fourberies, qui sont assez de tous les tems & de tous les lieux, Hengist joignit, dit-on, des manieres qui étoient un peu plus de

Bede, L. i.  
c. 15.

Guill. de  
Malmesb.

p. 11.

son pays & de son siecle ; sous prétexte de faire un accommodement , il invita la principale noblesse de Bretagne à une assemblée générale ; & , dans un festin qu'il donna , les Saxons , à un signal convenu , tirent des poignards qu'ils tenoient cachés , & assassinerent tous les Bretons au nombre de plus de trois cens (1).

Les Anglo-Saxons étoient dans le cas de tous les peuples barbares , qui ne sachant pas cultiver leur pays , le trouvent toujours stérile , en comparaison des terres que des peuples plus polis fertilisent & embellissent. Pauvres & gênés dans une patrie

---

(1) Observons que Wittikind, historien Saxon , rapporte un événement tout pareil , arrivé en Germanie entre les Saxons & les Thuringiens , quelque tems avant celui-ci. Ce crime s'est-il réellement répété , ou les historiens se sont-ils seulement copiés ? Ces attributions d'un fait unique à plusieurs nations , sont très-communes dans l'histoire , soit ancienne , soit moderne.

dont ils ne favent pas tirer leur subsistance , toute multiplication leur est importune , & leur rend l'émigration nécessaire. Les Romains avoient donné quelques notions de leurs arts aux Bretons méridionaux, les Saxons plus féroces encore que les Scots & les Pictes, ne manquèrent pas de trouver le climat de la Bretagne méridionale plus doux & plus heureux que le leur ; les succès de leurs premiers chefs attirèrent d'autres bandes de ces Barbares, qui bientôt y coururent en foule , & devinrent à la fois redoutables aux Scots , aux Pictes , aux Bretons & à eux-mêmes ; ils remplirent l'île de carnage , ils en démembrèrent la souveraineté , qui n'avoit jamais été bien réunie , & formerent cette Héparchie , c'est-à-dire cette espece d'association de sept royaumes indépendans , association foible, comme celle de tout ce qui est indépendant , & dans laquelle chacun de ces royaumes

Bede, L. 1  
c. 15.

mes eut tour-à-tour une force préponderante , suivant les conjonctures , suivant le mérite , l'audace ou le bonheur des divers Princes qui les gouvernerent.

Ces mêmes Saxons qui avoient si facilement conquis la Bretagne , furent presque toujours battus , ou en France , ou dans leur propre pays , par nos rois de la première & de la seconde race , & enfin ils furent subjugués par Charlemagne , qui les transplanta en diverses contrées ; mais la Bretagne leur resta.

Les violences qu'avoient entraînées leurs conquêtes dans cette île , jointes aux ravages des Pictes & des Scots , qui continuoient plus que jamais à-travers ces défordres , découragerent les malheureux Bretons , dont un grand nombre , abandonnant leur patrie , chercherent un asyle sur les côtes de la Gaule , & s'établirent dans cette province , qui , de leur nom se nomme aujourd'hui

Bretagne (1), tandis que la Grande-Bretagne prenoit le nom d'Angleterre du nom des Anglo-Saxons. Les Bretons, par cette émigration pacifique, ne firent que rentrer dans le sein de leur première patrie (2), qui les reçut avec tendresse, & de-là naissent de nouveaux nœuds de fraternité entre la France & l'Angleterre. D'autres Bretons se retirèrent dans les rochers du pays de Galles, où, comme l'observe le P. d'Orléans, ils devinrent invincibles, quand ils n'eurent plus rien à perdre. Ils s'y

Révolut.  
d'Anglet.  
L. 1.

---

(1) On la nommoit alors *Armorique*, & ce nom d'*Armorique* ou de *Marmorique*, qui signifioit *Maritime*, étoit commun à toute cette côte que baigne l'Océan.

(2) Cette province appartenoit encore aux Romains, ainsi que la plus grande partie de la Gaule. Mais les familles descendues des anciens Gaulois, des Romains, des Bretons, & des Germains ou Francs, n'ont plus formé par succession de tems qu'un même peuple, dont descendent les François d'aujourd'hui.

Gildas.  
Guill. de  
Malmesb.  
Bede.

maintinrent en corps de nation indépendante, traités de sauvages par les Anglois qu'ils battoient souvent, qu'ils inquiétoient toujours, & qui ne les soumirent que sous Edouard I. à la fin du treizieme siecle.

Ceux des Bretons, qui, dans leur pays, se défendoient encore contre les Saxons, trouverent le moyen de diviser les Scots & les Pictes; ils firent alliance avec les premiers, tandis que les Pictes s'unissoient avec les Saxons. Cette partie de deux peuples contre deux eut le sort de beaucoup de batailles, où dans la même armée une aîle est défaite, tandis que l'autre est victorieuse; les Bretons furent accablés par les Saxons, au lieu que les Scots eurent tant d'ascendant sur les Pictes, que ce nom de Calédoniens ou de Pictes a entièrement disparu, soit qu'ils aient été détruits ou chassés, ou incorporés, ou que tout cela ait eu lieu; les Bretons furent de même ou chassés ou exterminés en grande partie. Ce funeste



avantage de détruire une nation rivale est propre aux barbares ; depuis que l'Europe a un droit des gens & une politique extérieure , on n'y détruit plus gueres.

Les Scots avoient fondé ce royaume d'Ecosse qui a duré jusqu'au tems de Jacques VI. lequel fut Jacques I. en Angleterre ; leurs histoires en montrent l'origine vers le commencement du cinquieme siecle, & leurs fables peut-être la font remonter jusqu'à plus de trois siecles avant l'ere Chrétienne. Les Ecoissois disent que ce premier royaume avoit été détruit par le Tyran Maxime vers l'an 378, dans un tems où les Romains possédoient encore la Grande-Bretagne , & que Fergus ne fit que le rétablir en 422. Quoi qu'il en soit , les Ecoissois & les Gallois étoient , par leur origine & leur situation, les ennemis naturels des Anglo-Saxons, & auroient pu être à leur égard ce que les Scots & les Pictes avoient été à l'égard des Bretons.

Pendant que la Grande-Bretagne ( nous la nommerons désormais l'Angleterre ) passoit ainsi de la douce tyrannie des Romains sous la tyrannie cruelle des Saxons , les Francs , tantôt sous la conduite de Clodion , passaient , repassaient plusieurs fois le Rhin , & s'approchoient des bords de la Somme pour enlever aux Romains une partie de la Gaule , tantôt unis aux Romains sous Mérovée , & combattant avec ce célèbre Aëtius , qui avoit défendu les Bretons contre les Pictes , ils battoient dans les campagnes de Châlons (1) ou dans les déserts de la Sologne ,

---

(1) On ignore dans quelle province de la Gaule se livra cette bataille. Le mot qu'on trouve dans les Auteurs , & qui forme l'incertitude , est : *in campis Catalaunicis* ; on a conjecturé qu'il falloit peut-être lire : *in campis Secalaunicis*. Ce qui pourroit faire penser qu'il s'agit en effet de la Sologne , c'est qu'Attila faisoit le siège d'Orléans. Il y a encore d'autres opinions sur le lieu de cette bataille.

ce terrible Attila , *le fléau de Dieu* ; tantôt plus affermis & plus entreprenans sous Clovis , ils achevoient de chasser les Romains de la Gaule , moitié par la voie des conquêtes , moitié par celle des négociations. Le partage du royaume sous les enfans de Clovis , & le chaos de guerres & de crimes qui forme l'histoire de nos deux premières races , ressemblent assez aux défordres de l'heptarchie ou de l'anarchie Saxonne. La condition des Bretons qui étoient restés dans leur pays sous le joug des Saxons , sembloit devoir être à-peu-près la même que celle des Gaulois sous les Francs ; mais les Gaulois avoient bien plus volontairement subi le joug des Francs , que les Bretons celui des Anglois ; ce qui prouve sur-tout avec quelle secrète horreur les Bretons obéissoient à ces Saxons qui les avoient asservis sous prétexte de les défendre , c'est le merveilleux que leurs romans & leurs histoires ont répandu sur les

Grég. de  
Tours.

exploits du fameux Arthur ou Artus, leur dernier roi. Ces douze grandes batailles où il défit les Saxons, étoient de petits chocs dont le succès avoit à peine la moindre influence sur l'état des affaires, puisque les Saxons ne perdirent presque pas un pouce de terrain, & que le théâtre de la guerre ne cessa point d'être renfermé dans un espace très-borné; mais enfin cet Arthur fut le dernier Breton qui eut du courage, & les restes de la liberté Bretonne périrent avec lui.

C'est peut-être par une cause semblable à celle qui a tant illustré Arthur, que l'enchanteur Merlin, qui vivoit peu de tems auparavant, a aussi été tant célébré. Cet homme que Buchanan représente comme un imposteur qui trampoit les peuples pour leur plaire, annonçoit peut-être aux Bretons la fin de leurs misères pour les animer à se défendre. Mais ce n'est-là qu'une conjecture; car, selon d'autres Auteurs, quel-

Gildas.  
Guill. de  
Malmesb.

ques connoissances des Mathématiques, connoissances trop étrangères à son siecle, lui valurent cette réputation de prophete que lui donnerent les poëtes, & celle de forcier que lui donnerent les moines. Les uns & les autres assurent assez communément qu'il étoit né d'un Incube. Les romans ont aussi fait naître Arthur comme la Fable a fait naître Hercule ; le roi Uther, devenu amoureux de la mere d'Arthur, la trompa, en prenant par les enchantemens de Merlin la figure de son mari. Nous ne relevons ces folies, que parce que nous en trouvons la cause morale dans l'admiration & la reconnoissance des Bretons pour les derniers défenseurs de leur liberté. C'est ainsi que l'estime des Francs pour ce brave Mérovée, qui les avoit préservés du joug d'Attila, & qui avoit conquis une partie de la Gaule, se signala par des fables ridicules. On attribua sa naissance à un

dieu , qui , sous la forme d'un taureau marin , étoit apparu à sa mere , un jour qu'elle se baignoit au bord de l'Océan , fable uniquement fondée sur une analogie de nom qu'on a voulu ennoblir. Mérovée , Mérovec , ou *Mer-veich* signifie *Veau marin* en langue Germanique. C'est encore ainsi que la gloire de Clovis a fait imaginer la sainte Ampoule apportée du Ciel par une colombe , l'écu semé de fleurs de lys & l'étendard de l'Oriflamme déposés par un Ange entre les mains de l'hermite de Joyenval , le don de guérir les écrouelles , &c. Tout ce qui exalte l'imagination du peuple , produit des fables.

Les sept royaumes de l'Heptarchie Angloise ou Saxonne sont : le royaume de Kent , dont Kenterbury ou Cantorbery est la capitale , & qui comprend ce qui est entre la mer & la Tamise.

Le royaume d'Essex ou des Sa-

xons orientaux , comprenant Londres & ce qui est immédiatement au-dessus de la Tamise.

Le royaume de Suffex ou des Saxons méridionaux , comprenant les provinces de Suffex & de Surrey.

Le royaume de Wesssex ou des Saxons occidentaux , comprenant tout ce qui est situé entre le canal de la Manche & le canal de Bristol , c'est-à-dire les provinces de Cornouailles , de Devon , de Dorset , de Sommerfet , de Southampton.

Le royaume de Northumberland ou des Anglois septentrionaux , comprenant tout ce qui est au nord de la rivière d'Humbre , c'est-à-dire les provinces de Lancastre , d'Yorck , de Durham , de Westmerland , de Cumberland.

Le royaume d'Est-Anglie ou des Anglois orientaux , formé des provinces de Nortfolck & de Cambridge.

Enfin le royaume de Mercie ou

des Anglois situés au milieu des terres, qui s'étendoit depuis Glocester & la Severne jusqu'à la riviere d'Humbre.

Egbert, roi de Wesssex, contemporain de Charlemagne & de Louis le Débonnaire, réunit en 827 tous ces royaumes, & fit cesser l'Heptarchie qui avoit duré trois siècles & demi.

Le changement qu'avoit éprouvé l'Angleterre en passant de la domination des Romains à celle des Saxons, fut cause qu'il fallut convertir deux fois au Christianisme les habitans de ce pays. On a cru que la foi avoit été prêchée aux Bretons par S. Paul ou par quelques-uns de ses disciples. D'autres légendes ont donné pour apôtre à la Bretagne Joseph d'Arimathie, qui, exposé par les Juifs dans un vaisseau sans voiles avec Maximin, Lazare, Marthe & Marie, aborda, disoit-on, en Provence, & de-là passa dans la



Grande-Bretagne , où le roi Arviragus (1) lui donna les terres occupées depuis par le monastere de Glassemburi ; tandis qu'en France Maximin fondeoit l'évêché d'Aix & Lazare celui de Marseille , que Marthe tuoit le dragon la *Tarasque* , dont le nom est resté à Tarascon , & que Madeleine illustroit la *sainte Baulme* par sa pénitence. Toutes fables pieuses , aujourd'hui abandonnées.

Les siecles suivans voient l'Eglise particuliere de Bretagne figurer dans l'Eglise générale. La Bretagne ou l'Angleterre avoit eu part à la persécution de Dioclétien , & ce fut alors que S. Alban souffrit le martyre. Trois évêques Bretons souscrivirent aux actes du concile d'Arles. Les évêques de cette île furent invités au concile de Nicée , ils assisterent

Bede;

---

(1) Juvénal parle du roi Arviragus (Satyre 4.)

*De temone Britannno*

*Excidet Arviragus.*

Bede, L. 1.  
c. 17.  
Gildas. aux conciles de Sardique & de Rimini ; on fait que Pélage étoit né dans la Grande-Bretagne ; ce fut à Vérolam ou Vérulam que se tint cette assemblée , où S. Germain & S. Loup disputèrent contre les Pélagiens.

Tel étoit l'état de l'Eglise Bretonne , lorsque les Anglo-Saxons ramenerent le paganisme dans la grande Bretagne. Cette différence de religion ne contribuoit pas peu à nourrir la haine du peuple opprimé. Dans la défense désespérée des Bretons , il entroit bien autant de zèle de religion , que d'amour de la patrie ; lors même qu'ils étoient forcés de se rendre , leurs prêtres ne vouloient pas le leur permettre , & les précipitoient au-devant des traits de l'ennemi , sous prétexte de les envoyer au martyre. La haine alla si loin , que quand les Saxons témoignèrent quelque desir d'embrasser la religion Chrétienne , il paroît qu'ils furent rejetés par l'Eglise Bre-

tonne (1), qui craignoit d'admettre de tels barbares dans son sein.

Ce fut la France qui eut l'honneur de rendre l'Angleterre Chrétienne une seconde fois ; cette conversion fut en Angleterre , comme elle l'avoit été en France , l'ouvrage d'une femme. Berthe , fille de Caribert ou Cherebert , roi de Paris , l'aîné des fils de Clotaire I , avoit épousé le roi de Kent Ethelbert , & avoit pris sur lui l'ascendant qu'une vertu douce donne quelquefois à ce sexe sur le nôtre. Suivant ses conventions matrimoniales , Berthe avoit un libre exercice de sa religion ; ses prêtres cherchoient à faire des prosélytes ; elle engagea Ethelbert à recevoir les missionnaires qu'elle engagea le pape S. Grégoire à lui envoyer. Ils avoient à leur tête

---

(1) Voir une lettre du Pape S. Grégoire à Théodebert & à Théodebald , Rois des Francs. Gildas & Bede disent aussi la même chose.

*Greg. Pap.  
Epist. L. 9.  
Epist. 56.*

le moine S. Augustin, apôtre auquel les histoires modernes d'Angleterre (1) ne sont pas aussi favorables que les anciennes chroniques des moines. La reine Brunehaud, sur les terres de laquelle ces missionnaires passoient, leur donna des guides, des interprètes (2), & favorisa de tout son pouvoir cette mission, pour expier les crimes qu'elle commettoit alors, & ceux qu'elle vouloit commettre encore. Ethelbert se convertit; Ethelburge sa fille épousa Edwin, roi de Northumberland, qu'elle convertit comme Berthe avoit converti Ethelbert. Une autre femme en fit autant dans le royaume de Mercie. La religion passa ainsi de royaume en royaume, & l'Heptarchie entière étoit Chré-

---

(1) Il est vrai que ces histoires sont écrites par des Protestans.

(2) Les Francs qui avoient à-peu-près la même origine que les Saxons, parloient encore la même langue.

tienne avant sa dissolution ; elle n'en fut pas beaucoup moins barbare , & Milton a raison de dire que les combats des oiseaux de proie & des coqs , méritent autant d'être rapportés , que les guerres & les opérations politiques de l'heptarchie Saxonne. Ethelbert eut pourtant l'honneur de donner des loix à sa nation , comme Clovis en donna aux Francs.

Si la France porta la Foi dans la Grande-Bretagne , ce fut la Grande-Bretagne qui porta les sciences en France , ou plutôt ce fut l'Italie qui instruisit l'une & l'autre en formant Alcuin. L'Ecosse & le Northumberland se disputent l'honneur d'avoir donné la naissance à ce sage Alcuin , qui fut plaire à Charlemagne , en le dégoûtant des conquêtes , & en lui découvrant une nouvelle source de grandeur , plus chère à l'humanité. Instruit par un tel maître , Charlemagne sentit le prix des belles connoissances ; il mit sa gloire à les pro-

téger, à perfectionner l'administration, à étendre en tout genre l'empire de la raison, & voilà ce qui l'immortalise aux yeux des juges éclairés. Ce fut de Charlemagne qu'Egbert apprit à réunir des états. Douze ans qu'il passa dans la cour de ce grand prince, pour éviter des persécutions qu'il éprouvoit dans son pays, formèrent ses talens, étendirent ses vues, le mirent en état de concevoir & d'exécuter le projet de l'extinction de l'heptarchie. Charlemagne l'avoit formé au gouvernement & à la guerre; il l'avoit fait assister avec lui au concile de Francfort; il l'avoit mené à Rome, où Egbert lui vit donner la couronne impériale. Ils se quitterent à regret. Charlemagne fit présent à Egbert de son épée. « *Elle a vaincu mes ennemis*, lui dit-il, *elle vaincra les vôtres* ». Egbert s'en servit comme eût fait Charlemagne, & vérifia la prédiction; il regna comme il avoit combattu; il adoucit la féroce

Guill. de  
Malmesb.  
L. 1. L. 2.  
Bromp-  
ton, p.  
749, 750,  
800.

En 794.

mœurs Saxonnnes , par le mélange des mœurs Françoises ; il porta dans sa patrie ces vrais trésors de la France , nation , dit l'Anglois Malmesbury , la plus célèbre de toutes les nations occidentales , par sa valeur & son urbanité.

Mais l'Angleterre posséda peut-être plus que Charlemagne dans la personne d'Alfred, petit-fils de cet Egbert. Alfred, ainsi que Charlemagne, forma la constitution de son pays, augmenta & perfectionna la législation, l'art militaire, la marine; porta dans toutes les parties de l'administration, l'ordre, la lumière & la vie; protégea & cultiva les sciences; il est reconnu pour le Fondateur de l'Université d'Oxford, peut-être à plus juste titre que Charlemagne n'est réputé l'être des Universités de Paris & de Pavie. Il fut l'homme le plus éloquent, le plus sage & le plus savant de son royaume; il en fut le meilleur poëte, & il faut lui tenir compte de ce mérite,

Alfred, in  
vit. Alfre-  
di.

Guill. de  
Malmesb.  
L. 2.

puisque'il n'en fut pas moins un grand roi. Il fut même inventeur de quelques arts plus nécessaires. Ce fut lui qui apprit à ses concitoyens l'art de bâtir en brique ; avant lui on ne bâtissoit qu'en bois, ce qui rendoit les incendies fréquens & désastreux. Une seule invention utile devroit illustrer plus que cent batailles. Alfred d'ailleurs est plus intéressant que Charlemagne, en ce qu'il connut le malheur, & qu'il en profita ; qu'ennemi des conquêtes & de la manie des grands empires, il consacra tous ses talens au bonheur de ses sujets, & que, presque toujours armé, il ne le fut jamais que pour leur défense. Si, à l'exemple de Charlemagne, il convertit ses ennemis, ce fut sans les baptiser comme lui dans le sang ; son gouvernement eut quelque chose de moins fastueux & de plus paternel que celui du monarque François. Alfred fut tel enfin que l'Histoire, qui juge les rois, n'a trouvé aucun reproche à lui faire.



C'est lui qui, par les embellissemens qu'il fit à Londres, rendit cette ville la capitale de l'Angleterre. Dès l'empire de Néron, Londres étoit une colonie florissante des Romains.

Les ennemis qu'Alfred fut obligé de combattre sans cesse, malgré son amour constant pour la paix, étoient ces mêmes Danois ou Normands qui fatiguerent aussi la France pendant tout le neuvieme siecle ; il eut le malheur d'être obligé de leur livrer en personne, tant sur terre que sur mer, jusqu'à cinquante combats ; mais comme les ravages de ces nouveaux barbares, & les événemens qui en furent la suite, sont une des sources les plus fécondes de la Rivalité de la France & de l'Angleterre ; avant de traiter cet article, arrêtons-nous un moment à résumer les faits qui viennent d'être rapportés ; & pour rendre plus sensible le parallele des deux nations, faisons

marcher de front les principales époques de leur ancienne histoire.

Le tems de la domination Romaine , à compter de Jules César , est à-peu-près le même pour la Gaule & pour la Grande-Bretagne ; car les Romains n'abandonnerent la Grande-Bretagne , au commencement du cinquieme siecle , que parce qu'ils perdoient la Gaule.

Alors les Anglo-Saxons envahissent la Grande-Bretagne , nommée depuis de leur nom *Angleterre* , comme les Francs envahissent la Gaule , nommée de leur nom *France*. Le tems de l'heptarchie répond assez bien au tems de notre premiere race ; & cette division de l'Angleterre en sept royaumes , est représentée par nos partages des deux premieres races. Les Anglo-Saxons & les Francs , peuples Germaniques l'un & l'autre , avoient à-peu-près la même origine , les mêmes usages , les mêmes mœurs ; les mœurs de la barbarie. Toujours

des guerres & des crimes. On égorge, on empoisonne, on hérite de ceux qu'on assassine; la valeur n'est que férocité, la piété que superstition; les rois regnent par la force, & trop de moines par la fourberie. Presque tous les princes, dont le cloître n'est pas le dernier asyle, périssent d'une mort violente (1). Tout est égal entre les deux peuples. Si Clotaire poignarde ses neveux pour envahir leurs états, & brûle ses enfans dans une grange, pour régner plus paisiblement; Offa, roi de Mercie, assassine dans un festin le roi d'Est-Anglie son gendre, prend son royaume, & pour expiation, soumet ses états *au denier de Saint Pierre* (2), en conservant

---

(1) L'histoire des royaumes Barbares se réduit à-peu-près à ces deux vers de Juvénal, Sat. 10.

*Ad generum Cereris sine cæde & vulnere pauci  
Descendunt Reges, & siccâ morte tyranni.*

(2) Le romescot ou denier de S. Pierre;

ce qu'il a pris. Si l'infâme Edburge sa fille, qui empoisonna son mari, après l'avoir engagé dans une longue suite de crimes; si Elfride, qui assassina le roi Edouard II, son beau-fils, & fit bâtir deux monasteres (1), ont un peu moins prodigué les attentats que nos Frédégondes & nos Brunehauts, qui bâtirent aussi des monasteres, elles eurent moins d'éclat & d'énergie.

Fredegai-  
re, c. 76 &  
suiv.  
Gesta Da-  
goberti.

La magnificence de Dagobert, & les ouvrages d'orfèvrerie de S. Eloi, annoncent des richesses & un progrès dans les arts presque incroyables chez les François de la pre-

n'étoit d'abord qu'une somme destinée à l'entretien d'un college Anglois fondé à Rome par Offa; cette imposition se leva ensuite sur toute l'Angleterre. C'étoit un don d'un seul roi de l'heptarchie, ce fut un tribut de la nation entiere.

(1) Ce dernier trait, fort postérieur au premier, n'appartient plus à l'histoire de l'heptarchie, mais seulement à l'histoire d'Angleterre en général.

miere race. On explique ce phénomène par le commerce du Levant, & par les dépouilles de l'Italie. Quant à l'état où étoient vers ce tems chez les Anglois les arts, même nécessaires, on peut en juger par l'extrême desir que témoignèrent deux rois de l'heptarchie, de manger du pain blanc qu'un évêque distribuoit à la communion, & dont l'usage leur étoit inconnu. Ces deux rois étoient encore payens; l'évêque exigea qu'ils reçussent le baptême; ils rejetterent cette condition, & n'eurent point de pain blanc. Indignés de ce refus, ils chassèrent l'évêque de leurs états.

Dans les tems qui nous restent à parcourir, la suite des rois qui occupent le trône de l'Angleterre réunie, répond, à quelques différences près, à notre seconde race. La législation marche d'un pas presque égal dans l'un & l'autre empire. D'un côté les Capitulaires de nos rois, de l'autre les loix Saxones.

Mais la France, toujours un peu plus avancée du côté des arts & de la politesse, comme plus voisine de l'Italie, paroît souvent servir de modele à l'Angleterre. Si Charlemagne donne de beaux jours à la France, Egbert & son petit-fils Alfred en donnent de moins brillants, mais d'aussi heureux à l'Angleterre; leurs succeffeurs dégènerent comme ceux de Charlemagne, & les deux pays font également en proie aux ravages des Danois & des Normands, qui en changent la face, & font naître de nouveaux intérêts, dont il faut rendre compte.



## CHAPITRE II.

*Ravages des Normands en France  
& des Danois en Angleterre.*

**C**HARLEMAGNE avoit répandu des larmes, en voyant d'une ville maritime de la Gaule Narbonnoise, des Pirates Normands infester la Méditerranée, & menacer les côtes de la France. Cependant il ne prévoyoit sans doute qu'une légère partie des maux dont la foiblesse de ses successeurs alloit être accablée par les Normands. Tout ce que l'imagination peut se représenter de désolation & de carnage, fut épuisé en France, pendant un siècle, par ces brigands féroces; la valeur Francoise fut long-tems les arrêter; on les vainquit souvent; on ne put les exterminer; ils étoient innombrables. Le Nord les reproduisoit à

Monacho,  
S. Galli.  
Duchefne,  
T. 2. p.  
130.

Mém. de  
Littérat.  
T. 15. p.  
642.

tout moment. Ce pays , toujours surchargé d'habitans , & destitué de culture , ne connoissant que la guerre , envoyoit par-tout ses enfans vivre de ce métier , aux dépens de ceux qui savoient cultiver. Depuis que la culture s'est étendue , ces émigrations ont cessé ; chaque pays peut nourrir tout ce qu'il fait naître , & les habitans ont plutôt manqué à la terre , que la terre n'a manqué aux habitans.

Sous les fils de Clovis , un capitaine Danois ou Normand , nommé Cochiliac , fit une descente sur les terres du royaume de Thierry , vers l'embouchure du Rhin ; Théodebert , fils de Thierry , lui arracha son butin avec la vie , & ces barbares n'osèrent reparoître en France , qu'environ trois cens ans après.

Charlemagne , qui , le premier de nos rois de la seconde race , vit cet orage fondre de nouveau sur la France , avoit pris , pour le détourner , des mesures dignes de sa gran-



deur & de sa sagesse. Une marine puissante protégeoit ses côtes. L'embouchure de toutes ses rivières étoit défendue par un grand nombre de vaisseaux, que Louis le Débonnaire augmenta encore, mais que ses fils négligerent dans le cours de leurs divisions. Cette digue rompue, le torrent des barbares inonda la France; nulle côte, nulle province ne fut à l'abri de leurs incursions; la Somme, la Seine, la Loire, la Garonne furent plus d'une fois rougies de leur sang. Leur siège de Paris est resté à jamais mémorable. Eudes, gouverneur, & Gosselin, évêque de cette capitale, acquirent par leur belle défense une gloire éclatante. L'évêque de Chartres, Gosseume, s'illustra aussi en chassant les Normands de devant sa ville. Mais le vieil & vénérable Hincmar, archevêque de Reims, chassé de son siège par la terreur que répandoient ces barbares, termina dans les douleurs son honorable carrière.

Annales  
Fuld.  
Annales  
Bertin.  
Regino in  
Chron.

A peine les rois Louis le Débonnaire , Charles le Chauve , Louis le Begue , Louis III & Carloman , Charles le Gras , Robert & Eudes , & Charles le Simple trouvoient-ils le moment de respirer. Il falloit qu'ils fussent sans cesse en mouvement d'une extrémité du royaume à l'autre , pour éteindre le feu qui s'allumoit par-tout ; & souvent , avant qu'ils eussent rassemblé leurs troupes , les Normands étoient déjà rembarqués avec leur butin. Nous ne détaillerons point les expéditions de ces peuples ; il sera plus utile d'observer les causes de leurs succès.

Outre la décadence de la marine , qui leur ouvrit tous les fleuves & toutes les côtes , les divisions des princes Carlovingiens furent encore très-favorables aux Normands , par les occasions qu'elles leur fournisoient de pénétrer dans l'intérieur du royaume , où ils étoient appelés tour-à-tour par les divers partis.

Les seigneurs, qui, à la faveur des mêmes troubles, secouoient le joug ou se dispofoient à le fecouer, reclamoient auffi leur appui : & fi ces seigneurs étoient forcés de les combattre, il les combattoient en les ménageant & en prévoyant le befoin qu'ils pourroient en avoir un jour. De plus, lorsque la réputation des Normands & de leurs ravages fut bien établie dans le royaume, tous les mécontents qui vouloient brouiller, tous les voleurs qui vouloient piller, s'unissoient aux Normands, ou s'ils exerçoient leurs brigandages fans ce secours, ils passoient pour des Normands eux-mêmes ; on voyoit les Normands par-tout ; on s'exagéroit leur multitude, qu'on attribuoit à des principes miraculeux & d'autant plus décourageans.

Jusques-là une différence essentielle avoit distingué les Normands de tous ces barbares Germaniques qui renverserent l'empire Romain. Ceux-ci vouloient faire des établis-

Annales  
Bertin. ad  
ann. 853.  
873, &c.

Annales  
Fu  
ann. 850 ;  
&c.

femens ; ils marchoient en corps de nation , menant avec eux leurs femmes & leurs enfans , qu'ils n'auroient pas revus de long-tems , s'ils les eussent laissés dans leur pays , parce que leurs expéditions se faisoient par terre. Mécontens de leurs habitations , ils partoient avec le projet fixe de s'en procurer de nouvelles. Les Normands au contraire n'étoient que des pirates ; ils ne vouloient que piller , & retournoient dans leur pays partager le butin avec leurs femmes & leurs enfans , auprès desquels la rapidité d'une course maritime les ramenoit promptement. De-là encore une idée exagérée de leur multiplication. C'étoient les mêmes hordes qu'on voyoit reparoitre tantôt au Nord , tantôt au Midi , & qui , chassées d'une province , se jettoient sur une autre. C'étoient les mêmes qui revenoient d'année en année , & toujours avec plus de succès , dans des pays qu'ils apprenoient toujours à connoître de

plus en plus. La rapidité avec laquelle des mers sans défense, & des rivières mal gardées les portoient d'un pays dans un autre, ajoutoit encore au prestige chez une nation, où toute idée de marine avoit péri avec Charlemagne & Louis le Débonnaire. Les Normands au contraire, qu'il faut concevoir comme un amas de peuples qui habitoient le Jutland, le Dannemarck, la Norvege & la Suede, ne cultivoient que cet art, auquel ils étoient invités par l'abondance des bois & des autres matieres propres à la construction. On prétend que ces Normands étoient pour la plupart des Saxons, qui, chassés de leur pays par Charlemagne, s'étoient réfugiés dans le Nord, & qui joignoient au desir de piller, celui de se venger & de venger leurs dieux.

Des pirates se bornent aux profits de la piraterie, tant qu'ils ne peuvent porter plus loin leurs espérances; mais les idées s'étendent avec

les succès. Les Normands , en parcourant tant de fois les provinces Françoises , apprirent à distinguer les plus fertiles & les plus cultivées ; c'étoient celles qui leur fournissoient le plus de butin , & où leur intérêt les rappelloit le plus souvent ; ce furent aussi celles où leurs efforts redoublés leur procurèrent les succès les plus soutenus. Bientôt les projets de conquête & d'établissement succéderent à ces projets bornés de dévastation & de rapine. Ils commencèrent à se fixer dans les terres fertiles de la Neustrie. Raoul ou Rollon , leur chef , né pour être un grand prince , plutôt qu'un capitaine de voleurs , travailloit à fonder dans ces contrées un empire qu'il étoit digne de gouverner. Franco , archevêque de Rouen , partagé entre Charles le Simple & Rollon , jaloux de soulager le premier , & de convertir le second , ménageoit souvent des trêves entre ces deux princes ; car il faut s'accoutumer à

nommer ainsi Rollon, & à le distinguer des Hastings, des Gerlon, des Héric, des Harec, des Godefroy, des Sigefroy, de tous ces *ravageurs* qui ne furent que *ravageurs*. D'un autre côté les cris des peuples opprimés montoient de toutes parts jusqu'au trône de Charles ; l'effroi général l'avoit saisi lui-même ; on regardoit les Normands comme une nation, sinon invincible, du moins indomptable ; on crut qu'il falloit s'en faire un appui contre elle-même, & que pour arracher la France aux fureurs des Normands, il falloit leur en abandonner une partie, dont aussi-bien ils étoient déjà presque entièrement en possession. De-là ce fameux Traité de S. Clair sur Epte (en 912), par lequel Charles le Simple abandonne à Rollon, à titre de duché, la partie de la Neustrie, comprise entre la Mer, la Picardie & la Bretagne, jusqu'aux rivières d'Epte & d'Eure, & lui donne en mariage Giselle sa fille, à condition

Chron.  
Tur. hist.  
Norm.  
apud Duchesne.

qu'il se fera Chrétien, & qu'il rendra hommage de son duché au roi. Rollon se fit donc instruire; il se fit du moins baptiser. Cette condition ne l'embarraffa point; celle de l'hommage le révolta. Donner des marques de soumission étoit une chose bien nouvelle pour ce fier guerrier. On eut beau négocier, on eut beau lui dire que puisqu'il devoit & qu'il promettoit une éternelle fidélité au roi, son bienfaiteur & son beau-pere, le reste n'étoit qu'un cérémonial sans conséquence, il trouva le cérémonial trop humiliant; il consentit enfin à rendre cet hommage par procureur. Un des guerriers de sa suite fut chargé de la commission; & la trouvant aussi trop humiliante pour lui-même, il se vengea, par un outrage, du respect qu'on exigeoit de lui. Incliné devant le roi, & lui prenant le pied comme pour le porter à sa bouche, il le leva si brutalement, qu'il fit tomber le roi à la renverse; on sei-

Chron.  
breve apud  
Duchefne,  
T. 3.



gnit de ne le croire que mal-droit.

Pendant que les Normands s'établissoient ainsi dans le pays, qui de leur nom fut appelé *Normandie*, & qu'on leur abandonnoit encore l'hommage de la Bretagne, pour les empêcher de la piller, les mêmes peuples du Nord, sous le nom de Danois, faisoient des conquêtes bien plus considérables en Angleterre. Dès le tems de l'heptarchie, ils avoient tenté avec fruit quelques descentes dans ce pays : en effet, les divisions de l'heptarchie devoient faciliter leurs progrès, comme celles de la Maison Carlovingienne les avoient favorisés en France. Mais les divisions ne firent qu'augmenter en France, tandis que l'heptarchie expirante faisoit place à l'autorité d'un seul. Les conjonctures sembloient donc être plus heureuses pour l'Angleterre que pour la France ; cependant l'Angleterre fut la plus opprimée ; différence qui ne peut gueres s'expliquer que par

Chron.  
Sax.

quelque avantage , ou naturel , ou politique de la France sur l'Angleterre ; mais il faut convenir que , malgré l'extinction générale de l'héptarchie , il restoit dans le sein de l'Angleterre des germes de division , qui souvent n'attendoient , pour éclore , que les incursions de ces étrangers. La même cause qui avoit ouvert la France aux Normands , ouvrit aussi l'Angleterre aux Danois : je veux dire le défaut de marine ; & ces barbares trouvant peut-être moins d'obstacles dans la résistance des Anglois , que dans celle des François , tournèrent leurs vues en Angleterre beaucoup plutôt qu'en France , vers un établissement solide. Leurs premières incursions dans l'un & l'autre pays , ont à-peu-près la même époque ; cependant dès le milieu du neuvième siècle on les voit déjà établis dans quelques provinces d'Angleterre , où ils cultivent des campagnes , & paroissent déterminés à se fixer. Après les vicissitu-

des ordinaires de la guerre, sous Egbert, sous Etelwolph & ses fils, l'Angleterre, au commencement du regne d'Alfred, se trouvoit presque également partagée entre les Anglois & les Danois, la balance penchoit même du côté des Danois, & bientôt elle fut emportée. Une irruption soudaine de ce peuple renverſa du trône Alfred, & l'obligea d'errer de contrée en contrée, ſous divers déguifemens, rafſemblant en ſecret les cœurs qui lui reſtoient fideles, les inſtruiſant, les encourageant, ſaſſant ſouffrir & attendre, comme la Suede a vu depuis, ſon Guſtave Vaſa, caché dans les forêts de la Dalécarlie, méditant, au fond des mines où il travailloit avec des eſclaves, le grand projet de l'affranchiſſement de ſon pays. On raconte qu'Alfred, retiré à la campagne, chez un fermier ſeul inſtruit de ce qu'il étoit, ſe chargeoit de toute ſorte d'emplois, pour mieux ſeconder ſon déguifement, en ſe rendant

Aſſer, vit.  
Alfred.

utile à cet homme , qui l'avoit pris à titre de valet. La femme de ce fermier n'étant pas dans le secret , chargea un jour Alfred de faire cuire des gâteaux ; Alfred les laissa brûler , & fut grondé ; la fermiere lui dit avec humeur qu'il auroit plus d'empressement à les manger qu'il n'avoit eu d'attention à les faire cuire , & le menaça de le renvoyer , s'il ne devenoit plus soigneux. C'est du fond de cette abjection qu'Alfred conduisant de l'œil ses grands desseins , & guidant ses guerriers déguisés comme lui , fut tout-à-coup s'élever avec eux au comble de la puissance & de la gloire. Après avoir passé trois jours dans le camp des Danois , déguisé en joueur de harpe , observant tout ce qui s'y passoit , témoin de leur négligence & de leur sécurité , il donne aux siens le signal d'agir , & tous les Danois sont massacrés ou soumis. Bientôt une puissante marine qu'il fut créer en fort peu de tems , ferma l'entrée de son pays

pays aux autres bandes de ces peuples que le Nord eût pu y envoyer, & les Danois, devenus chrétiens, parurent s'accoutumer au joug avec moins de peine. S'ils continuèrent de troubler le royaume sous les regnes suivans, c'étoient les mouvemens de sujets factieux & révoltés, non les incursions d'un ennemi étranger. Différence essentielle entre la politique d'Alfred & celle de Charles le Simple; elle est toute à l'avantage du premier. Charles démembra la France en faveur des Normands, Alfred avoit su incorporer les Danois à la nation.

Tel fut l'état de ceux-ci sous les rois Edouard, dit *l'ancien*, Adelftan (ou Athelftan), Edmond I. Edred, Edwy, Edgar le Pacifique, Edouard le Martyr, Ethelred II. sous lequel la décadence entière de la marine ouvrit de nouveau l'Angleterre aux pirateries des Danois & des Normands.

Dans les commencemens du regne  
Tome I. E

Affer. in  
vit. Alfred.

Chron.  
Sax. p. 128  
& suiv.  
Guill. de  
Malinesb.  
p. 63 &  
suiv.  
Hunting-  
don, p.  
358 & suiv.  
Hoveden,  
p. 428 &  
suiv.

d'Alfred, & avant qu'il eût donné à son pays cette marine que la négligence de ses successeurs laissa périr, ce même Rollon, qui parvint ensuite à s'établir si avantageusement en France, étoit descendu en Angleterre, mais soit qu'il craignît de troubler les établissemens naissans de ses compatriotes, soit qu'il trouvât les Anglois trop bien préparés à la défense sous un roi aussi vigilant qu'Alfred, il se rembarqua promptement & alla tourner ses armes contre les François. Sous Ethelred II, les pirateries des habitans du Nord, depuis long-tems cessées en France, renaissent en Angleterre avec plus de fureur & de succès qu'avant le regne d'Alfred. Bien-tôt ce ne furent plus de simples chefs de pirates ou de simples aventuriers qui vinrent y chercher fortune, ce furent les rois mêmes de Dannemarck & de Norvege, qui, instruits par la renommée du progrès des armes de leurs sujets dans cette île, vinrent recueillir le

fruit de tant de travaux, & tenter la conquête de l'île entière.

Les conjonctures leur étoient favorables ; ils avoient des sujets dans l'île & des alliés au-dehors ; les Danois fixés en Angleterre, & les Normands établis en France, se souvenoient encore de leur commune origine. Les premiers s'apprêtoient à seconder leurs compatriotes qu'ils avoient peut-être appelés ; les seconds avoient souvent ferré les nœuds patriotiques par les secours qu'ils avoient fournis aux Danois contre les Anglois, & par ceux qu'ils en avoient reçus contre les François, toujours leurs ennemis malgré le traité de S.-Clair. Les ducs de Normandie favorisoient les Danois dans les expéditions que ceux-ci faisoient en Angleterre ; les ports de Normandie, si avantageux par leur situation à l'égard des côtes Britanniques, étoient toujours prêts à recevoir les vaisseaux Danois & à receler leur butin ; ces pirates n'avoient que le

canal à traverser. Essuyoient-ils quelque échec; la retraite étoit voisine & sûre. Les rois Danois alloient trouver de ce côté-là les mêmes facilités. Dans le sein de l'Angleterre tout n'étoit pas moins bien disposé. Le tems & la jouissance avoient produit leur effet sur les Saxons. Avec leur férocité ils avoient perdu leur énergie; ils aimoient toujours la guerre, mais ils en redoutoient les fatigues, & leur mollesse s'étoit accoutumée à confier la défense de leur patrie aux Danois Britanniques, dont ils n'avoient pas même la prudence de soupçonner la fidélité. Cependant ces Danois, qui commençoient à sentir leur force, frémissaient du joug qui leur étoit imposé. Les successeurs d'Alfred n'avoient pas eu assez d'attention à confondre les deux peuples en un par le mélange des familles Danoises avec les familles Saxonnnes, précaution sans laquelle les vainqueurs & les vaincus restent toujours ennemis. De



plus, la foiblesse du gouvernement avoit ramené le partage de l'autorité. Si l'heptarchie étoit éteinte, son esprit subsistoit encore, & les gouverneurs des provinces qui étoient autrefois des royaumes, avoient bien de la peine à être des sujets. Le gouvernement devenoit un chaos en Angleterre comme en France; les derniers princes de la race d'Alfred furent presque aussi divisés & aussi foibles que tous les princes de la race de Charlemagne.

Le plus foible de ces princes fut Ethelred II. qui régnoit en Angleterre, lorsque les rois Danois entreprirent la conquête de ce royaume; il avoit cette irrésolution, cette timidité, cette indolence, ce besoin d'être trompé, plus à craindre dans les rois que la méchanceté même; il prodiguoit sa confiance à un Alfric, à un Edric, monstres vendus aux Danois, & qui le vendoient lui-même; les rois de Dannemarck étoient présens par ces deux ministres

aux délibérations du conseil Anglois. L'imprudence & la folie pré-  
fidoient à toutes les démarches de  
ce roi d'ailleurs fans vices ; Alfric  
l'ayant trahi trop à découvert, il fit  
arracher les yeux aux enfans inno-  
cens de ce coupable , & il rendit  
sa confiance à leur pere , qui  
ne l'accepta que pour la mieux tra-  
hir.

Tout son plan de défense contre  
les Danois fut de racheter le pillage  
par un tribut ; c'étoit les inviter à  
revenir , & ils revinrent. Charle-  
magne & Alfred en ufoient autre-  
ment, ils pourfuivoient ces voleurs  
fur les mers , & les écartoient de  
leurs frontieres. Ethelred, incapable  
de fuivre de tels modeles , foula fes  
peuples pour payer fes ennemis , il  
établit la taxe connue fous le nom de  
*Danegelt*, monument de l'oppreffion  
des Anglois, de l'afcendant des Da-  
nois & de la foibleffe d'Ethelred.

Quand la politique n'a plus ni  
force ni grandeur, elle cherche à

se sauver par la finesse. On espéra d'opposer les Normands aux Danois; on crut du moins s'assurer un puissant médiateur auprès des rois de Dannemarck, en s'alliant avec les ducs de Normandie. Ethelred demanda & obtint en mariage Emma, sœur du duc Richard. II. Ce mariage produisit dans la suite de grands événemens, mais il arrêta peu pour lors les incursions des Danois. C'étoit cependant, il faut l'avouer, le parti qui convenoit le mieux à la foiblesse d'Ethelred, & l'on ne pourroit que le louer de l'avoir pris, si par une inconséquence extravagante, & une perfidie atroce, il n'en eût volontairement perdu tout le fruit. L'affreux Edric imagina de signaler son nom & celui de son maître, par un de ces attentats qui flétrissent les princes qui les ordonnent, & les peuples qui les commettent. Il osa conseiller à Ethelred d'assassiner tous les Danois établis dans ses états, c'est-à-dire, de don-

ner la moitié de ses sujets à égorger à l'autre ; & le foible Ethelred , au lieu de livrer aux Danois ce furieux , livra les Danois à sa fureur. Le massacre fut commandé & exécuté dans toutes les provinces où les Saxons crurent être les plus forts (1). Ce fut , dit un auteur moderne , une fête de carnage & de vengeance ; cette fête fut le jour de S. Brice , & ce massacre de la S. Brice a mérité de servir de modele à celui de la S. Barthelemi. Il fut préparé , comme ce dernier , par un traité solennel , & par un mariage. La généreuse Gunilda , sœur de Suénon , roi de Dannemarck , s'étoit donnée pour ôtage des traités de paix que son frere avoit faits avec les Anglois. Elle avoit embrassé le Christianisme , & s'étoit fixée en Angle-

---

(1) On n'osa pas le tenter dans l'Estanglie, dans le Northumberland, ni dans quelques autres provinces, où les Danois étoient en trop grand nombre.

terre , où elle avoit épousé le comte Pulling , un des principaux seigneurs du pays. Edric commença par égorger son mari & ses enfans à ses yeux , & la fit périr à coups de lance. Elle mourut avec la fermeté d'un sage , en plaignant presque également les bourreaux & les victimes. *Dieu vous punira* , dit-elle froidement aux assassins , & *mon frere me vengera*. On a écrit qu'Ethelred , c'est-à-dire , Edric , avoit poussé la barbarie jusqu'à faire rassembler dans un champ les femmes des Danois massacrés , les y faire enterrer vives jusqu'à la ceinture , & lâcher sur elles des dogues affamés qui les dévorèrent. Comment parvient-on à se persuader que de pareilles horreurs resteront impunies ? Suénon entendit les derniers cris de sa sœur & de ceux qu'il regardoit comme ses sujets ; il jura de les venger , & il tint parole. Dès qu'il parut , Edric & Alfric , les principaux instigateurs de ce crime , le défavouèrent , & tra-

hèrent de nouveau Ethelred, qu'ils avoient bien plus trahi, en le rendant si coupable. Ethelred, toujours absurde, donne à Edric sa fille en mariage, & le fait duc de Mercie, après la mort d'Alfric. Edric, toujours perfide, livre le royaume à Suénon : Ethelred croit encore appaiser ses ennemis en irritant ses sujets ; il leve de nouvelles taxes pour payer les Danois, qui prennent son argent, & continuent leurs conquêtes. Ethelred, abandonné, s'enfuit en Normandie, où Richard II, son beau-frere, lui donna un asyle, mais point de secours, & Suénon est proclamé roi d'Angleterre. Il meurt subitement : un usurpateur mourant ainsi, réveille la superstition ; on crut que le ciel rappelloit Ethelred, on le rappella. Un lecteur sage croit, qu'instruit par le crime & par le malheur, Ethelred va régner justement. Toujours conduit & trahi par Edric, il fait assassiner deux des principaux Seigneurs du royaume,

& confisque leurs biens; il foule plus que jamais ses sujets. Canut, fils de Suénon, prétend succéder à son pere : il paroît, Ethelred fuit & meurt, vendu par Edric à Canut comme à Suénon; il laisse ses malheurs & ses fautes à réparer, à Edmond son fils, qu'une force prodigieuse fit surnommer *Côte de fer*. Ce prince ne fit que paroître & passer, mais il montra un héros. Digne rival de Canut, il triompha par-tout où il ne fut point trahi; mais il le fut trop souvent, & toujours par Edric, aussi bien que son pere. Dans une bataille, où Edmond alloit être vainqueur, Edric, qui servoit sous lui, mit au bout d'une lance la tête d'un Anglois nommé Osmer, qui ressembloit beaucoup au roi, & cria aux Anglois, découragés par ce spectacle, qu'il falloit se rendre à Canut, puisque leur roi ne vivoit plus. Edmond fit bien voir qu'il vivoit encore; il s'élança sur le traître, & d'une javeline, qui par malheur le

Chron.  
Sax.  
Hoveden.  
Eadmer.

manqua, il renversa deux soldats à ses pieds. Il se présenta si bien ensuite, & à ses amis, & à ses ennemis, qu'il força Canut à la retraite; mais entraîné par la même fatalité qu'Ethelred, & trompé par un faux repentir d'Edric, il le reçut en grace. On dit que, pour épargner le sang de ses sujets, il offrit le duel à Canut, qui le refusa, selon les uns, qui l'accepta selon les autres, & se sentant prêt à succomber, termina le combat par une conférence & un traité. Ce traité, s'il eut lieu, fut bientôt rompu, & le traître Edric, après avoir, dans un combat décisif, arraché la victoire à Edmond, par une nouvelle défection, le fit assassiner par deux domestiques. Canut proclamé roi d'Angleterre sans résistance, joignit encore par la voie des armes, la Norvege au Danemarck; il obtint le surnom de *Grand*, pour avoir beaucoup conquis, & ne le mérita que pour avoir su bien gouverner.



Quand il n'eut plus besoin d'Edric, il lui fit trancher la tête, trait d'ingratitude, mais de justice, dont on lui a presque su gré. On prétend qu'Edric lui vantant ses services, Canut lui répondit par cette cruelle équivoque : *J'élèverai votre tête au-dessus de toutes les autres* : ce qu'Edric entendoit de la faveur & de la puissance où il alloit monter, & Canut, d'un endroit élevé où il alloit faire placer la tête de ce traître, qui s'attira son malheur par son ambition : il ne trouvoit jamais que Canut fût assez pour lui. On dit qu'un jour il laissa échapper ce reproche indiscret : *J'ai trahi pour vous mon roi légitime, en est-ce là la récompense ? La récompense, s'écria Canut : me prends-tu pour le rémunérateur du crime ? Mais c'est trop t'épargner ; cet aveu fait ton arrêt, va subir ton supplice.*

Guill. de  
Malmesb.  
p. 73 &  
suiv.  
Hoveden,  
p. 436 &  
suiv.

Quoi qu'il en soit, Canut fut un grand prince : le bonheur des Anglois, sous son regne, semble ex-

cuser ses conquêtes , & leur amour en fit presque un roi légitime.

Comme il haïssoit les traitres , il méprisoit les flatteurs , il se plaisoit à tourner la flatterie en ridicule. Ses courtisans lui disant un jour qu'il étoit le maître de l'Océan , il s'assit avec eux sur le bord de la mer au moment du flux , & les vagues lui mouillant les pieds : *Est-ce là , dit-il , le respect que l'Océan doit à son maître ?*

Arrêtons-nous un moment ici à considérer les mœurs des deux nations rivales , dans l'espace de tems que nous venons de parcourir , c'est-à-dire , sous notre seconde race & depuis la réunion de l'heptarchie , jusqu'à la conquête des Danois. Les François de la seconde race étoient encore bien barbares ; leurs progrès n'avoient pas été rapides , mais s'ils n'avançoient gueres , du moins ils ne reculoient pas ; ils marchaient pesamment , mais directement vers la perfection , ou plutôt

vers la politesse. Sous cette époque les crimes de l'ambition, de la politique, de l'intérêt mal entendu, sont toujours fréquens & horribles; mais ceux que la férocité seule faisoit commettre autrefois, deviennent beaucoup plus rares.

Les mœurs des Anglois, au contraire, nous paroissent, sous cette époque, être restées au même point que sous les précédentes; c'est toujours cette simplicité grossière, cette férocité naïve de la barbarie, qu'aucun art n'a encore ni modifiée, ni réduite en système. On n'examinoit gueres si les crimes seroient utiles; ils étoient faciles, & on étoit porté à les commettre: voilà ce qui déterminoit. Ce défaut de progrès dans les mœurs Angloises, s'explique par des causes assez naturelles. L'Angleterre ne tenoit point, comme la France, à des voisins qui pussent la modifier par le mélange de mœurs plus douces: d'ailleurs la barbarie des Saxons avoit été renouvelée

par celle des Danois, qui s'étoient mêlés avec eux en Angleterre, au lieu qu'en France les Normands avoient formé un état à part, état borné en comparaison de la France, & qui, s'il s'étoit mêlé avec elle, auroit été attiré par elle à ses mœurs & à ses usages. La puissance des Danois en Angleterre, & par conséquent leur influence sur le moral, avoient toujours été en augmentant. Or les mœurs des Danois, alors, étoient les mêmes à-peu-près que celles des Saxons à leur arrivée en Angleterre, & des Francs à leur arrivée dans les Gaules; ainsi les mœurs de l'Angleterre, depuis la réunion, devoient être les mêmes à-peu-près que celles de l'heptarchie & de notre première race. La grandeur personnelle & passagère d'Alfred & de Canut, ne dérange pas ce point de vue; le tems que nous examinons est postérieur à l'un, & antérieur à l'autre, & le bien qu'Alfred avoit pu faire, avoit été détruit par les Danois.

Quelques traits remarquables de l'histoire des rois d'Angleterre , depuis l'extinction de l'heptarchie , jusqu'à la conquête entière des Danois , intervalle qui répond à la seconde race de nos rois , nous montreront les mœurs d'une nation naissante , & qui en est encore à son premier degré.

Edmond , qui régna depuis l'an 941 , jusqu'à l'an 946 , périt par un accident bizarre , dont les lecteurs tireront aisément des inductions touchant les mœurs de ce tems-là. Au milieu d'une fête qu'il donnoit , un scélerat , nommé Léof , banni du royaume pour ses crimes , entre insolemment dans la salle où dinoit le Roi , & se place à l'une des tables dressées pour les gens de la cour. Edmond , choqué de cette étrange vue , ordonne à cet homme de sortir : Léof reste ; l'impatience saisit le roi , qui , au lieu de le faire chasser , se leve , court à lui , & le prend par les cheveux. Léof tire un poi-

Guill. de  
Malmesb.  
L. 2. c. 7.  
Hoveden.  
p. 423.

gnard, en frappe le roi : Léof fut à l'instant mis en pieces ; mais le roi mourut aussi sur le champ.

955.

Edwy, son neveu, prince diffamé par les Catholiques, & réhabilité par les Protestans, parce qu'il fut l'ennemi de S. Dunstan & des moines, eut encore une destinée singulière, qui peint les mœurs du tems. Il épousa, malgré les évêques & les moines, une princesse du sang royal nommée Elgiva, sa parente, dans un degré prohibé. Le jour de son couronnement, il se dérobe de la salle du banquet pour aller voir cette femme. Odon, archevêque de Cantorberi, & Dunstan, vont l'arracher de ses bras, & le ramènent dans la salle ; trait de courage selon les Catholiques, d'insolence selon les Protestans ; trait d'ailleurs qu'on reconnoît à peine dans les récits opposés, tant les circonstances sont différentes ! Edwy exile Dunstan. Le reste de l'histoire n'est plus gueres rapporté dans toutes les circonstances,

Guill. de  
Malmesb.

Osborne,  
p. 83-105.

Matt. West-  
min. p.  
105-196.

que par les Protestans; mais les Catholiques ne les nient pas. Le clergé fait arrêter Elgiva dans le palais du roi, la fait marquer au visage, d'un fer rouge. Le roi ne pouvant encore s'en détacher, malgré cette difformité, le clergé la fait arrêter de nouveau, lui fait couper les jarrets; elle expire dans les tourmens; Edwy est déposé; les Protestans accusent de ces violences l'archevêque Odon & S. Dunstan qui revint de son exil pour les commettre ou pour les protéger, & qui fut aussi dans la suite Archevêque de Cantorberi.

Quelques Catholiques se contentent de représenter la mort d'Elgiva, & la déposition d'Edwy, comme l'ouvrage de la nation, & ils ont trop l'air d'applaudir à cet ouvrage. Tout cela ressemble assez à la manière dont notre Louis le Débonnaire fut traité par son clergé; mais les circonstances de l'histoire d'Edwy sont plus atroces, & sentent plus les mœurs de notre première race.

955.

Chron.  
Sax.  
Knigton.  
Bromp-  
ton.  
Higden.  
Hoveden.  
Guill. de  
Malnesb.

On mit à sa place son frere Edgar, dit le *Pacifique*, qui, s'il n'avoit détruit que les loups (1), mériteroit à ce seul titre plus de respect que tant de destructeurs des hommes ; mais peut-être ce beau titre de *Pacifique* ne fut-il pas assez mérité ; car Edgar fit quelques conquêtes dans l'Irlande & dans les îles voisines. On parle d'un voyage sur la Dée, où il fit conduire sa barque par huit rois ses tributaires, équipage bien fastueux pour un roi pacifique. Les Protestans observent qu'il enleva une religieuse, qu'il eut d'autres maîtresses, & que cependant il fut traité par le clergé avec beaucoup plus d'indulgence qu'Edwy, parce qu'il fut ami de Dunstan & des moines.

957.

Il eut pour successeur son fils Edouard le *Martyr*, qui fut lui-même

---

(1) Ce fut lui qui détruisit les loups en Angleterre.



remplacé par son frere, ce foible Ethelred II, dont nous avons tant parlé. Ce dernier prince avoit dû la vie & le trône à une aventure assez finguliere, & qui peint assez bien les mœurs de ce tems-là pour mériter place ici. Edgar étant veuf d'Elfride, dont il avoit eu Edouard, entendit parler de la beauté d'Elfride, fille du comte de Devon; il chargea Etelvolde, son favori, de rendre visite au pere, & de juger par lui-même de la figure de la fille. Etelvolde la trouva si belle, qu'il résolut de tromper son maître & son ami: il l'assura que la renommée exagéroit beaucoup, & il parvint à dégouter le roi de cette alliance. Quand Etelvolde vit que le roi n'y pensoit plus, il se proposa lui-même. Il avoit soigneusement caché au comte de Devon la commission dont le roi l'avoit chargé; mais il falloit l'agrément du roi pour son mariage, & ce mariage du favori paroissoit s'accorder mal avec ses discours: il

répéta au roi que la beauté d'Elfride n'avoit pas de quoi charmer un grand monarque, mais il ajouta que la fortune du comte de Devon avoit de quoi tenter un particulier. A ce mot, le roi consentit à tout, toujours sans avoir vu Elfride. Etelvolde l'épouse, & en a un enfant; il la tient à la campagne loin de la cour, sous différens prétextes. Le roi enfin, ou la vit par hasard, ou averti par quelque courtisan de la supercherie d'Etelvolde, il voulut être mené chez elle. Etelvolde, disent quelques auteurs, voyant approcher le danger, & cherchant du moins à le diminuer, pria sa femme de ne point relever sa beauté naturelle par la parure, pour recevoir cette visite, & ne put obtenir cette grace. Le roi, en la voyant, jugea qu'il avoit été bien indignement trahi: il fit tuer le mari, il épousa la femme, & il en eut Ethelred II. Après la mort d'Edgar, la couronne devoit appartenir à

Edouard, fils du premier lit : Elfride voulut la faire tomber à Ethelred son fils ; ce projet échoua , & la faveur d'Elfride baissa considérablement sous son beau-fils. Cette femme n'étoit pas moins vindicative que belle & ambitieuse. Edouard s'étant un jour égaré à la chasse , se trouva seul , accablé de soif & de fatigue au bord de la forêt , d'où il aperçut une maison appartenante à Elfride sa belle-mere ; il y court. Elfride l'apperçoit , vient à sa rencontre , lui fait apporter à boire sans le laisser descendre de cheval. Pendant qu'il boit , un domestique , à qui elle fait un signe , le renverse mort d'un coup de massue aux pieds de sa marâtre. Elle bâtit des monastères en expiation de ce régicide , qui valut à Edouard le titre de *Martyr* , mais qui resta impuni. Ce fut par ce tissu de crimes que la couronne parvint à Ethelred II , pour le malheur de l'Angleterre. L'histoire des Lombards nous offre une aven-

Mém. de  
Littérat.  
vol. 32.  
p. 390.

ture assez semblable à celle de l'assassinat d'Edouard par Elfride. Tous ces peuples barbares ont à-peu-près les mêmes mœurs & les mêmes aventures.

Le premier mariage d'Edgar ne se ressentoit pas moins des mœurs de ce tems-là. Il avoit logé à Andover chez un gentilhomme dont la fille étoit belle, & il s'étoit enflammé pour elle. Dans l'impatience de ses desirs, il vouloit que dès la nuit même sa mere la lui livrât : cette femme jugea prudemment que la résistance ne feroit qu'irriter cette ardeur impétueuse ; elle promit tout, & le trompa. Suivant leurs conventions, sa fille devoit s'introduire dans le lit du roi avec beaucoup de mystère, à la faveur des ténèbres, quand tout le monde seroit retiré. Tout cela s'exécuta ; mais la personne fut changée. Une jeune fille fort jolie, attachée à la femme du gentilhomme, prit la place de celle que le roi attendoit. Suivant les instructions

Guill. de  
Malinesb.  
L. 2. ch. 8.  
Higden, p.  
268.

tructions de sa maîtresse, elle devoit se retirer avant le jour : le roi la retint, & la supercherie fut découverte ; mais celle-ci fut bien plus heureuse que celle d'Etelvolde. Le roi ayant vu sa compagne, jugea qu'on ne l'avoit point trompé ; il ratifia l'échange : Elflide (c'étoit le nom de la jeune fille) devint sa maîtresse déclarée, puis sa femme, & fut la mere d'Edouard. Ces mariages ressembloit fort à ceux de nos Chérebert, de nos Gontran & de nos Chilpéric. Mais il y avoit quatre siècles de distance entre ces princes & Edgar. Telle étoit dans la progression des mœurs la différence des deux nations, grace à l'influence des Danois sur l'Angleterre.

Considérons à présent quelle étoit l'influence des Normands sur les deux royaumes.



## CHAPITRE III.

*Ducs de Normandie. Leurs relations avec la France.*

**L**A rivalité de la France & de l'Angleterre ne regarde ni les Bretons ni les Saxons ; elle est née des ravages & des succès des Normands. Si ces peuples n'eussent jamais possédé la Neustrie, ou s'ils se fussent toujours contentés de ce partage, il est à croire que la rivalité, dans le premier cas, ne seroit point née ; dans le second, auroit été promptement étouffée. Mais le souvenir de tant de maux qu'ils avoient faits à la France, l'aspect de tant de ruines qui dépositoient encore de leur fureur, & plus que tout cela, cette riche province qu'on voyoit entre leurs mains avec tant de regret & de dépit, étoient des

levains de haine qui fermentoient dans les cœurs François. Quoique les cris de la France désolée eussent forcé Charles le Simple à ce sacrifice, les cris de la France s'élevoient contre lui pour l'avoir fait, & cette cession de la Normandie ne contribua pas moins que les autres disgraces de ce regne, à faire donner au malheureux Charles ce titre de *Simple*, que les mœurs de ce siècle rendoient déjà injurieux. Les Normands de leur côté étoient bien avertis de compter peu sur une alliance qu'avoit faite la nécessité.

D'ailleurs, le traité de Charles le Simple avec Rollon, n'avoit pas fait cesser les incursions des Normands. Toutes les bandes de ces pirates, indépendantes les unes des autres, couroient où le pillage les appelloit, & les succès de la bande de Rollon ne faisoient que donner aux autres bandes l'idée & l'espérance d'un pareil établissement. La plupart des provinces Françaises étoient en-

core infestées de ces pirates; Charles le Simple & Raoul furent souvent occupés à les combattre. Ces Normands vagabonds, tantôt se mettoient sous la protection des ducs de Normandie, tantôt étoient également ennemis & de ces ducs & des François. Dans l'un & dans l'autre cas, leurs dévastations excitoient cette haine inséparable de la crainte.

Nous avons dit quels étoient les causes & l'objet des émigrations des barbares. Quant aux états policés ou tendans à l'être, leur premier soin est de se former, le second de s'affermir, le troisième de s'étendre. La première époque est un tems de travail & de fermentation intérieure qui fait peu de sensation dans les états voisins : on vit comme isolé; on se concentre dans ses propres querelles & dans ses intérêts présents : l'univers vous appelle barbare, mais il ignore vos débats. Telle fut quelque-tems la situation de presque tous les états de l'Europe, lors-



que les peuples du Nord & de la Germanie eurent détruit l'empire Romain; chaque état se formoit péniblement & ne songeoit qu'à lui; ce n'est qu'après avoir pris sa forme & sa consistance qu'on vient à penser qu'on a des voisins; on les appelle alors au secours de la constitution qu'on s'est formée, on veut en faire des instrumens de sa conservation & de son bonheur; bien-tôt on étend ses vues & on les rend injustes; on prétend ou asservir ses voisins, ou se servir de quelques-uns d'entre eux pour en asservir d'autres. De ces deux dernières époques, la première donne naissance à la politique extérieure, la seconde lui donne toute son activité, mais une activité funeste & malfaisante.

L'Angleterre, sous ses rois Bretons & sous l'heptarchie Saxonne, cherchoit sa constitution; la France en faisoit autant sous ses rois de la première race. Peu ou point de liaison avec les états voisins, on s'é-

gorgeoit chez soi sans le secours d'autrui ; la politique intérieure étoit féroce, la politique extérieure absolument nulle.

La seconde race semble nous offrir d'abord, dans trois regnes consécutifs, les trois époques dont nous avons parlé. Sous le gouvernement de Charles Martel qu'on peut bien compter pour un regne glorieux, la constitution se forme encore avec quelque peine ; sous Pepin le Bref, elle s'affermir ; sous Charlemagne, la domination Françoisse embrasse la plus grande partie de l'Europe.

La formation d'un si grand empire avoit étendu les vues, le démembrement même de cet empire laissoit subsister des nœuds politiques entre plusieurs grands états, & des liens de parenté entre leurs chefs. De-là naquit la politique extérieure qui gouverna depuis toutes les affaires de l'Europe. Foible dans ces commencemens, elle avoit encore peu d'influence ; cependant les intérêts

politiques commencent à s'unir & à se combiner, les alliances se forment sur un plan suivi; on cherche des alliés au-delà des mers, quand la convenance des intérêts l'exige. Charlemagne avoit vu commencer les irruptions des Normands, Egbert celle des Danois; Egbert élevé à la cour de Charlemagne, avoit conservé de la reconnoissance pour les François, & il avoit senti l'intérêt qu'il avoit de s'unir avec eux contre les barbares; Etelwolph son fils épousa Judith (1), fille de Charles *le Chauve*, & Louis *le Begue*, fils de Charles le Chauve, épousa une princesse Angloise, nommée Adélaïde, peut-être sœur d'Etelwolph. Cette princesse fut mere de Charles le Simple, qu'elle mena en Angleterre, pour le dérober aux

Asser, viz  
Alfred.  
Chron.  
Sax.  
Hunting-  
don.

---

(1) Il y avoit eu quelques alliances, mais moins suivies entre nos rois de la première race & des rois de l'heptarchie Saxonne.

factions dont la France étoit alors agitée. Charles le Simple épousa aussi une princesse Angloise (Ogine, fille d'Edouard l'Ancien, sœur d'Adelstan), (1) & son fils Louis IV. trouva, comme lui, un asyle en Angleterre : ce qui lui fit donner le surnom d'*Outremer*, lorsqu'il revint régner sur les François. Ogine sa mere le ramena en triomphe à la mort de Raoul; ce fut principalement par les secours de l'Angleterre que s'opéra cette révolution; ce fut Adelstan, frere d'Ogine, qui la prépara, & qui rendit alors à Louis d'*Outremer* la même protection qu'Egbert avoit trouvée autrefois à la cour de Charlemagne. Ogine, digne sœur d'Adelstan, conduisoit elle-même aux combats ses braves An-

---

(1) Cet Adelstan paroît avoir eu des vues supérieures à son siècle. Pour encourager le commerce & la navigation, il accorda la noblesse à tout négociant qui auroit fait sur mer, à ses frais, deux voyages de long cours.

glois mêlés avec les François fideles. Sa gloire & sa honte font également célèbres. Plus digne de régner que son mari & que son fils, elle vengea le premier, affermit le second sur le trône, & pacifia les troubles de la France. Sa carrière jusqu'à soixante ans avoit été illustre; des foiblesses tardives vinrent deshonorcr sa vieillesse & souiller ses cheveux blancs. Elle aima le comte de Troyes, fils de ce fameux Hebert, comte de Vermandois, qui avoit fait mourir lentement Charles le Simple son mari dans l'ennui de la captivité, & qui étoit mort en s'accusant par ce cri terrible : *nous étions douze qui trahîmes le roi Charles*. Elle épousa ce jeune seigneur, en fut méprisée, & satisfit par les malheurs de ses dernières années aux manes de son mari outragés par cette alliance. Telles étoient dès-lors les liaisons des François avec les Anglois.

Le séjour fixe des Normands en France donna plus d'activité à cette

F v.

Glaber;  
L. I. c. 9.

politique naissante , elle en changea & en multiplia les points de vue & les ressorts. La France en fut plus agitée , c'étoit un état nouveau qui se formoit dans l'état, c'étoit un voisin plus incommode & un ennemi plus pressant ; car tous ces titres de vassal , d'allié , de gendre , foibles déguisemens d'un sacrifice forcé , n'étoient que de beaux noms qui ne pouvoient changer la nature des choses ; on savoit trop bien qu'on avoit été contraint de prendre ce gendre , & d'accepter l'impérieux hommage de ce vassal. D'ailleurs , la politique tient beaucoup aux objets physiques. Les limites que la nature donne aux empires , sont les plus respectées. On ne voit gueres l'Espagne s'élancer au-delà des Pyrénées , ni l'Italie au-delà des Alpes , ni la Suisse au-delà du mont Jurat , & les mers arrêtent encore quelquefois l'ambition. Mais quand les états une fois parvenus à ces bornes naturelles , se voient resserrés après

coup par des bornes faſſices, ils ne ceſſent de ſ'agiter juſqu'à ce qu'ils aient renverſé cette barriere & repris leur premiere étendue. L'état démembré rappelle toujours ſes provinces arrachées, qui toujours ſe tournent vers lui, & tendent à ſ'en rapprocher, juſqu'à ce que la réunion ſoit conſommée, ou que le tems les ait entierement accoutumées à la nouvelle domination. C'eſt au vainqueur, qui a démembré un état, à ne fournir aucun prétexte d'invaſion à cet état, ni de révolte aux provinces ſubjuguées. C'eſt à quoi ſ'appliqua toujours le célèbre Rollon ; à la vérité il ne négligea aucun des droits que lui donnoit le traité de S. Clair ; il exigea des Bretons, l'épée à la main, l'hommage qu'on lui avoit cédé par ce traité, & que les rois de France n'avoient pas ſû toujours ſe faire rendre ; mais il ne donna point à ces droits une injuſte extension, il renonça aux conquêtes ; honteux d'avoir été un brigand, il

voulut être un prince, il fit fleurir dans ses états les loix & la police, il voulut que les effets de sa puissance en fissent oublier l'origine; il voulut que la postérité pût ne se souvenir que du prince *justicier*. Tandis qu'à la faveur des troubles, les voleurs infestoient la France, en Normandie une femme, un enfant pouvoient porter à toute heure & partout une bourse d'or dans la main, sans avoir rien à craindre de la ruse ou de la violence. On raconte la même chose de l'administration d'un roi de Northumberland, nommé Edwin, un des plus grands princes de l'héptarchie, & Alfred suspendit à un arbre, près du grand chemin, des bracelets d'or, que tout le monde vit (1), & auxquels personne ne toucha. La *clameur de haro* si connue, n'étoit, dit-on, que le recours au

---

(1) L'histoire des Ostiaques & d'autres sauvages de la Sibérie sont pleines de pareils traits.



prince (1), dont l'oreille étoit ouverte à toutes les plaintes de ses sujets. De tels regnes sont toujours trop courts. Rollon mourut en 917, mais ses loix lui ont survécu, & ses peuples, heureux par lui après sa mort, bénissoient sa mémoire, & obéissoient à sa postérité.

S'il est vrai, qu'à sa mort, tandis que d'un côté il léguoit cent livres d'or aux églises de Normandie, de l'autre, il faisoit couper la tête à cent prisonniers en l'honneur des dieux de son pays, il faut avouer que ce

Chroniq.  
d'Ademar.  
Essais his-  
toriq. par  
Paris, T. 2.

---

(1) A Rô, Appel à Rô. Rô, Rou, Roll, Raoul, Rollon, c'est le même nom. D'autres trouvent l'origine de la *clameur de haro* dans la loi des Ripuaires. *In araho conjurare*. Leg. Ripuar. tit. 32. *De mannire*. Il y a encore d'autres opinions sur cette étymologie. Les uns dérivent le mot *haro* de Harold, roi de Dannemarck, au neuvième siècle; les autres d'un mot Danois, *à rau*, qui signifie *aide-moi*. D'autres, du vieux mot François *harouenna*, qui signifioit le lieu où se tenoit la justice.

grand prince n'étoit encore ni chrétien ni humain.

En général, c'étoient d'étranges chrétiens que ces Normands convertis. Le moine de S. Gal rapporte qu'un jour ils se présentèrent au baptême en si grand nombre, qu'il ne se trouva pas assez d'habits blancs pour tant de néophytes (1); on en fit à la hâte d'assez grossiers. Un seigneur Normand, à qui on en donna un de cette espece, le refusa, & dit tout en colere : *garde ta casaque pour des bouviers ; voilà, grace au ciel, la vingtieme fois que je me fais baptiser ; jamais on n'avoit eu l'insolence de m'offrir de pareilles guenilles.*

Guillaume, dit *la longue épée*, fils de Rollon, lui succéda ; il n'étoit pas fils de Giselle, fille de Charles le Simple : elle étoit morte sans enfans, & les nœuds de la France avec les

Monach.  
S. Gal.  
Duchefne,  
T. 2. p.  
134.  
Mém. de  
Littérat.  
T. 15. p.  
643.

---

(1) C'étoit l'usage de donner des habits blancs au baptême.

Normands furent aussi-tôt rompus que formés. La mort de Gifelle est encore une tache à la mémoire de Rollon; il la maltraitoit, parce qu'elle étoit Françoisé, & qu'il avoit quitté pour elle Pope sa premiere femme, qu'il aimoit, & qu'il reprit lorsque Gifelle eut succombé à sa douleur; on assure qu'il eut la barbarie d'envoyer à l'échaffaut deux officiers de Charles le Simple, qui étoient venus lui porter des plaintes de leur maître sur sa conduite à l'égard de Gifelle.

Les ducs de Normandie avoient toujours l'œil sur leurs voisins, pour régler leurs démarches sur celles qui se faisoient autour d'eux; ils voyoient la France & l'Angleterre s'unir, ils s'allierent donc avec les Danois, qui d'ailleurs étoient leurs compatriotes & leurs compagnons de fortune; de-là ces secours qu'ils leur fournirent, ces facilités qu'ils leur procurerent dans les expéditions que les Danois tentoient en

Angleterre, jusqu'à ce qu'enfin Ethelred prit le parti, comme nous l'avons dit, d'épouser Emma, ce qui engagea ces ducs à la neutralité. Les Danois, de leur côté, même après avoir achevé la conquête de l'Angleterre, sentirent si bien la nécessité de ferrer les nœuds de leur alliance avec les Normands, que l'heureux vainqueur Canut, à peine proclamé roi d'Angleterre, épousa cette même Emma, veuve d'Ethelred, & donna sa propre sœur à Richard II. En France, les ducs de Normandie s'efforçoient toujours d'influer dans toutes les querelles des princes Carolingiens, mais ils affectoient d'y influencer comme médiateurs, ils reconcilioient sans cesse les rois de France, soit avec leurs vassaux trop puissans, soit avec les empereurs & les rois de Germanie, à qui les François disputoient alors la Lorraine. Ce personnage de pacificateurs donnoit à ces ducs une considération qui affermissoit leur puissance, qui leur

procuroit des alliés , & qui les mettoit toujours de plus en plus en état de repousser les tentatives que faisoient de tems en tems les rois de France , soit pour réunir la Normandie à la couronne , soit pour en recouvrer quelques parties.

Cette politique conciliante fut toujours celle du duc Guillaume, fils de Rollon ; quand il ne pouvoit procurer la paix , il s'attachoit à diminuer la supériorité du vainqueur ; il affectoit de tenir cette balance , qui , depuis est devenue le grand objet de la politique , mais qui a toujours été plus utile à ceux qui l'ont tenue , qu'à l'Europe qui en attendoit son repos. Par une suite de la même politique , Guillaume prenoit soin de s'allier avec les plus grands seigneurs du royaume & les plus redoutables au roi , il avoit épousé Sporte , fille de Hebert , comte de Senlis ; il avoit marié Gerlotte sa sœur avec Guillaume , comte de Poitiers ; il étoit toujours uni avec Hugues le Grand ,

18 Décem-  
bre 942.

Dudon ,  
L. 3.

ou l'abbé , pere de Hugues Capet. Tant que Guillaume vécut , les successeurs de Charles le Simple respectèrent la Normandie & le traité de S. Clair ; mais lorsque le lâche Arnoul , comte de Flandre , ennemi de Guillaume , l'eut fait assassiner dans une entrevue sur la Somme vis-à-vis Péquigny , Louis *d'Outremer* , suivant les principes de la politique malfaisante , fomenta la révolte des Normands idolâtres contre leur jeune (1) duc Richard , dit *sans peur* , qu'ils voulurent contraindre de renoncer au Christianisme. Ils étoient encore très-nombreux en Normandie , & les nouvelles bandes qui arrivoient tous les jours du Nord , les réchauffoient dans leurs superstitions intolérantes. Hugues le Grand secourut Richard , & calma ces troubles. Protecteur d'un prince dont Louis *d'Outremer* étoit l'oppresser ,

---

(1) Il avoit alors dix ans tout au plus.

c'étoit par ces nobles degrés qu'il élevoit sa race jusqu'au trône. Louis au contraire , moitié séduction , moitié violence , s'empare de la personne de Richard pour s'emparer de ses états ; les Normands , après quelque résistance , laissent enlever leur duc ; Louis parvient à leur persuader que cet enfant sera mieux élevé dans une cour ennemie qu'au milieu de ses sujets , & il l'amène à Laon. Si la politique aujourd'hui est perfide , alors elle étoit barbare. Bien-tôt le dessein est pris de se défaire du jeune prince & de se ressaisir de la Normandie. Au moment de l'exécution, Osmond, gouverneur de Richard , l'arrache à cette cour meurtrière , en l'enveloppant dans un paquet d'herbes , & le faisant porter ainsi jusqu'à Senlis , où il le met sous la garde du comte Bernard , oncle maternel de l'enfant. Cependant Louis *d'Outremer* offre à Hugues le Grand de partager la Normandie , & Hugues abandonne Richard, Louis fond sans obstacle sur

cette province fans chef, le comte Bernard la délivra par une conduite également habile & hardie; il osa tromper le trompeur, en l'engageant à tromper encore; il conseilla aux Normands de se rendre au roi pour éviter la guerre, il conseilla au roi de garder la Normandie entiere, puisqu'elle s'étoit rendue à lui seul, & de frustrer Hugues de la part qui lui avoit été promise. Hugues fut mécontent; Bernard alors conseille à Hugues de se venger, en prenant la protection de Richard, & lui donnant en mariage Emme sa fille, ce qui s'exécuta dans la suite. Bernard se servit de plus, pour ses desseins, d'un chef de nouvelles bandes Normandes, nommé Aigrold (1); cet aventurier qui n'avoit rien à perdre, se déclare hautement le défenseur de Richard, & somme Louis *d'Outre-*

---

(1) Des auteurs disent que cet Aigrold ou Haigrold étoit Harold II. roi de Danemarck.



mer de mettre ce prince en liberté ; Bernard s'empporte contre cette insolence , assure le roi que toute la Normandie lui est dévouée , & que s'il paroît en personne dans cette province , Aigrold lui sera livré pour recevoir le châtiment de sa folie ; Louis , aussi crédule que fourbe , s'engage parmi ses ennemis ; Aigrold feint d'avoir peur & demande une conférence ; elle se tient au village de Crescenville sur le chemin de Lizieux à Caen ; Aigrold s'y trouve le plus fort , taille en pieces l'escorte du roi , & l'envoie lui-même prisonnier à Rouen. Je ne fais si Bernard , quelle que fût sa cause , avoit droit de se permettre tant de détours , mais Louis avoit mérité d'être ainsi trompé : il ne sortit de prison qu'à la faveur d'un traité par lequel il céda , comme Charles le Simple son pere , toute la Normandie , à la charge de l'hommage ; & ce nouveau traité fut encore conclu à S. Clair sur Epte. Louis voulut se

Chron. de  
Flodoard.  
Dudon.

256.

venger , il menaça Senlis , il assiégea Rouen , leva le siege , & se retira. Richard s'affermit sur son trône , & fut plus puissant encore que son pere & que son aïeul. Hugues , ce grand roi , qui , sans sceptre , avoit régné plus de vingt ans (1) , fils , neveu , gendre , pere , oncle de rois , beau-frere de trois rois , lui recommanda , en mourant , ses enfans & ses vassaux. Ainsi la race Capétienne & la race Normande que nous verrons bientôt ennemies , avoient commencé par se combler de bienfaits mutuels ; Hugues le Grand avoit été le protecteur de Richard ; Richard le fut de Hugues Capet & de ses freres.

---

(1) Il étoit fils de Robert qui fut roi de France ; neveu du roi Eudes ; gendre d'Edouard l'ancien , roi d'Angleterre ; pere de Hugues Capet ; oncle par Éthilde sa femme d'Edwy , roi d'Angleterre ; beau-frere d'Adelstan , aussi roi d'Angleterre , de Charles le Simple , & de l'empereur ou roi de Germanie Othon.

La conduite du roi Lothaire à l'égard de Richard fut la même que celle de Louis IV. son pere : il ne cessa de lui nuire , il s'unit pour le perdre , avec tous les seigneurs que le voisinage rendoit ennemis de Richard , nommément avec Arnoul , comte de Flandre , & Baudouin son fils , sur-tout avec Thibaud , comte de Chartres. Pour surprendre Richard , il feignit de le consulter , il vouloit , disoit-il , se gouverner par les avis de celui à qui Hugues le Grand avoit confié ses plus chers intérêts , il le prie de se trouver à un parlement qui devoit se tenir à Amiens. Richard étoit sans défiance , il se mit en marche. Dans le chemin deux inconnus viennent à sa rencontre , & l'avertissent qu'il est perdu , s'il entre sur les terres de France. Richard s'arrête & retourne sur ses pas. L'équité oblige pourtant de remarquer que cet avis ne prouve rien contre Lothaire , & qu'il pouvoit avoir été donné par des rivaux qui

redoutoient la faveur de Richard ; mais la suite des actions de Lothaire n'accuse que lui ; car ce piège ayant manqué , il se hâte d'en tendre un autre : il persuade à Richard qu'il veut perdre Thibaud , comte de Chartres. « J'ai besoin pour cela de » votre secours , lui dit-il , mais il » nous faut un prétexte , pour nous » voir & pour traiter ensemble ».

Dudon ,  
L. 3.  
Chron. de  
Flod.

Les fuzerains pouvoient alors exiger l'hommage de leurs vassaux , toutes les fois qu'ils avoient un sujet plausible de soupçonner leur fidélité. Ce fut le prétexte que Lothaire fournit à Richard. « Publiez , lui dit-il , » que j'exige cet hommage & que » vous venez me le rendre ». Il lui indique un jour & un lieu pour l'entrevue sur les bords de la rivière d'Epte , limite des deux états. Richard instruit par le passé , prend les précautions qu'exige la prudence ; ayant déjà traversé l'Epte , il envoie des espions examiner ce qui se passe ; il apprend que le comte Thibaud &  
tous

tous les autres ennemis font auprès du roi, qui se dispose avec eux à l'attaquer dès qu'il paroîtra; en conséquence Richard repasse l'Epte & se retranche sur l'autre bord; il est attaqué en effet, & se défend avec tant de vigueur, qu'il force le roi & le comte de Chartres à la retraite. Il est doublement honteux de tenter de tels moyens & d'y échouer. La guerre continue: le comte de Chartres est battu en Normandie; le roi le dédommage de cet échec, en surprenant Evreux & le lui remettant; Richard va ravager le Dunois & le pays Chartrain, Thibaud brûle tout jusqu'aux fauxbourgs de Rouen: il est chassé & perd son fils: il retourne mettre le siège devant Rouen avec le secours du roi: il est chassé de nouveau par une bande de Danois que le roi de Dannemarck envoie au secours de Richard son parent, & ces Danois se répandent jusqu'aux portes de Paris. Voilà les

vicissitudes de la guerre ; où en sont les avantages ?

Dans toutes ces expéditions , les rois de France paroissent les oppresseurs , & tout l'intérêt est pour les ducs de Normandie ; car le droit apparent est pour eux. Mais qu'on remonte à deux générations, quel droit avoient ces brigands étrangers de venir arracher la Normandie à ses légitimes possesseurs ? Il est vrai que si la possession & les traités ne peuvent couvrir le vice de l'usurpation, il n'y aura de possesseurs légitimes que les peuples aborigènes. Si donc les mots de droit & de justice peuvent encore être appliqués à des objets si souvent confondus par la force , il faut établir pour principe fondamental du droit des nations , que quiconque viole le dernier traité & trouble l'état de paix actuel , a tort (1).

---

(1) Cette proposition se réduit à la maxime vulgaire : *que l'agresseur a toujours*

Hugues Capet monte fur le trône, les François & les Normands font amis ; Richard reprend cette balance que Guillaume fon pere avoit tenue, il fe rend médiateur entre ce Hugues Capet auquel il a fervi de pere , & les vaffaux de ce nouveau roi. Le petit-fils de l'afaffin de Guillaume duc de Normandie , le comte de Flandre , chaffé de fes états par Hugues Capet , cherche un afyle , où ? en Normandie. Le duc Richard jugeant qu'il feroit dangereux d'accoutumer le nouveau roi fon pupille à dépouiller ainfi les grands du royaume , oblige Hugues Capet de faire grace au comte de Flandre , & de lui rendre fes places.

---

*tort.* Mais l'aggreffeur apparent n'eft pas toujours l'aggreffeur véritable ; & tel , qui par foibleffe n'ofe violer ouvertement les traités , en viole quelquefois l'efprit par des atteintes indirectes dont il eft juftement puni par les armes. En un mot , tout dépend de favoir quel eft le véritable aggreffeur , & c'eft celui-là qui a tort.

Richard eut pour successeur Richard II. son fils, nommé *le Bon*, qui commença pourtant par opprimer les peuples; les ducs de Normandie, grands princes d'ailleurs, avoient poussé jusqu'à un excès insupportable la tyrannie de la chasse & de la pêche; ils s'étoient emparés de tous les bois, de toutes les eaux, de tous les pâturages; les payfans dépouillés de leurs usages & privés de toute ressource, soit pour leur chauffage, soit pour la nourriture de leurs bestiaux, voyant d'ailleurs leurs campagnes presque autant dévastées par les bêtes fauves que par les comtes de Chartres & de Flandre, s'étoient attroupés & révoltés; on punit toute révolte, c'est l'intérêt apparent de tous les princes; mais on ne considère pas assez que la révolte suppose souvent de la tyrannie, & que les princes ont sur-tout intérêt de n'être pas des tyrans. Richard courut à ces malheureux, prit quelques-uns de leurs chefs, & leur fit cou-



per les pieds & les mains ; il eût mieux fait de détruire le gibier & de procurer à ses sujets la facilité de cultiver & de subsister. Guillaume , comte de Gisors , son frere bâtard , se révolta contre lui : il fut pris & enfermé cinq ans au château de Rouen ; il se sauva de sa prison , & se cacha dans les bois ; il apparut un jour mourant de faim & de douleur , à son frere qui chassoit dans ces mêmes bois , & qui touché d'un tel spectacle , lui pardonna. Depuis ce moment il n'y eut plus de révolte.

Richard II & le roi Robert , après quelques démêlés , vécurent dans une intimité , rare entre les princes. Robert appelloit Richard *son cher cousin & son bien bon ami* , titres qui n'étoient pas encore devenus d'étiquette ; on les voit se fournir l'un à l'autre des secours contre tous leurs ennemis , & ce fut principalement par les armes de Richard que Robert soumit le duché de Bour-

gogne , à la mort de Henri son oncle. Cette politique valoit bien celle de Louis d'*Outremer* & de Lothaire.

Guillelm.  
Gemet. L.  
5. c. 11.

Le duc de Normandie étoit fans cesse harcelé par tous ses voisins, sur-tout par les comtes de Chartres ; ceux-ci lui suscitèrent tant d'ennemis , que Richard II crut devoir appeller à son secours les rois de Suede & de Norvege. La France en frémit ; elle crut voir renaître les incendies & les ravages dont les pirates Normands l'avoient affligée pendant tout le neuvieme siecle. Le roi Robert employa sa médiation auprès du duc de Normandie ; on désarma ses ennemis , & il renvoya ces étrangers , qui cependant laisserent de funestes traces de leur passage ; mais Olaüs , roi de Norvege , reçut le baptême à Rouen.

A Richard *le Bon* succéda Richard III, son fils aîné, qui, fidele aux principes de médiation qu'il tenoit de ses peres , rétablit le vieux

comte de Flandre (1), Baudouin le *Barbu*, dans les états dont il avoit été dépouillé par son fils dénaturé Baudouin de l'Isle, qui fut cependant nommé le *Pieux* & le *Débonnaire*, tant ces titres sont quelquefois donnés au hasard !

Richard III fut, dit-on, empoisonné par Robert son frere, surnommé le *Diable*, & selon quelques-uns, le *Libéral*. Nos fables populaires sur Richard *sans peur* & sur Robert le *Diable*, sont des monumens encore existans de la terreur qu'ils inspiroient à leurs voisins.

Il y eut entre Robert le *Diable* & le roi Henri I, la même amitié qui avoit été si utile à Richard II & au roi Robert. Il est beau de voir Henri I aller, lui douzieme, implorer la justice du duc Robert,

---

(1) Quelques auteurs attribuent cette expédition au duc Robert, successeur de Richard III.

contre la farouche Constance, mere de Henri, qui voulant faire passer la couronne à son second fils, avoit soulevé contre l'aîné les grands du royaume, & de voir le duc Robert s'armer pour Henri, dissiper les rebelles, & forcer Constance à respecter son roi dans son fils. Henri, par reconnoissance, céda au duc le Vexin, nommément les villes de Chaumont, de Gisors & de Pontoise, source de haine & de guerre pour la suite.

Robert, après avoir exercé quelques violences contre les Bretons, qu'il vouloit contraindre à lui rendre hommage nuds pieds, prit le parti d'aller à la terre sainte, pour expier, dit-on, son fratricide, suivant les idées de ce tems, où l'on préféroit à l'accomplissement des vrais devoirs les pratiques extérieures & les actes de dévotion extraordinaires; il mourut à Nicée en Bithinie, laissant un fils unique, mais

Glaber,  
L. 3. c. 9.  
Fragm.  
Hist. MS.  
apud DuchetneT. 4.

bâtard , né de la fille (1) d'un teneur de Falaise.

C'est le fameux Guillaume , dit le *Bâtard* & le *Conquérant*. Son pere l'institua héritier de tous ses états , il confia la garde de sa personne & le soin de son éducation au roi Henri I. dont il avoit éprouvé & mérité l'amitié ; qui d'ailleurs , en qualité de seigneur suzerain de la Normandie , devoit servir de pere à ses ducs mineurs. Cette confiance de Robert étoit un juste retour de celle dont Hugues le Grand , bisaïeul de Henri , avoit honoré le premier Richard. Mais Robert jugea politiquement que l'administration de la personne & celle des biens pouvoient être fé-

---

(1) M. Hume , d'après Brompton , la nomme Harlote ; du Tiller ( recueil des traités d'entre les rois de France & d'Angleterre ) la nomme Héleine ; il dit qu'elle étoit fille de Foubert , valet de chambre du duc de Normandie Robert le Diable , & que Foubert étoit fils d'un pelletier ou teneur.

parées, qu'il y avoit quelque danger à les réunir. En donnant la première à son suzerain, il crut devoir donner la seconde à son vassal Alain III. comte de Bretagne.

La minorité de Guillaume fut pleine d'orages. Ce prince avoit des oncles paternels & divers autres parens descendus de Rollon, qui tous jugeoient leurs droits meilleurs que ceux d'un bâtard. Un homme même qui ne descendoit pas de Rollon, mais seulement d'un de ses oncles, prétendit devoir hériter au préjudice de Guillaume. De-là des factions & des mouvemens de toute espece; les seigneurs Normands se cantonnoient & se fortifioient. Tous étoient d'accord sur le projet de réduire presque à rien l'autorité de leur duc, quel qu'il fût, tous étoient divisés sur le choix de ce duc. Ils vouloient interdire aux étrangers la connoissance des affaires de la province, & leurs divisions en ouvroient l'entrée de toute part aux étrangers. Alain III.

Glaber;  
L. 4. c. 6.  
Guil. Ge-  
met, L. 7.  
c. 3.

y étant venu dans le dessein d'y introduire la paix, y fut, dit-on, empoisonné. Le roi de France y envoya le jeune duc de Normandie, dans l'espérance que sa vue étoufferoit les factions & réuniroit les esprits, sa personne fut à peine respectée; son gouverneur & deux autres de ses instituteurs furent assassinés; leurs assassins furent assassinés à leur tour. Ces crimes se multiplioient tous les jours. La Normandie sembloit devoir être la proie du premier voisin puissant qui voudroit s'en emparer. Le roi, qui d'abord avoit voulu répondre à la confiance du duc Robert, livra insensiblement son ame à des desirs moins nobles. Aisément rebuté de la difficulté d'appaîser les troubles, il jugea plus facile & plus utile de les entretenir; il prit quelques châteaux en Normandie, il brûla même Argentan. En vouloit-il au duc? N'en vouloit-il qu'aux rebelles? C'est ce qui n'est pas fort éclairci. Il paroît que dans

son incertitude les événemens seuls l'entraînoient. Lorsque Guillaume gouvernant par lui-même & commençant à développer un héros naissant, réclama, au nom de son pere, le secours de Henri contre un des prétendans au duché, Henri le lui accorda de bonne grace ; ils combattirent & vainquirent ensemble au val des dunes près de Caen ; Henri fut même en danger de la vie dans ce combat : un gentilhomme du Côtentin, nommé Guillefin, le porta par terre d'un coup de lance, mais Henri fut relevé sans blessure par le comte de S. Pol.

A mesure que Guillaume s'élevoit & s'affermissoit, Henri se repentoit de plus en plus d'avoir contribué à sa grandeur. Guillaume épousa Mathilde, fille du comte de Flandre, & fut excommunié par Mauger son oncle, archevêque de Rouen, l'un des prétendans au duché, soit pour lui-même, soit pour le comte d'Arques son frere. Guil-



laume le fait déposer, & le relegue dans l'île de Guernesey, il assiège le comte d'Arques dans son château. Par-tout il est vainqueur & maître. Sa puissance s'étend au dehors, il abat ses voisins ou il les protège, & s'agrandit en les protégeant; il défend le comte du Maine contre le comte d'Anjou, & le comte du Maine par reconnaissance lui laisse à sa mort son comté, dont Guillaume s'empare en battant encore le comte d'Anjou.

Alors la jalousie du roi Henri ne peut plus se contenir. Le comte d'Arques, le comte d'Anjou, tous les vaincus implorent son secours & l'obtiennent; il s'avance vers Rouen pour surprendre le duc, il est surpris & battu lui-même, le duc lui reprend quelques châteaux qui étoient encore restés entre les mains des François.

Ici se forme la longue rivalité des rois Capétiens & des princes Nor-

mands. Tous les événemens qui vont suivre, ne cesseront de l'enflammer, & les traités ne pourront tout au plus que la suspendre.

Vers le même tems le nom Normand s'immortalisoit en Italie par la fondation d'un nouvel empire. Dès le regne du duc Robert, un des principaux seigneurs de sa cour, nommé Drengot Osmond, ayant tué presque sous les yeux de ce duc, un autre seigneur, nommé Guillaume Repostel, qui s'étoit vanté d'avoir séduit sa fille, alla chercher un asyle en Italie, où il obtint des terres, & amassa des richesses en servant Gaimar ou Guimard, duc de Salerne, contre les Sarrafins. Quelques années après, des chevaliers Normands revenant de la Terre-Sainte, abordent en Italie au moment où les Sarrafins assiégeoient Salerne; ils entrent dans la ville & en font lever le siege. On n'ose presque redire, après tous les historiens, que ces

Chron.  
Floriac.  
apud Du-  
chefne,  
T. 4. p. 86.

Vers l'an  
1000 ou  
1003.

chevaliers n'étoient que quarante (1), & que les Sarrafins étoient au nombre de vingt mille. On conçoit que la garnison & les habitans seconderent bien leurs défenseurs, mais ils alloient se rendre, lorsque les chevaliers parurent, & le duc Gaimar jugeoit la défense impossible. Ce furent donc les quarante Normands qui firent le destin de Salerne. Quelques historiens insinuent que ces chevaliers avoient compté sur un miracle, & qu'il s'en fit un en leur faveur. M. le président Hénault se contente d'observer que la valeur des Normands a donné l'air de la fable à ce moment de l'histoire. On voit par-là quels élèves les ducs de Normandie avoient formés. Cette province étoit devenue la pépinière des héros. La générosité des sauveurs de Salerne égala leur valeur; le duc

---

(1) Mezerai dit *cent* dans sa grande histoire: il dit *quarante*, comme tous les autres, dans son abrégé chronologique.

Gaimar ne put leur faire accepter d'autre prix de leurs services que la gloire de les avoir rendus , & revenus dans leur pays , ils n'y publièrent pas moins sa reconnoissance & sa libéralité , ce qui attira en Italie une foule de guerriers Normands , ou avides d'aventures , ou mécontents du gouvernement de leurs ducs , ou exposés au ressentiment de l'implacable Guillaume pour avoir porté les armes contre lui. De-là ces paladins dont le nom a rempli l'univers , ces fils de Tancrede , ces Guillaume *Fier-à-bras* ou *Bras-de-fer* , ces Drogon , ces Onfroy , ces Robert Guiscard , ces Bohemond , ces Roger , &c. Ils changerent la face de l'Italie , ils combattirent d'abord contre les Sarrafins , non-seulement pour des seigneurs particuliers , mais encore pour les empereurs Grecs. Ceux-ci les ayant injustement frustrés des récompenses promises à leurs travaux , ils chassèrent de l'Italie ces mêmes Grecs après les Sarrafins , &

fonderent le royaume de Naples & de Sicile , qui passa de la race des Normands à la maison de Suabe. On fait que le jeune Conradin, dernier prince de cette maison impériale , envoyé à l'échafaud par le comte d'Anjou son vainqueur, jetta son gand dans la place, gage d'investiture pour son vengeur ; que ce gand porté à Pierre , roi d'Arragon , gendre du bâtard Mainfroy , oncle de Conradin , fut son plus beau titre au royaume de Sicile , toujours disputé depuis par les maisons d'Arragon & de France. Ainsi cette nouvelle rivalité , qui est rentrée depuis dans celle des maisons de France & d'Autriche , sort de la Normandie comme de son berceau ; car d'un côté , la maison d'Arragon se prétendoit substituée aux droits de la race Normande ; de l'autre , le pape prétendoit n'avoir donné ce royaume de Sicile à un François , c'est-à-dire au comte d'Anjou, que parce que ce royaume avoit été fondé par des François ,

c'est-à-dire par les Normands , & il l'avoit même offert d'abord à Edmond , second fils de Henri III. roi d'Angleterre , parce que ce prince descendoit des Normands. Mais cette branche de rivalité est étrangère à celle de la France & de l'Angleterre ; celle-ci a pour vrai principe la jalousie que le roi de France Henri I. conçut de l'agrandissement politique , & même de la grandeur personnelle de Guillaume. Nous verrons bientôt ce prince inspirer encore à Philippe I. une jalousie plus forte & plus juste.



## CHAPITRE IV.

*Influence des Normands sur l'Angleterre.*

**L**ES deux mariages d'Emma , sœur de Richard II. duc de Normandie , d'abord avec Ethelred II. roi d'Angleterre , ensuite avec Canut , tournerent les vues & les armes des Normands du côté de l'Angleterre. Après la mort de Canut , qui par sa puissance avoit suspendu tous les droits , les races Saxonne & Danoise se disputèrent le trône. L'une tiroit son droit d'Ethelred & de cette suite de princes qui avoient régné depuis Hengist ; l'autre n'avoit de titre que la conquête de Canut , qui suffisoit dans nos systèmes de guerre , sur-tout étant joint à la possession.

Ethelred avoit eu des enfans de deux femmes.

La première, nommée Elgiva, fut la mère d'Edmond *Côte de fer*, dont nous avons vu le sort, & d'Edwy, que Canut fit périr par le droit des brigands.

De la seconde femme, qui fut la célèbre Emma, sœur de Richard II. duc de Normandie, Ethelred eut aussi deux fils, Alfred & Edouard. Ceux-ci, dans le désastre de leur maison, se réfugièrent en Normandie auprès de leur oncle Richard II.

Suivons la branche aînée.

Guill. de  
Malmesb.  
p. 73.  
Hoveden,  
p. 436 &  
suiv.  
Higden,  
p. 275 &  
suiv.

Edmond *côte de fer*, fils aîné d'Ethelred, laissa deux fils légitimes, Edwin & Edouard, & un fils naturel; Canut fit encore périr ce dernier.

Quant aux deux autres qu'il étoit plus important, mais aussi plus dangereux d'exterminer, Canut prit, pour arriver à son but, une voie moins sûre; il chargea un de ses Danois de s'embarquer avec eux pour le Dannemarck, & de prendre ses mesures pour qu'ils périssent dans



cette navigation. Ce ministre de barbarie se trouva sensible à la pitié , il aborda , non en Dannemarck , mais chez le roi de Suede , auquel il remit les deux jeunes princes , après l'avoir attendri sur leur sort. Cependant le roi de Suede , humain & juste avec prudence , ne voulant point attirer sur ses états les armes du redoutable Canut , les fit passer à la cour de Salomon , roi de Hongrie , où ils trouverent non-seulement un asyle , mais tous les égards dûs à leur naissance , & même des égards qui ne sembloient pas dûs à leur fortune , puisqu'Edouard ( dont le frere aîné Edwin étoit mort dans ce pays ) épousa la sœur de la reine de Hongrie , fille de l'empereur Henri II. de laquelle il eut deux enfans , Edgar-Atheling & Marguerite , qui fut depuis reine d'Ecosse.

Suivant nos idées sur l'ordre successif , cet Edouard , & après lui Edgar-Atheling son fils , étoient les légitimes héritiers du trône d'Angle-

terre ; mais l'Angleterre & même la France furent long-tems trop barbares pour avoir des idées bien fixes & des loix bien observées sur la succession au trône. L'expérience de tous les siècles prouve que l'ordre de primogéniture & de masculinité n'est constamment suivi que dans des tems paisibles & chez des peuples polis. Par-tout où la discorde & la barbarie ôtent aux mœurs & à l'autorité une partie du respect qui leur est dû , on voit du désordre & de l'incertitude dans la succession ; les bâtards héritent avec les enfans légitimes ou à leur préjudice ; les cadets partagent la couronne avec les aînés ou les excluent , la monarchie est élective ou tend à l'être , & les révolutions sont fréquentes. Presque toutes les couronnes du Nord furent d'abord électives , lorsque tous les états du Nord étoient barbares ; à mesure que ces états se sont policés, l'élection a disparu : elle n'est restée qu'en Pologne. On ne parle point

de l'empire , c'est une dignité , non une souveraineté. Au reste on ne prétend ici décrier l'élection ni dans son origine , ni dans ses effets. Son origine tient à la liberté naturelle des hommes , elle est respectable ; ses effets seroient heureux , si les électeurs étoient infailibles & incorruptibles ; mais une loi constante ne vaut-elle pas mieux pour le repos des peuples & la sûreté des rois ?

La France , guidée par la loi salique , a toujours voulu l'appliquer à la succession au trône ; cependant sous la première & la seconde races , la barbarie & la discorde ont quelquefois foulé aux pieds les droits & de la légitimité , & de la masculinité , & de la primogéniture. En Angleterre , ces droits bien plus souvent méprisés , parce que l'Angleterre plus souvent conquise a été plus troublée , sont restés dans un état d'incertitude qui a donné carrière aux systèmes. Dans tous les pays où l'ordre naturel de la succession au

trône est souvent interverti , le peuple ou ses représentans ont beaucoup d'influence sur la succession ; car sans qu'il se fasse d'élection formelle , celui qui regne au préjudice de l'ordre naturel , est censé choisi par la nation , & celui qui est écarté du trône est censé rejeté. Mais ces exemples ne tiennent-ils pas trop à l'anarchie pour qu'il puisse en résulter un droit constitutif ? & le chaos de l'heptarchie peut-il servir de loi ?

Nous avons dit qu'Ethelred , outre ses enfans du premier lit , avoit eu deux fils d'Emma sa seconde femme , savoir Alfred & Edouard. Ces deux princes avoient été emmenés en Normandie par Emma leur mere , lorsqu'Ethelred avoit été détrôné ; ils y vivoient paisibles sous la protection des ducs de Normandie ; Canut redouta cette protection , & pour empêcher le duc Richard II. frere d'Emma , d'agir en faveur de ses neveux , il voulut devenir son beau-frere ; il épousa donc Emma ,  
&

& donna sa sœur à Richard II. Par le contrat de mariage de Canut & d'Emma on assura aux enfans qui en naîtroient la succession à la couronne d'Angleterre, l'on sacrifia les droits non-seulement des enfans du premier lit d'Ethelred, mais encore des enfans qu'il avoit eus d'Emma, & qui ne pardonnerent jamais à leur mere de les avoir ainsi vendus à l'ennemi de leur pere & de leur maison.

Guill. de  
Malmesb.  
Chron.  
Sax.

Richard II. & Richard III. eurent en effet les mains liées par ce traité, mais Robert *le Diable*, frere & successeur de Richard III. donna beaucoup d'inquiétude à Canut, qu'il voulut forcer de rendre justice aux deux fils d'Emma ses cousins; il équippa une flotte qui fut dispersée par une tempête; mais il obligea Canut d'entrer en accommodement, & il en eût coûté aux Danois une partie de l'Angleterre, sans ce voyage de Jérusalem, où Robert alla s'engager, & d'où il ne revint pas.

Canut eut d'Emma un fils nommé

Hardicnute ou Hardicanute. Il laissa aussi d'un premier lit deux fils nommés Suénon & Harold.

S'il eût voulu partager entre eux ses états, il avoit trois royaumes, c'en étoit un pour chacun. L'Angleterre, suivant le contrat de mariage d'Emma, devant être pour Hardicnute, le Dannemarck & la Norvege restoit pour Suénon & pour Harold. Au lieu de ces arrangemens qui sembloient indiqués par l'état des choses, Canut avoit fait des dispositions très-défectueuses; il avoit donné la Norvege à Suénon, qui du moins en fut possesseur paisible, le Dannemarck à ce même Hardicnute qui devoit régner en Angleterre, & il n'avoit rien réglé pour la succession à cette dernière couronne, de manière que Harold pouvoit rester sans partage. L'Angleterre se divisa, les Danois Britanniques vouloient Harold, les Anglois vouloient Hardicnute conformément au traité. On partagea le royaume entre ces deux

princes ; mais comme Hardicnute étoit absent , Emma fut nommée régente de la partie du royaume échue à son fils , & on lui donna pour conseil le comte Godouin ( Goodwin ) , chef de la noblesse Angloise , scélérat aussi traître & aussi insolent que les Alfric & les Edric. Son premier soin fut de se vendre à Harold , qui s'étoit emparé des trésors de Canut , & de fermer l'entrée du royaume au prince Hardicnute , sous le nom duquel il ne gouvernoit que pour faire régner Harold & pour régner avec lui dans toute l'Angleterre. Emma voyant que Hardicnute tarδοit à paroître , proposa de faire venir de Normandie les fils d'Ethelred ; elle n'alléguoit que le desir si naturel à une mere de revoir des enfans dont elle étoit depuis long-tems séparée ; mais Godouin vit bien que l'intention & l'espérance d'Emma étoient de ranimer par leur présence l'affection des Anglois pour la race de leurs souverains , & de faire régner ses

filz du premier lit, si celui du second lit ne vouloit pas quitter le Danemarck. D'après ces vues bien pénétrées, un politique ordinaire se fût opposé au retour d'Alfred & d'Edouard, Godouin prit le parti contraire, il applaudit à la proposition d'Emma, il en facilita l'exécution dans le dessein d'immoler à Harold ces importantes victimes, ou de tenter par le moyen de ces princes quelque autre grand crime ; mais Emma, sans soupçonner la perfidie atroce de Godouin, avoit la défiance d'une mere : elle ne souffrit jamais que les deux princes vissent ensemble Godouin, elle tenoit toujours l'un des deux sous ses yeux, & ne permettoit à l'autre de marcher que sous l'escorte des fideles Normands qui étoient venus en Angleterre à la suite de ces princes. Godouin ne pouvant attaquer qu'un des deux freres, attaqua l'aîné ; Alfred fut arrêté avec son escorte ; on dit que Godouin, dans un entretien secret qu'il voulut



avoir avec Alfred, rejetta son crime sur Harold, & proposa au prince le trône avec sa fille; mais qu'irrité de ses refus & de ses mépris, il fit massacrer son escorte, lui fit crever les yeux à lui-même, & l'enferma dans un monastere à Ely, où Alfred mourut bientôt de douleur ou d'ennui. A cette nouvelle, Emma renvoya secrettement Edouard dans son asyle en Normandie. Godouin furieux d'avoir manqué une partie de son crime, & redoutant l'habileté d'Emma, l'accusa de trahison; il eut le crédit de la faire chasser du royaume, le duc de Normandie Guillaume arma en faveur d'Edouard, Harold mourut, Hardicnute arriva, tout se réunit en faveur de ce dernier, Godouin fut le plus empressé à lui rendre hommage; cependant Hardicnute ayant fait venir à sa cour son frere Edouard, celui-ci demanda justice du meurtre d'Alfred, & Godouin se vit en danger; mais il

Huntingdon, p.  
365.  
Hoveden;  
p. 438.  
Higden,  
p. 277.  
Bromp-  
ton, p.  
935 & suiv.

donna au roi une belle galere (1), & il ne fut plus parlé de rien ; l'intempérant Hardicnute mourut d'indigestion à une nôce , sans être regretté de personne. Quelques violences l'avoient fait haïr , & rien ne l'avoit fait estimer.

Jusques-là c'étoit la race Danoïse qui avoit régné dans la personne de Canut , puis de Harold & de Hardicnute ; enfin la race Saxonne remonta sur le trône , Edouard fut roi d'Angleterre. C'est ce prince foible, vertueux & superstitieux , si connu sous le nom d'Edouard *le Confesseur*. On institua une fête pour célébrer l'anniversaire de cette extinction de

---

(1) Elle avoit une poupe dorée : elle étoit conduite par quatre-vingts rameurs vêtus , armés magnifiquement , & dont chacun portoit un bracelet d'or du poids de seize onces. On peut juger du caractère d'un prince , à qui on faisoit oublier le meurtre de son frere par des présens , comme on apaise un enfant avec une poupée.

la race Danoise en Angleterre & du rétablissement de la race Saxonne.

Mais il fallut que pour régner, Edouard s'abaissât à implorer l'appui de ce même Godouin qu'il venoit d'accuser hautement de l'assassinat de son frere, il fallut qu'il remplît cette condition si fierement rejetée par Alfred, la condition de devenir gendre de Godouin. Edouard détesta toujours son beau-pere & sa femme, cependant il rampa sous le premier, & ne se vengea de la seconde qu'en ne consommant pas le mariage ; elle ne s'en plaignit point. Mais sur cela les moines ont beaucoup loué la chasteté d'Edouard, parce qu'ils avoient beaucoup à se louer de sa libéralité.

Le reste de l'histoire de ce roi dévot, qui laissoit presque mourir sa mere de faim, qui la faisoit passer par l'épreuve du feu sur l'accusation téméraire d'un mauvais commerce avec un évêque, & qui se faisoit ensuite donner la discipline par cet

Camden.  
Dorset.

évêque & par elle , n'appartient plus à notre sujet ; il racheta par des vertus de particulier les défauts d'un prince foible. Quand il voulut réprimer Godouin , ce monstre prit les armes , & força le roi de laisser le crime en paix ; quand le roi voulut donner sa confiance à d'autres ministres , il le força de les renvoyer ; il mourut enfin d'une attaque d'apoplexie , dont il fut frappé à la table du roi. Si ce roi eût été tout autre qu'Edouard , les moines auroient dit Godouin empoisonné , ils aimèrent mieux attribuer sa mort à un miracle , car toute apoplexie alors étoit miracle ou poison. Voici donc quel est leur récit : Edouard , disent-ils , voyoit toujours avec horreur dans Godouin l'assassin de son frere Alfred. Un jour qu'ils étoient à table ensemble , l'échançon en présentant la coupe au roi , fit un faux pas , & se redressa promptement , en s'appuyant sur l'autre pied ; comme on s'étonnoit qu'il n'eût rien ren-

versé, l'échanfon, pour dire qu'un de ses pieds avoit affermi l'autre, cita, selon le goût du tems, un des proverbes de Salomon, qui dit que *le frere aidé par son frere est comme une ville forte.* « *Il est vrai* » répondit Edouard en regardant Godouin d'un œil inenaçant, « *si j'avois aujour-* » *d'hui mon frere, nous nous servi-* » *rions d'appui l'un à l'autre* ». Godouin se sentant accusé par ce regard, s'écria : « *que ce morceau m'é-* » *touffe, si j'ai eu la moindre part à* » *la mort du prince* ». Ce morceau l'étouffa.

Proverb.  
chap. 18.  
vers. 19.

Harold son fils eut ses places & sa puissance, & n'eut point son caractère ; le roi le détesta & le craignit encore, Harold respecta le roi sans l'estimer.

Puisque nous parlons des foiblesses d'Edouard, prince trop décrié par les écrivains protestans, en haine de l'Eglise qui l'a canonisé, prince assez semblable à notre Louis le Débonnaire, & qui, comme lui, avoit une

belle ame, quoiqu'un peu gâtée par les préjugés du tems ; soyons justes , n'oublions pas ces loix si cheres à l'Angleterre , si regrettées depuis , si souvent redemandées , violées par tous les tyrans , rétablies par les princes que la nature avoit fait bons, ou que l'infortune força de le devenir , loix qui étoient un bienfait pour l'humanité ; nous aurons plus d'une occasion d'en parler.

Hunting-  
don.  
Guill. de  
Malmesb.  
Hoyeden.

Il y a un mot d'Edouard qui suffiroit pour peindre son ame. Un paysan lui manqua de respect de la maniere la plus choquante. Le roi sentit un mouvement d'impatience : « *comme je me vengerois* , dit-il , *si je n'étois pas roi !* ».

Le trait suivant peint à la fois sa douceur & sa foiblesse. Il y avoit dans sa chambre un grand coffre plein d'argent ; il apperçut un page , qui trouvant ce coffre ouvert, & croyant le roi absent , remplit d'abord ses poches qu'il alla vuider chez lui , & revint ensuite pour les remplir en-

core. « *Mon ami, lui dit le roi, vous  
 » devez être content de ce que vous avez  
 » emporté. Si le chambellan Hugonet  
 » étoit ici, il vous feroit tout rendre,  
 » & vous seriez fouetté dans les places  
 » publiques ».*

On raconte du même Edouard un trait dont il n'appartient qu'aux sages & aux amis de l'humanité de sentir tout le prix. On dit que ce prince, lorsqu'avec le secours des Normands il disputoit la couronne d'Angleterre aux Danois, voyant les armées en présence, & tant de milliers d'hommes prêts à périr pour cette querelle, trouva la couronne trop chère à ce prix. « Je ne veux  
 » point, dit-il, régner sur un peuple  
 » dont une si grande partie ne veut  
 » point que je sois son roi ». Il fit déclarer au roi Danois, soit Canut, soit Harold, soit Hardicnute, (car l'époque de ce fait, ni le fait même ne sont pas fort constans) qu'il renonçoit à la couronne pour épargner le sang des hommes.

C'est Edouard le Confesseur qui a fait bâtir le monastere célèbre de Westminster.

Hunting-  
don, p.

366.

Hoveden,  
p. 444 &  
suiv.

Edouard plus par décence que par tendresse, rappella de la Hongrie Edouard son neveu, avec Edgar Atheling son fils, auxquels la couronne étoit dûe, puisqu'ils descendoient d'Edmond *Côte de fer*, fils aîné d'Ethelred. Le pere mourut à la cour d'Angleterre, & le fils parut être le successeur désigné d'Edouard le Confesseur. Mais toute l'affection de ce dernier étoit pour les Normands, qui avoient élevé son enfance & réparé ses malheurs, auxquels enfin il devoit le trône & la vie. Guillaume le Conquérant, son protecteur, son parent, son ami, vint le voir à Londres, & y fut reçu avec les distinctions dûes à tous ces titres. On a beaucoup disputé sur la question si Edouard fit alors, ou s'il fit en tout un testament en faveur de Guillaume; bien des auteurs ont parlé de ce testament; Guillaume



n'en a jamais rien dit , ou du moins n'en a jamais montré ; il parloit vaguement *d'intentions*, de *dernieres intentions* qu'il eût bien voulu qu'on prît pour un testament. Quel droit au reste ce testament pouvoit-il donner à Guillaume , si l'ordre de la succession étoit réglé ? Et s'il ne l'étoit pas , un testament pouvoit-il enlever aux états le droit de disposer de la couronne ? Il faut pourtant convenir que quand rien n'est constant , ni l'ordre successif , ni le droit d'élection ( & c'étoit le cas où se trouvoit l'Angleterre ) , tout titre devient bon. Il est donc vraisemblable que Guillaume eût fait valoir le testament d'Edouard ; s'il y en avoit eu un. Mais Guillaume aimoit bien autant devoir tout à son épée : elle avoit été son meilleur titre , même au duché de Normandie.

*Fin de l'Introduction.*

---

# HISTOIRE

DE LA RIVALITÉ  
DE LA FRANCE  
ET  
DE L'ANGLETERRE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Conquête de l'Angleterre , par  
Guillaume duc de Normandie  
(1).*

Années 1066 & suivantes.

**J**USQU'ICI les Normands n'avoient été que des François mal soumis, dont les soulèvements divi-

---

(1) L'histoire détaillée de cette conquête a été brodée en laine par Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant; Mathilde fit

soient l'état , & y formoient des guerres civiles. Ils vont devenir une puissance étrangere. Guillaume va conquérir le trône d'Edouard. La Rivalité de la France & de l'Angleterre va commencer.

Après la mort d'Edouard le Confesseur, l'Angleterre sembla préparer elle-même la conquête de Guillaume, en excluant du trône Edgar Atheling (1), le seul héritier légitime, & en élisant Harold, qui n'avoit d'autre titre que ses intrigues & sa

présent de cette tapisserie à Eudes, ou Odon, évêque de Bayeux, frere utérin de Guillaume, & on la conserve encore dans la cathédrale de Bayeux. On peut en voir une savante explication donnée par M. Lancelot, dans le huitieme volume des Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Belles-Lettres, p. 602-668. *Voyez* aussi les Monumens de la Monarchie Française de Montfaucon, tome 2.

(1) Ce nom d'*Atheling* qui lui devint propre, désignoit l'héritier de la couronne, & lui fut donné par cette raison.

puissance , Harold que la qualité seule de fils de Godouin eût dû faire rejeter. Pendant la vie d'Edouard, Harold avoit fait un voyage en Normandie , après celui qu'Edouard avoit fait en Angleterre. Harold n'ignoroit pas que les vœux d'Edouard étoient pour Guillaume , Edouard & Guillaume n'ignoroient pas que toutes les démarches de Harold tendoient à mettre la nation dans ses intérêts. Harold étant (1) donc en Normandie, Guillaume, en le comblant d'égards, voulut s'expliquer avec lui sur leurs prétentions réciproques à la succession d'Edouard. Ni l'un ni l'autre ne regardoit Edgar Atheling comme un ob-

Mém. de  
Littérat.  
T. 6. p. 739  
& suiv. T.  
8. p. 602  
& suiv.

---

(1) Je supprime divers incidens de ce voyage , comme la détention de Harold chez le comte de Ponthieu, l'expédition de Bretagne, où Harold fut mené par Guillaume, &c. On peut voir tous ces détails dans les Mémoires de Littérat. tome 6. p. 739 & suiv. tome 8. p. 602 & suiv.

stacle à ses projets, c'étoit un enfant. Harold dissimula, ainsi qu'on peut le croire, il étoit au pouvoir de son rival. Si l'on demande pourquoi il avoit eu l'imprudence de s'y mettre, les uns disent qu'Edouard l'y avoit envoyé pour annoncer à Guillaume qu'il lui destinoit sa succession, les autres que Harold y étoit allé pour traiter de la liberté d'un de ses freres & d'un de ses neveux, qui pendant les troubles précédens avoient été livrés à Guillaume pour ôtages de la conduite de Godouin; on peut supposer que Harold n'étoit pas fâché de sonder les projets, d'observer les préparatifs de Guillaume, & que peut-être il ne s'attendoit pas à l'explication précise qu'exigea ce duc. Elle se termina de la part de Harold par des sermens de ménager toujours, & auprès d'Edouard, & auprès de la nation, les intérêts de Guillaume, dont il fiança la fille. On dit que le duc de Normandie le fit jurer devant un autel sous lequel il

Roman  
de Rou,  
p. 280.

Chron de  
Normand.

avoit fait cacher des reliques qu'il lui montra lorsque le serment fut prononcé; on ajoute que Harold fut consterné à cette vue. Notre pieux roi Robert, pour soustraire ses sujets aux peines du parjure, les faisoit jurer sur des reliquaires dont il avoit fait ôter les reliques. On ignoroit alors que tout serment est sacré, que toute promesse est un serment.

Malgré tous les sermens & toutes les reliques, Harold ne perdit pas un moment pour se faire couronner à la mort d'Edouard. Quand Guillaume réclama la foi donnée, Harold répondit qu'elle avoit été extorquée; quand Guillaume alléguait les intentions connues d'Edouard, on lui opposa le choix des états. Guillaume fit un manifeste; quelles raisons pouvoit-il dire? Des raisons de manifeste; il venoit venger la mort d'Alfred, il venoit réformer les abus; il entra en Angleterre à main armée. C'étoient-là ses meilleures raisons.

L'intérêt & le droit de la France, même dans les principes d'une politique juste, étoit évidemment de s'opposer à cette invasion; car dans ces principes, tout conquérant, tout usurpateur est un ennemi public contre lequel on doit se réunir. Dans les principes de la politique commune, on avoit bien d'autres raisons de traverser l'entreprise de Guillaume. Il étoit vassal de la France, & le système féodal donne lieu ici à des considérations particulières.

Ce système a en général un grand inconvénient, c'est qu'il ne fournit aucun droit ni aucun moyen d'empêcher l'agrandissement du vassal, & que l'agrandissement du vassal détruit toute féodalité. Comment exiger des devoirs féodaux d'un vassal plus puissant que soi, ou comment le punir de l'inobservation de ces devoirs? Un seigneur concède à charge d'hommage & de réversion quelques portions de terres à des domestiques ou à d'autres inférieurs qu'il veut récompenser.

fer ou gratifier. Voilà l'origine de la féodalité, en la considérant même de son côté le plus favorable, & en excluant toute idée d'usurpation de la part du vassal. Mais pour assurer l'exécution de ces clauses, d'hommage à perpétuité, & de réversion dans certains cas, il faudroit que les loix féodales elles-mêmes eussent pris soin d'ordonner la réversion au moindre accroissement de fortune ou de puissance de la part du vassal (1). Faute d'une pareille loi, la féodalité a souvent dégénéré en une institution ridicule & impossible. On a vu des rois de France rendre hommage à leurs sujets. Philippe I. rendit hommage au comte de Sancerre pour la vicomté de Bourges; l'abus

---

(1) Nous ne considérons ici la féodalité que chez les grands vassaux & de souverain à souverain. Entre des particuliers sujets d'un même état, point de difficulté, parce que la loi est toujours plus forte que le particulier le plus puissant.



étoit sensible, il fallut dans la suite le réformer par une loi particulière, qui convertit en pareil cas l'hommage en indemnité. Mais étoit-il beaucoup plus facile à François I. de forcer un vassal, tel que Charles-Quint, à l'accomplissement des devoirs féodaux ? Et pour ne pas sortir de notre sujet, les rois d'Angleterre n'étoient-ils pas des vassaux trop puissans pour la France ? On obtenoit d'eux, en tems de paix, le vain cérémonial de l'hommage, mais certainement Henri II. devoit être un vassal bien indocile de Louis le Jeune.

Si les loix féodales n'ont point défendu l'agrandissement du vassal, la politique peut le prévenir. Le roi de France, par exemple, pouvoit dire au duc Guillaume : « Les » conditions sous lesquelles la Nor- » mandie a été cédée à vos peres, » ne pourront plus être remplies » qu'autant que vous le voudrez » bien, si vous devenez roi d'Angle- » terre ; choisissez donc de l'An-

» gleterre ou de la Normandie ».

Il pouvoit encore lui tenir un langage plus noble & plus digne d'un fuzerain ; il pouvoit lui dire : « vous » n'avez point de droit à la couronne » d'Angleterre. Votre souverain » vous défend d'entreprendre une » guerre injuste & de troubler la » paix de ses voisins ». Ce ton de maître eût été placé alors ; on avoit des moyens de le soutenir. Guillaume vraisemblablement n'eût pu résister à la fois aux armes de Harold, qui eût défendu l'Angleterre , & à celles du roi de France qui eût attaqué la Normandie ; mais si on laissoit Guillaume conquérir le premier de ces états , il lui devenoit plus facile de conserver le second.

Il est donc certain que la France devoit s'opposer de tout son pouvoir à l'expédition de Guillaume. La jalousie de Henri I. eût suffi pour l'éclairer sur cet objet ; mais ce prince ne vivoit plus ; Philippe I. son fils dormit sur le trône , & ne se réveilla

jamais qu'au bruit des foudres de Rome. Quand il fut en état d'agir, il n'agit point, ou il agit mollement; mais lorsque Guillaume préparoit son expédition, Philippe n'étoit rien encore. Mineur & gouverné par les amis même de Guillaume, que pouvoit-il faire? Le duc de Normandie, pour desarmer la France, offroit de lui faire hommage de la couronne d'Angleterre; cependant quand cette proposition fut discutée au conseil de Philippe, l'évidence des intérêts dicta d'abord une réponse convenable; on donna ordre à Guillaume d'abandonner ce projet, & il le suivit avec plus d'ardeur. Baudouin, comte de Flandre, beau-pere de Guillaume, & oncle de Philippe (1), étoit en France à la tête du conseil de régence: il secondoit sous main les projets de son gendre: il faisoit faire pour lui des levées, même en

---

(1) Par Adele sa femme, fille du roi Robert.

Guill. de  
Malmesb.

France : il engageoit la noblesse à marcher sous les drapeaux de ce conquérant. On dit que Guillaume avoit envoyé son blanc-seing au comte de Flandre , qui le remplit d'une obligation de trois cens (1) marcs d'argent de rente que Guillaume contractoit envers lui , & moyennant laquelle Baudouin lui fournit de l'argent, des vaisseaux, des hommes, & vraisemblablement aux dépens de la France.

L'esprit guerrier étoit alors dans toute sa fureur , la chevalerie tournoit toutes les têtes ; l'aventure de Salerne & les conquêtes des Normands enflammoient l'imagination ; les croisades qui alloient bien-tôt assouvir cette ardeur de gloire & cette soif de sang, n'étoient pas nées ; l'expédition d'Angleterre réunissoit tous les vœux & tous les efforts. La France, la Germanie, les Pays-Bas

---

(1) Ou trois mille. Mézerai dit l'un & l'autre dans sa grande histoire.

voulurent

voulurent y contribuer ; l'Europe entiere y envoya ses chevaliers , & tous avoient que Guillaume, vainqueur de ces mêmes Normands (1) qui foumettoient l'Italie , étoit seul digne de les commander. Tous les voisins de la Normandie sembloient avoir oublié leurs intérêts ; les comtes d'Anjou , de Flandre , &c. dépouloient leurs états pour couronner leur ancien ennemi. C'étoit en partie l'effet de leur enthousiasme , en partie le fruit de la politique de Guillaume ; il avoit su tout pacifier, comme il avoit su tout vaincre.

Conan, comte de Bretagne, fut le seul qui ne s'aveugla point ; petit-fils par sa mere , du duc de Normandie Robert le Diable , il prétendit , comme tant d'autres concur-

D'Argen-  
tré, hist.  
de Bre-  
tagne, L. 3.  
c. 24

---

(1) On a vu plus haut que ces Normands qui foumettoient l'Italie , étoient pour la plupart ceux qui s'étoient révoltés en Normandie contre Guillaume , & que Guillaume avoit vaincus.

*Tome I.*

I

rens, vaincus par Guillaume, être préféré à un bâtard ; mais il fut mieux prendre son tems : il réclama la Normandie au moment où Guillaume réclamoit l'Angleterre. Il étoit difficile que la France ne secondât point une demande faite si à propos ; Conan propoſoit un arrangement qui eût pu ſatisfaire tout le monde, en laiſſant à la valeur des chevaliers cette occaſion de s'exercer, dont elle paroïſſoit ſi jalouſe ; il demandoit que la Normandie lui reſtât, ſi Guillaume conquéroit l'Angleterre ; Guillaume, ſans lui répondre, continua ſes armemens ; Conan mourut. On peut croire que Guillaume fut accuſé de cette mort ; Hoël, beau-frere & ſucceſſeur de Conan, ne parla plus de la Normandie, & ſ'occupa, comme le reſte de la nobleſſe Françoisé, de l'expédition d'Angleterre, où il envoya ſon fils, Alain Fergent, ſervir ſous Guillaume avec cinq mille Bretons.

Le duc de Normandie entendoit

trop bien ses intérêts pour négliger de se rendre le pape favorable ; il lui demanda son agrément & sa bénédiction pour l'entreprise qu'il formoit, il lui promit de tenir l'Angleterre en fief du saint Siege, il promettoit la même chose à la France ; le conquérant le plus fier a souvent besoin de tromper. Le pape envoya au duc un étendart béni, & défendit sous peine d'excommunication, aux Anglois de se défendre, aux autres peuples de les secourir.

Guillaume toujours aussi prudent que brave, jugea qu'il falloit diviser les forces qu'il alloit combattre. Ses amis du Nord ne lui manquerent pas au besoin. Le roi de Norvege Halfager fit, à sa priere, une diversion dans la partie septentrionale de l'Angleterre, tandis que Guillaume se disposoit à entamer le Midi.

A cette tempête Harold opposoit les ressources d'une grande ame, les précautions de la prudence, la confiance que la valeur inspire, & l'a-

Guill. de  
Malmesb.  
p. 63 &  
suiv.  
Hoveden ,  
p. 448 &  
suiv.

mour que ses sujets avoient pour lui ou qu'ils lui devoient ; car il les gouvernoit avec sagesse , & en ménageant tout le monde , il faisoit observer les loix. Il combla d'égards le jeune Atheling , il lui donna le comté d'Oxford ; s'il lui prenoit son royaume , du moins il lui en cédoit volontairement une partie , sacrifice qu'un usurpateur ne fait gueres à moins d'y être contraint. Les cœurs étoient pour lui , mais Guillaume étoit redouté.

Harold vole à la rencontre d'Hal-fager , le défait , le tue , & conclut une paix avantageuse avec son fils Olave. Tosti , un des freres de Harold , & son plus grand ennemi , avoit accompagné le roi de Norvege dans cette expédition , & périt avec lui.

Encouragé par cette victoire , Harold s'avance vers Guillaume , qui venoit d'aborder à Pevemsey dans le comté de Suffex. On dit que le duc , en sautant hors de la chaloupe ,



tomba le visage contre terre, ce qui dans ce tems de superstition, auroit pu allarmer ses troupes, sans la présence d'esprit du duc ou d'un de ses soldats, qui dit tout haut : *voyez le duc de Normandie prendre possession de l'Angleterre. C'est le mot connu de César : je t'embrasse, ô terre d'Afrique !* L'histoire moderne copie beaucoup l'histoire ancienne. Guillaume après son débarquement, renvoya, dit-on, ses vaisseaux en Normandie, ou les brûla, pour s'imposer la nécessité de vaincre, en s'ôtant la liberté du retour ; autre trait pris de l'histoire ancienne.

Chron. de  
Baker.

Le duc de Normandie montra quelque inquiétude aux approches du vainqueur rapide des Norvégiens : il parut craindre les suites d'une affaire décisive & se repentir de s'être trop engagé ; il voulut négocier, & il le fit d'une manière qui annonçoit de la foiblesse ; ce fut un moine qu'il chargea de traiter avec Harold ; il donnoit au monarque

Anglois le choix de trois différens partis : l'un de s'en rapporter à l'arbitrage du pape ; l'autre de conferver la couronne , mais de lui en rendre hommage ; le troisieme enfin étoit le duel.

Harold répondit :

Higden.  
C. Gill. de  
Malmesb.

1°. Que le pape étant son ennemi , ne pouvoit être arbitre.

2°. Que la couronne d'Angleterre étoit indépendante & le seroit toujours.

3°. Qu'il ne pouvoit y avoir lieu au duel , puisque la couronne étoit à lui , & que le duc ne mettoit rien dans la balance , qu'au reste le Dieu des batailles alloit les juger. Si pourtant le duel dut jamais avoir lieu entre des souverains , il semble que c'étoit dans cette occasion , où la querelle étoit entre deux usurpateurs.

Il fallut se préparer au combat pour le lendemain.

Les Anglois disposés à la confiance par ces préliminaires , passerent

la nuit dans les festins , & peut-être les démarches de Guillaume n'étoient-elles qu'un stratagème pour les amener à cette sécurité dangereuse. Les Normands passèrent la même nuit en prières & en préparatifs. La bataille s'engage ; les deux généraux déploient tous les efforts du talent & de la valeur ; depuis sept heures du matin jusqu'au soir ils n'avoient eu l'un sur l'autre aucun avantage décisif ; à leur acharnement & à leurs ressources on reconnoît Guillaume & Harold qui combattent pour le trône. Cependant Harold avoit eu un œil crevé dès le commencement de la bataille ; Guillaume avoit aussi été blessé : il avoit eu deux chevaux tués sous lui. Le bruit de sa mort répandu de rang en rang , soit par hasard , soit par un artifice de Harold , commençoit à glacer les Normands ; ce bruit vient jusqu'à Guillaume , qui se hâte de le dissiper en se montrant sans casque & tête nue. Les Anglois forcés par

les vicissitudes du combat, de ferrer de plus en plus leurs rangs, se forment insensiblement en colonne, comme ils ont fait depuis à Fontenoy, & cette colonne, comme à Fontenoy, étoit impénétrable. Guillaume employa heureusement un stratagème très-usité chez les anciens, & auquel il avoit depuis longtemps dressé ses troupes : il fit sonner la retraite, & à l'instant toute son armée parut dans une confusion qui annonçoit une déroute. Ce spectacle invite les Anglois à poursuivre l'ennemi ; la colonne se disperse en une multitude de petits pelotons pour fondre sur les Normands dispersés ; mais ceux-ci, à un signal donné, reprennent leurs rangs aussi facilement qu'ils les avoient quittés, & enveloppent tous les pelotons Anglois, qui sont écrasés les uns après les autres. Harold furieux de se voir enlever la victoire, se porte par-tout à la fois, conjure, menace, rallie enfin ses troupes, & renou-

velle la bataille ; des historiens disent que Guillaume parvint cependant à le tromper une seconde fois par le même stratagème , ce qui annonçeroit plus d'imprudence de la part de Harold , que de talent de la part de Guillaume. On vit tomber Harold d'un coup de flèche , & les Anglois découragés cessèrent de disputer la victoire ; on en fit un carnage horrible ; car Guillaume ne faisoit pas ménager ses ennemis. Eudes ou Odon son frere , évêque de Bayeux , contribua beaucoup à ce succès ; deux freres de Harold périrent avec lui. Le corps de ce prince étoit tellement défiguré par les coups, qu'il ne put être reconnu que par sa maîtresse , à des marques secrètes.

Ainsi périt avec gloire l'illustre fils de l'exécrable Godouin, prince digne en effet du trône , s'il n'y avoit pas été porté par les crimes de son pere, & si lui-même il n'eût pas dépouillé l'héritier légitime. Cette journée qui

changea le sort de l'Angleterre , est connue sous le nom de bataille d'Hastings. Guillaume fonda depuis une abbaye en mémoire de sa victoire , dans le lieu où il l'avoit remportée. Cette grande révolution arriva le 14 d'Octobre 1066.

Guill. de  
Malmesb.  
Higden.  
Order.  
Vital.

Guillaume prétendit avoir entendu en songe la nuit suivante une voix qui lui disoit : *Guillaume, tu as vaincu, tu régneras toi & tes enfans ! Un moine, qui savoit l'art de voler en l'air, & qui avoit volé l'espace de plus d'une lieue, lui avoit la veille prédit la victoire.* On voit par-là quels moyens employoit ce conquérant pour couvrir son usurpation.

Le légitime héritier Edgar fut enfin proclamé malgré lui-même au milieu du trouble & de la terreur , suite de la défaite d'Hastings. Incapable de régner dans un tems paisible , comment eût-il soutenu ce fardeau dans de pareilles conjonctures ? Le vainqueur avoit pris Douvres, & marchoit à Londres. Les partisans

d'Edgar, pour l'honneur de leur choix, voulurent se défendre sous son nom, ils firent une sortie, furent battus & se disperferent. Le clergé voyoit dans Guillaume un prince pieux, qui marchoit sous un étendard béni par le pape, & qui feroit triompher l'Eglise; les Anglois y voyoient un grand homme, ils se soumirent; Atheling lui-même vint l'implorer contre ses indiscrets partisans, & demander qu'il le préservât du trône. Guillaume fut couronné à Londres; il voulut être élu par les états, politique si naturelle dans un usurpateur, que ce fait ne prouve rien pour le droit d'élection. L'archevêque de Cantorberi Stigand n'étoit agréable ni au pape, ni à Guillaume; Guillaume ne voulut point de son onction, & se fit sacrer par l'archevêque d'Yorck. Il parut d'abord n'avoir d'autre desir ni d'autre soin que de faire bénir son regne; il signala sa reconnoissance envers ses sujets Normands, sa clémence en-

vers les Anglois , sa justice envers tous ; Atheling retrouva les mêmes égards auxquels Harold l'avoit accoutumé ; le clergé fut content ; la nation fut charmée : elle jouissoit de la même police que Rollon avoit autrefois établie en Normandie , & c'étoit un bienfait nouveau pour elle. Si tous les jours elle perdoit quelque chose de sa liberté , c'étoit presque sans s'en appercevoir. Guillaume prenoit soin de lui cacher ou de lui dorer ses fers ; le peuple fut désarmé , & il crut être débarrassé d'un poids incommode ; les forteresses s'élevoient de tous côtés , & le peuple n'y voyoit qu'une précaution prise pour le défendre , non un moyen qu'on se ménageoit de l'affervir ; l'enthousiasme interprete tout favorablement.

Hoveden.

Guillaume s'attacha sur-tout à ne former qu'un peuple & qu'une famille des Danois , des Anglois & des Normands ; il voulut faire disparaître cette distinction entre les vain-



queurs & les vaincus qui entretient les factions & les haines ; il favorisa les alliances de peuple à peuple ; il donna de riches héritières de Normandie à des seigneurs Anglois, il maria ses officiers à des Angloises, il tâcha de récompenser ses Normands sans trop fouler les Anglois.

Ces beaux jours de l'Angleterre & de son nouveau roi durèrent peu ; Guillaume apprit bientôt ce que c'est que de posséder des états séparés par des mers ; ses affaires l'ayant rappelé dans le Continent, l'enthousiasme qu'excitoit sa présence, se refroidit, & les régens qu'il laissa en Angleterre, faisant trop sentir le joug, on voulut le secouer ; il s'aggrava : bientôt il devint insupportable ; quand les régens virent qu'on leur contesloit quelque chose, ils se permirent tout, & Guillaume eut le malheur de ne voir que par leurs yeux : il autorisa leurs violences, en croyant ne faire que défendre son autorité ; on vit alors à découvert le

conquérant & l'usurpateur que le législateur & le pere avoient déguifés; Guillaume & ses Normands ne parurent plus qu'un tyran & des bourreaux; on voulut s'en défaire, & tout moyen parut légitime; on prétendit renouveler l'horreur de la S. Brice; on osa méditer un massacre général des Normands, le jour fut choisi, ce fut le jour des Cendres & le tems du service divin; les Normands devoient, suivant l'usage, assister sans armes à cette cérémonie de pénitence. C'étoit-là qu'on les attendoit pour les égorger; mais Guillaume, qu'on n'attendoit pas, arriva, & les conjurés coururent se cacher dans le nord de l'Angleterre.

Quand Guillaume vit qu'il n'étoit plus aimé, il changea de conduite, il mérita la haine qu'il inspiroit, il prodigua aux Anglois les rigueurs & les mépris, il les accabla d'exactions, il éleva un mur de séparation entr'eux & les Normands; il fit de

ceux-ci un peuple d'oppresses, des autres un peuple d'esclaves ; c'étoient les Lacédémoniens & les Ilotes. Le nom Anglois tomba dans un tel avilissement, qu'il tint lieu d'opprobre & devint une injure. Il s'en est bien relevé depuis, mais sous les Normands, non sous les Saxons.

Guillaume voulant effacer en Angleterre jusqu'aux moindres traces du gouvernement Saxon, y introduisit les loix, les coutumes, le langage de la Normandie. Ce dernier article se refuse à l'autorité des rois. Guillaume eut beau exclure des écoles, des tribunaux & de sa cour, toute autre langue que le François, il ne put en faire la langue de l'Angleterre. Il résulta seulement de ce François mêlé avec le Saxon une langue composée où l'on retrouve des racines de l'une & de l'autre langue. Sur tout le reste la tyrannie eut toute son étendue. Dans les tribunaux, juges, avocats, plaidoeries, arrêts, tout étoit Normand ; les An-

Order,  
Vital.  
Hoveden,  
Hunting-  
don.  
& *alii*  
*passim*.

glois jugés par des ennemis & sur des loix étrangères, n'étoient pas moins sacrifiés dans l'ordre judiciaire que dans l'ordre politique. Pour eux l'oppression étoit par-tout; les droits de sujets & de citoyens leur étoient enlevés. On cite comme un exemple de ce que peut un tyran sur des hommes, la loi qui obligeoit, sous peine de mort, tous les habitants d'éteindre leur feu & leur lumière à une certaine heure, au son d'une cloche qui s'appelloit le *couvre-feu*. C'étoit un règlement qui s'observoit depuis long-tems en Normandie, & dont l'objet étoit de prévenir les querelles, les incendies, peut-être aussi toute assemblée nocturne. Cette loi, observée de même en Ecosse, étoit commune en Angleterre aux Saxons & aux Normands, ainsi que la loi qui condamnoit un homme à avoir les yeux crevés pour avoir tué un lievre, tandis qu'il n'en coûtoit qu'une légère amende pour le meurtre d'un hom-

me. Sur l'article de la chasse, Guillaume étoit également le tyran de ses sujets & naturels & conquis. Il força les hommes d'abandonner aux bêtes fauves un espace de trente milles, où il détruisit & les habitations & les églises. C'est ce qu'on nomma la *forêt-neuve* dans le comté de Hamps. Richard son second fils fut tué par un cerf dans cette forêt.

Inhumain dans ses plaisirs, Guillaume fut implacable dans ses vengeances. Le Northumberland se révolta, le Northumberland fut réduit en cendres. Il ne resta pas une maison depuis Yorck jusqu'à Durham. On compte qu'en cette occasion il périt cent mille personnes par le fer, par le feu ou par la faim. C'est un des grands spectacles de désolation qu'ait donnés la barbarie. On fuyoit, ou en Ecosse, ou en Irlande, ou en Dannemarck, ou en Norvege; ceux qui restoit ne prenoient plus conseil que du désespoir; ils se révoltoient encore, ils étoient toujours

vaincus ; ceux qui s'étoient soumis , n'étoient que ruinés. Une mort cruelle étoit le partage de ceux qui résistoient.

Guillaume abusoit de tout. Le terrier général qu'il avoit fait faire dans son royaume , & que tout souverain devoit ordonner dans le sien, ne lui servoit qu'à dépouiller plus facilement une multitude d'Anglois en faveur de quelques Normands , & qu'à opprimer indistinctement tous les possesseurs pour son intérêt propre , car son avarice égaloit sa dureté. Toutes les chartes de franchise étoient violées, les privilèges du clergé foulés aux pieds , les places ecclésiastiques arrachées aux Anglois qui les gardoient trop long-tems , & données aux Normands que Guillaume croyoit les plus utiles à ses desseins. L'archevêque d'Yorck qui l'avoit sacré , mourut en le maudissant.

Celui que tout le monde craint , doit craindre tout le monde ; l'indi-

gnation faisoit renaître en tout lieu les révoltes que la terreur seule étouffoit ; les Anglois cherchoient par-tout des appuis & des vengeurs ; depuis le moment où Guillaume devint cruel , il ne connut plus le repos ; les conjurations succédoient aux soulèvemens , il falloit qu'il combattît & qu'il punît sans cesse ; il avoit trop vaincu pour n'avoir pas toujours à vaincre. Tantôt des fils de Harold (1) venoient réclamer le trône de leur pere , & paroissoient tour-à-tour sur diverses côtes , tantôt Edgar Atheling se laissoit rendre la couronne qui n'appartenoit qu'à lui ; tantôt les rois de Dannemarck , qui avoient aussi leurs prétentions à la couronne d'Angleterre , comme successeurs de Canut le Grand , faisoient des irruptions dans le pays ; tantôt Malcolm , roi d'Ecosse , pro-

---

(1) Ils s'étoient retirés en Irlande après la bataille d'Hastings ; ils étoient trois , Godwin , Edmond & Magnus.

Guill. de  
Malmesb.  
Guill. de  
Poitiers,  
apud Du-  
chesne.

tecteur naturel d'Edgar Atheling, dont il avoit épousé la sœur (1), attaquoit le nord de l'Angleterre. Quelquefois ces ennemis se réunissoient, & ils seroient devenus très-redoutables, s'ils avoient su mettre plus de concert & d'intelligence dans leurs opérations; mais Guillaume parvenoit toujours à les diviser & à les chasser; la politique ne favoit pas encore lier les intérêts & former des alliances solides. Les fils de Harold cessèrent de paroître; les rois de Dannemarck ne faisoient que piller, & ne suivoient aucune expédition; Edgar Atheling, qu'on nommoit *le favori de la nation Angloise*, mais favori sans mérite, & même sans crédit, Atheling abandonné par le roi d'Ecosse son beau-frere, demanda encore pardon à Guillaume, auquel il faut savoir gré de l'avoir laissé vivre, & partit pour la Terre-Sainte.

---

(1) Marguerite.



Cependant Guillaume n'avoit que des ennemis. Il étoit si odieux que les Normands même conspiroient contre lui ; mais il découvroit & dissipoit toutes les conspirations. Rome n'étoit plus dans ses intérêts. Après la conquête de l'Angleterre , il avoit envoyé au pape Alexandre II. des présens dont il paroît que ce pontife s'étoit contenté ; mais lorsque Grégoire VII. fut monté sur le trône , il se souvint des promesses faites à son prédécesseur ; il somma Guillaume de rendre hommage de sa couronne usurpée , & de payer tous les arrérages échus du *romescot* ou denier de S. Pierre. Guillaume répondit, comme un souverain légitime , ou comme un usurpateur , qu'il ne tenoit la couronne *que de Dieu & de son épée* ; le nonce voulut le menacer des censures ecclésiastiques, Guillaume défendit à ses sujets de reconnoître aucun pape , & de recevoir aucun ordre de Rome sans sa permission. Cette fermeté décon-

certain l'inflexibilité d'Hildebrand; ce pape qui avoit alors d'autres affaires, consentit qu'il ne fût plus parlé de l'hommage de l'Angleterre, pourvu que les arrérages du denier de S. Pierre fussent payés, & ils le furent.

Il manquoit à tous ces mouvemens & à toutes ces dispositions contre Guillaume, d'être animés par l'ennemi qui naturellement eût dû faire tout agir, & agir efficacement lui-même : cet ennemi, c'étoit la France.



## CHAPITRE II.

*Philippe I. Roi de France.*

*Guillaume le Conquérant, Roi  
d'Angleterre.*

Depuis l'an 1074, jusqu'à l'an 1087.

**P**HILIPPE enfin parut fatigué des exploits, des succès & des violences de son rival. Il sentit les motifs & les moyens qu'il avoit de nuire à un usurpateur de l'Angleterre, renfermé dans son île par les Gallois & les Ecoissois, & qui possédoit ou réclamoit en France la Normandie, le Maine, le Vexin & la mouvance de la Bretagne. Il sentit le tort qu'avoit eu son conseil de ne point traverser l'expédition d'Angleterre; il voulut du moins profiter des troubles qu'entraînoit cette conquête.

De tous les états de son ennemi qu'il pouvoit ou attaquer ou con-

M. Smol-  
lett.

ferver, le Vexin étoit le plus à sa portée. Nous avons dit que Henri I. avoit cédé cette province au duc de Normandie Robert le Diable, pere de Guillaume, en reconnoissance de ses services; mais il n'est pas possible que, comme le dit un auteur moderne, Philippe l'ait reprise pendant la minorité de Guillaume, qui avoit vingt-six ans de plus que lui. C'étoit Henri I. lui-même qui l'avoit reprise pendant la minorité de Guillaume, prétendant que, comme il avoit donné cette province à Robert pour prix des secours qu'il en avoit reçus au commencement de son regne, elle devoit lui revenir pour prix de ceux que l'enfance de Guillaume venoit de recevoir de lui. Ou Guillaume s'étoit contenté de cette raison, ou ses autres affaires ne lui avoient pas permis de témoigner ce qu'il en pensoit.

Le Maine étoit encore une province plus récemment acquise par les ducs de Normandie. C'étoit Guillaume  
laume

laume qui en avoit fait la conquête d'après le testament du dernier comte (Hebert). Les comtes d'Anjou avoient des prétentions sur le Maine; Philippe se servit d'eux pour exciter des troubles dans ce pays. Guillaume les dissipa d'un regard dans un de ces voyages qu'il faisoit si fréquemment d'Angleterre en France.

La Bretagne qui se prétendoit indépendante, & qui avoit eu des rois, souffroit impatiemment de n'être plus qu'un arriere-fief de la couronne. Ses comtes, qui même avoient des prétentions au duché de Normandie, étoient indignés de rendre hommage à un prince qu'ils brûloient de dépouiller; les haines si animées depuis long-tems entre la France & la Normandie, étoient encore plus vives entre la Normandie & la Bretagne, puisque celle-ci avoit été opprimée par les Normands. Au milieu de ces dispositions, un orage qui s'étoit formé en Angleterre, vint

Guill. de  
Malmesb.  
p. 104 &  
suiv.  
M. Paris,  
p. 7.  
Order.  
Vital, p.  
554 &  
suiv.

éclater en Bretagne. Deux seigneurs Normands , Guillaume Fitzosberne & Ralph de Guair , ayant suivi le duc Guillaume dans l'expédition d'Angleterre , en avoient été magnifiquement récompensés. Fitzosberne étoit même un de ces régens que Guillaume , pendant son absence , avoit laissés en Angleterre , & qui avoient tant aliéné les cœurs des Anglois. Roger , un des fils de Fitzosberne , voulut épouser la sœur de Ralph de Guair , & comme ces deux familles devoient tout au roi , elles se crurent obligées de demander son agrément. Soit raison , soit caprice , le roi le refusa ; les deux familles étoient d'accord , & peut-être le desir qu'elles avoient d'unir leurs richesses & leur puissance étoit-il le motif du refus de Guillaume. Le mariage ne s'en fit pas moins , & même avec une solennité insultante pour le roi. Après un tel éclat , comment échapper à la vengeance de ce roi terrible ? Au milieu de la joie du

festin cette idée tourmentoit les convives, & le vin les échauffoit. Quelques propos indiscrets leur échappent d'abord, & bien-tôt leur éloquence s'animant, Ralph & Roger parlent en véritables chefs de conjurés ; ils peignent la tyrannie & les cruautés de Guillaume. « Quel » bienfaiteur ! s'écrient-ils, & que » lui devons-nous ? que nous donne- » t-il qu'il n'ait pris par nos mains ? » c'est par nous qu'il chasse les Da- » nois, qu'il réprime les Ecoſſois, » qu'il ſoumet les Bretons, qu'il » contient les François, qu'il oppri- » me les Anglois. Nous opprime-t-il » moins à notre tour ? quelle liberté » nous reſte ? il nous prive même » de celle qu'il eſt forcé de laiſſer » aux derniers des humains ; & pour » l'avoir trop bien ſervi, c'eſt à nous » que l'excès de l'eſclavage eſt ré- » ſervé. Nous ne pouvons plus ni » choiſir nos épouſes, ni diſpoſer de » nos filles. Notre main, notre cœur » n'eſt plus en notre pouvoir. Les

» animaux qui peuplent ses forêts ,  
» & auxquels il sacrifie les hommes ,  
» connoissent du moins l'amour & la  
» liberté , en attendant le moment  
» d'être immolés à ses plaisirs. Plus  
» malheureux , nous sommes sans  
» cesse immolés à ses caprices. Mais  
» nous ne devons nous en prendre  
» qu'à nous. Soyons hommes , &  
» nous forcerons le barbare de trai-  
» ter avec nous comme avec des  
» hommes. C'est la lâcheté des su-  
» jets qui fait le despotisme des maî-  
» tres ; & le premier qui osa être  
» un tyran , avoit trouvé des cœurs  
» esclaves ».

Dans ce transport de courage & d'ivresse , ils arrangent le plan de leur conspiration , ils devoient prendre les armes , appeler à leur secours le roi de France , le roi de Dannemarck , & s'opposer au retour de Guillaume qui étoit alors dans le Continent. La résolution fut unanime parmi les convives , & il est à remarquer qu'ils étoient tous



Normands, à la réserve d'un seul. Celui-ci qui étoit Anglois (1), mais qui avoit aussi été comblé de biens par le roi d'Angleterre, réfléchissant de sang froid le lendemain sur cette entreprise, conclut que le succès ne pouvoit jamais lui être favorable; que si la conspiration venoit à être révélée, tous les autres conjurés, qui étoient les compatriotes & les compagnons d'armes de Guillaume, pourroient trouver quelque indulgence; que pour lui qui appartenoit à une race proscrite, il seroit le principal objet de la vengeance du roi. Dans cette idée, il passa en Normandie, révéla tout, & il n'en eut pas moins la tête tranchée, à la sollicitation de Judith sa femme (niece du roi); qui en cette occasion sacrifioit un mari à un amant. Le roi se rendit le complice & le ministre des fureurs d'une femme impie; telle étoit quel-

---

(1) Il se nommoit Walthéof, & étoit comte de Northumberland.

quefois la férocité capricieuse de Guillaume ; Roger qui avoit pris les armes , en fut quitte pour une prison perpétuelle. Ralph de Guair ayant perdu un combat près de Cambridge , & se voyant investi dans le château de Norwick , se réfugia en Dannemarck , d'où il revint à la tête d'un corps de troupes , tenter sur les côtes d'Angleterre une descente qui ne réussit pas ; il aborda en Flandre , & passa en Bretagne , où il avoit des terres. Là il se mit sous la protection du comte Hoel & du roi de France. Guillaume , après s'être rassasié en Angleterre de vengeances cruelles , poursuivit de Guair jusqu'au fond de la Bretagne , & l'assiégea dans la ville de Dol ; alors Philippe I. marcha en personne pour défendre Hoel & de Guair , & surtout pour combattre son rival ; il eut la gloire de voir fuir devant lui ce Guillaume devant qui tout fuyoit , ou sous qui tout plioit ; Ralph échappa à la vengeance ; le comte de Bre-

tagne fit sa paix , & maria son fils aîné , Alain Fergent , avec Constance , fille du roi d'Angleterre.

Peu de tems après , un orage plus violent encore se forma contre Guillaume dans le sein même de sa famille. On ne s'étoit pas tellement aveuglé en France sur les dangers de l'agrandissement d'un vassal tel que Guillaume , qu'on n'eût cherché à prendre quelques mesures pour les prévenir. A la vérité , lorsque Guillaume , encore simple duc de Normandie , avoit fait ses propositions au conseil de Philippe I. & qu'on lui avoit défendu de suivre ce projet , cette défense n'avoit été que pour la forme , ainsi que l'offre faite par Guillaume de mettre l'Angleterre sous la mouvance de la France. Un vassal qui entasseroit ainsi les couronnes , quand il les mettroit sous la mouvance de son suzerain , ne seroit toujours vassal que de nom , & l'on vouloit un vassal réel. La France n'avoit donc tenu compte à cet égard ,

ni des offres du duc , ni de sa propre réponse ; mais elle avoit fait une attention particuliere à une autre offre que le duc avoit faite , c'étoit de donner à son fils aîné tous les états qu'il possédoit en France , lorsqu'il se feroit rendu maître de l'Angleterre. La France espéroit que par cet arrangement, les états de Guillaume seroient partagés entre ses enfans , & qu'elle auroit toujours pour vassal un duc de Normandie , non un roi d'Angleterre. Ce fils aîné de Guillaume étoit même personnellement agréable à la France : il avoit ce mélange de douceur & d'impétuosité que la sensibilité donne & qui fait les caracteres honnêtes & intéressans ; il avoit même de la grandeur & de la générosité : il avoit surtout celle qui consiste à avouer ses amis & ses ennemis , & à ne pouvoir cacher aucun mouvement de son ame ; la prédilection de son pere n'étoit pas pour lui , & on l'en aimoit mieux. Ce fils étoit Robert, dit *Grim*.

*baron* (1) ; il crut pouvoir compter sur un engagement pris avec le conseil de France , & qui avoit procuré à son pere des secours efficaces pour son expédition ; Guillaume l'avoit même renouvelé dans un de ces momens où les princes sont toujours tout prêts à remplir leurs engagements , c'est-à-dire dans une maladie dont il avoit cru mourir ; il avoit alors déclaré Robert héritier de ses états de terre-ferme , & lui avoit fait rendre hommage en cette qualité par les barons de Normandie & du Maine ; mais quand Guillaume fut guéri , & quand il fut couronné roi d'Angleterre , il allégua tantôt les troubles intérieurs , tantôt les guerres étrangères , tantôt d'autres prétextes ; jamais il ne se trouvoit assez paisible possesseur de ses états conquis pour se priver de ses états

---

(1) Ou *Courtes jambes*, ou *Courtes-bottes*, ou *Courtes-cuisses*, ou *Courte-heuse*, parce qu'il avoit les jambes courtes.

Order.  
Vital. p.  
545 &  
suiv.  
Hoveden,  
p. 457 &  
& suiv.

héréditaires ; lorsqu'enfin les prétextes lui manquèrent , & que son fils , de concert avec la France , lui rappella sa promesse , il répondit séchement : *qu'il n'étoit pas assez fou pour se deshabiller avant l'heure de se mettre au lit.*

Robert, fils docile & respectueux, eût souffert cette infidélité sans se plaindre ; mais les mécontents jugeant qu'il devoit l'être , commencèrent à l'entourer ; ils parvinrent à l'aigrir , sinon contre son pere , du moins contre ses jeunes freres Guillaume & Henri , qu'il accusoit de lui enlever la tendresse du roi leur pere. Ces dispositions de haine & d'envie empoisonnent tout ; un badinage excita une tempête , une goutte d'eau que les freres de Robert jetterent sur lui par jeu , dans un moment où il passoit sous leurs fenêtrés , lui fut représentée par un courtisan mal intentionné comme un manque de respect coupable, comme une insulte marquée ; Robert le croit , & saisi

de fureur il monte l'épée à la main dans l'appartement de ses freres; on s'allarme, on crie, on s'agite pour les séparer; Guillaume accourt au bruit: il eut besoin de toute son autorité pour contenir Robert, & lui faire agréer les excuses des jeunes princes. Robert toujours aigri de l'injure, insensible à la réparation, accusant la partialité de son pere, sort le soir même du château de l'Aigle où cette scene s'étoit passée, se retire à Rouen avec ses amis; il espéroit en surprendre le château; mais la vigilance & la fidélité de Roger d'Ivry, qui en étoit gouverneur, tromperent son attente. Le prince étoit aimé, il ne manqua point d'asyle, la noblesse de Normandie & du Maine se déclara pour lui; on dit que Mathilde sa mere, dont la tendresse le vengeoit des froideurs de son pere, lui fournissoit sous main de l'argent & lui ménageoit des partisans; Philippe lui accordoit hautement sa protection & ses secours.

Guillaume put voir alors combien l'homme qu'on aime est supérieur au souverain qu'on hait : il put sentir avec desespoir qu'il étoit devenu aussi odieux à ses états héréditaires & à sa propre famille, qu'à ces Anglois si barbarement opprimés ; il fallut qu'il renonçât à soumettre son fils avec les forces qu'il avoit en France ; le gouvernement féodal y laissoit à ses sujets une liberté dont la plupart dispofoient en faveur du prince Robert ; partagés entre deux sermens, celui qu'ils avoient fait à Guillaume, & celui, que par l'ordre de Guillaume même, ils avoient fait à Robert, ils suivoient le penchant de leur cœur ; ce fut au-delà des mers que Guillaume alla chercher des vengeurs parmi ces mêmes Anglois que son gouvernement militaire & despotique avoit le plus façonnés au joug, & ce fut avec eux qu'il triompha des Normands autant que de son fils. Après une longue vicissitude de combats peu décisifs



& d'accommodemens peu solides, il parvint à chasser Robert de toutes les retraites qu'on lui avoit fournies en Normandie; mais Philippe lui en donna une plus sûre dans la Picardie. Le prince se fixa au château de Gerberoy en Beauvoisis, d'où avec le secours des Chevaliers Normands & François qui l'avoient pris pour chef & pour modele, il faisoit des courtes fréquentes dans le Vexin & le pays de Caux.

Guillaume voulut l'arracher encore de cet asyle: c'étoit à la fois châtier Robert & braver Philippe; il vint assiéger Gerberoy; Robert se défendit avec sa valeur ordinaire; la jeune noblesse qui l'entouroit, dédaignant l'abri des murailles, faisoit des sorties continuelles. Dans un de ces combats, un chevalier du parti François, dont la valeur attiroit tous les regards, défarçonna d'un coup de lance un chevalier Anglois, qui ne se distinguoit pas moins dans son parti; le François alloit

percer son ennemi, lorsqu'une voix qu'il crut connoître, & un visage enflammé de colere qui se découvrit, semblerent l'accabler; on vit le vainqueur voler au secours du vaincu, le relever avec toutes les marques du respect & du repentir, se précipiter tout en larmes sur une main qui le repoussoit & qui sembloit rejeter ses soins. Ce vainqueur étoit Robert, & le vaincu étoit Guillaume lui-même. Tous deux, la visiere baissée, n'avoient pu se reconnoître dans la mêlée. Robert frémissant du crime qu'il avoit pensé commettre, jettant ses armes, se condamnant, se détestant, eût attendri le pere & apaisé le monarque: il ne put fléchir le guerrier humilié; la nature alloit céder, l'orgueil resta inexorable; cependant les hostilités cessèrent, le siege fut levé; la reine, les amis communs réunirent leurs efforts pour ménager une réconciliation devenue nécessaire; Robert, de son côté, ne négligea rien pour

M. lmes-  
ry.  
Hunting-  
don.  
Hoveden.  
M. Paris.

faire oublier sa victoire ; Guillaume se rendit enfin : il fit grace , mais il ne pardonna point. Sa jalousie n'osant laisser Robert en Normandie , il le tint à sa suite en Angleterre , il l'employa sous ses yeux en diverses expéditions contre l'Ecosse. Robert resta fidele. Ses services toujours accueillis sans tendresse , sans reconnaissance , & comme des dettes à peine payées , les froideurs de son pere , l'ascendant de ses freres , la disgrâce de ses amis le chasserent une seconde fois de la cour ; mais échappé au crime , il ne s'y exposa plus : il voyagea , & sans davantage armer Philippe contre Guillaume , il se contenta , lorsqu'il eut parcouru l'Europe , de fixer sa résidence à la cour de France , où il resta jusqu'à la mort de son pere.

Cependant Philippe par d'autres moyens excitoit ou entretenoit toujours quelques troubles en Normandie & dans le Maine ; il offroit sa protection à tous les sujets de Guil-

laume qui vouloient se révolter ; il avoit un dessein général d'affoiblir son rival , & n'avoit point de plan ; il fatiguoit Guillaume & se fatiguoit lui-même , c'étoient des intrigues sans objet , & des hostilités sans guerre. Robert n'y prenoit aucune part.

Remarquons que dans tous ces démêlés entre la France & l'Angleterre sous Philippe I. & plusieurs de ses successeurs , on ne voit point la France s'unir , comme elle l'auroit dû , avec les Gallois & les Ecoissois ; la politique ne savoit pas encore former des alliances si éloignées ; une grande partie de l'Europe étoit étrangère à l'autre.

La guerre se ralluma entre les deux monarques , & ce ne fut point l'ouvrage de Robert , ce fut , dit-on , celui de ses freres. Dans une visite que ces princes étoient venus rendre au roi Philippe à Conflans-Sainte-Honorine , Henri , le plus jeune des fils du conquérant & le plus ai-

mé de lui, prit querelle aux échecs avec Louis, depuis surnommé *le Gros*, fils aîné de Philippe, & poussa l'empchement jusqu'à jeter l'échiquier à la tête du prince, trop jeune alors pour pouvoir se venger d'une telle insolence. Henri & son frere monterent précipitamment à cheval, & se sauverent à la faveur du trouble & de l'incertitude où une pareille scene avoit mis les esprits. Louis avoit, dit-on, été l'agresseur, mais la dernière insulte étoit de nature à ne pouvoir être dissimulée : elle avoit sans doute été préméditée ; quelle dispute sérieuse peut-il y avoir entre un enfant de six à sept ans, tel qu'étoit alors le prince Louis, & un jeune homme de seize à dix-sept, tel qu'étoit Henri (1) ? Philippe, en attendant une réparation que l'atro-

---

(1) Ce fait n'est rapporté que par quelques auteurs ; M. Hume n'en dit rien, Mézeray le rejette, & il pourroit bien n'être pas vrai.

cité de l'outrage ( si le fait est vrai ), rendoit difficile , ravagea la Normandie ; & Guillaume , pour toute excuse , lui redemanda le Vexin , usurpé , disoit-il , pendant sa minorité. On se prépara de part & d'autre à une guerre dont toutes les hostilités précédentes n'avoient été que le prélude. Guillaume débarrassé de tant d'ennemis que sa fortune avoit successivement écrasés , alloit tourner contre la France ses forces réunies , & se livrer tout entier à cette grande rivalité ; mais sa santé secondoit mal ses inclinations guerrières ; tant de courses & de fatigues lui tenoient lieu d'années , & il étoit appesanti avant le tems par un embonpoint démesuré qu'il crut devoir diminuer par quelques remèdes ; d'autres infirmités encore , fruits de ses travaux ou de ses plaisirs , le retenoient au lit. Cette précaution de se mettre dans les remèdes pour se préparer à la guerre , prêtoit à la plaisanterie , & Philippe demandoit

Malmesbury , p.  
112.

Matth. de  
Westm. p.  
230.  
M. Paris ,  
p. 9.  
Brompton , p.  
280.

*quand la bonne dame d'Angleterre releveroit de ses couches ? Les cierges de mes relevailles seront vus de Paris ,* répondit Guillaume ; il court effectuer sa menace : il brûle Mante , & sa vengeance hâte sa mort. Dans son impatience , il n'attend pas que les flammes soient éteintes pour passer en vainqueur au milieu de cette ville ruinée. En mettant le pied dans des cendres brûlantes , son cheval se cabre & s'abbat , le roi est blessé par le pommeau de la selle ; on le transporte à Rouen , & tout lui annonce sa fin prochaine. Il sentit alors combien les violences & les injustices de la vie en troublent les derniers momens ; il voulut composer avec le ciel pour tant de sang versé , il prodigua de tardives & infructueuses aumônes : il se hâta de donner à quelques moines une partie de ce qu'il avoit pris à tant de citoyens : il fut superstitieux après avoir été cruel.

Il remplit en mourant le vœu de

la France : il donna un maître particulier à la Normandie & au Maine : il crut pardonner à Robert, en lui laissant ces deux provinces ; d'ailleurs il sentit que c'étoit le seul moyen d'y entretenir la paix, & que la France ne souffriroit point qu'elles fussent annexées à la couronne d'Angleterre. Pour cette couronne, il déclara qu'il laissoit les loix en régler la succession ; ( par quelles loix avoit-elle été réglée jusqu'alors ? par quelles loix sur-tout lui étoit-elle parvenue ? ) il témoigna seulement un desir extrême qu'elle passât à Guillaume *le Roux* son second fils.

Quant à Henri, le roi ne lui laissa que la dot de Mathilde sa mere ; mais il lui annonça, dit-on, qu'il feroit plus riche & plus puissant que ses freres. C'étoit sans doute l'expression de ses vœux, & ce fut une prédiction après l'événement.

Guillaume mourut le 9 Septembre 1087. En choisissant les momens de sa vie, on trouvera un excellent



prince ; en les choisissant aussi, & même sans trop les choisir, on trouvera un barbare. Ses panégyristes & ses censeurs pourroient avoir presque également raison. Actif, infatigable, prêt à tout, présent à tout, brave soldat, grand capitaine, politique habile, prince justicier, il fut vaincre, il fut gouverner, il aimait mieux opprimer. Il connut tous les ressorts qui peuvent faire mouvoir les hommes ; mais il se trompa dans le choix de ces ressorts, & ce fut une erreur de son cœur plus que de son esprit. Après avoir inspiré l'enthousiasme, l'amour & le respect, il préféra d'inspirer la crainte ; son caractère dur le força de se borner à ce triste hommage. Son impétuosité naturelle ne lui ôta point le talent sinistre de la dissimulation ; capable de générosité, mais peu susceptible des douces impressions de la pitié, il mit de l'ostentation & dans la clémence & dans la sévérité. Il dut ses succès à son génie, ses re-

vers à sa barbarie ; il effaça tous les souverains de son tems , & Philippe son rival lui fut trop inférieur. On ne peut refuser à Guillaume des talens rares , des vues étendues , une ame élevée & forte , une majesté imposante , une énergie faite pour entraîner ; mais l'humanité défend à l'histoire de donner le nom de *grand* à un prince qui a fait tant de malheureux.

Ce titre de *conquérant* , qui l'a rendu si considérable aux yeux du vulgaire , est précisément ce qui le dégrade aux yeux des sages , c'est le principe de toutes ses violences. Un juste appréciateur des actions humaines a très-bien remarqué que le grand terrier qu'il fit faire en Angleterre , est le plus beau monument de son regne , & le morceau d'antiquité le plus précieux dont aucune nation se puisse glorifier. Ce n'est qu'en se rapprochant des soins d'un bon pere de famille qu'un roi est vraiment roi. Mezerai observe que

les premiers rois Capétiens prirent le titre d'*empereurs des François*(1), & c'est le titre qu'on leur donne encore en Asie, où l'on ne connoît que le commandement & l'obéissance ; il ajoute que depuis ils se sont contentés du titre de *rois*, qui en effet est plus doux & plus auguste ; c'est qu'il vient du mot *régir*, non du mot *com-*

---

(1) Il paroît en effet que les rois de France ont quelquefois pris ce titre d'*empereurs* dans le tems où ils affocioient leurs fils à la couronne. Le roi étoit *imperator*, le fils associé *rex*, comme dans l'empire Germanique, le successeur désigné est roi des Romains sous l'empereur. Dans l'histoire du concile de Reims écrite par le fameux Gerbert, qui fut depuis le pape Sylvestre II. Hugues Capet est distingué par le titre d'*augustus*, & Robert par celui de *rex*. Le même Robert, lorsqu'il regne avec Hugues & Henri ses fils, est quelquefois nommé *empereur* par Helgau, moine de Fleury ; & Louis le Gros, dans des lettres de l'an 1116, s'intitule : *Ludovicus, Dei ordinante providentiâ, Francorum imperator augustus*. Thr. des chart. 1<sup>er</sup>. registre, fol. 166.

*mander*, & qu'il porte à l'esprit des idées d'administration & d'économie plutôt que de commandement & d'autorité. Guillaume fit donc pour son royaume ce que tout seigneur intelligent & appliqué fait pour sa terre ; il voulut connoître ses vassaux & ses fiefs (1), l'étendue & la valeur des divers terrains, leur distribution en prairies, pâturages, bois & terres labourables ; le nombre même des laboureurs & des payfans, autant qu'il fut possible.

Hunting-  
don.  
Hoveden.  
Matt. de  
West.

C'est ce qu'on appelle le *domesday-book*. Ce monument se conserve dans l'échiquier. Alfred en avoit fait un qu'on gardoit à Winchester, & qui probablement a servi de modèle à celui de Guillaume ; mais Alfred se servit du sien pour améliorer l'état, Guillaume pour le fouler.

La force du corps égaloit chez

---

(1) On dit que c'est Guillaume qui a introduit la féodalité en Angleterre avec les autres loix de son pays.

Guillaume

Guillaume celle de l'esprit; elle étoit telle, que presque aucun homme de son siècle ne pouvoit se servir de ses armes, ni même bander son arc.

Il fut enterré dans l'église de S. Etienne de Caen qu'il avoit bâtie; mais ce n'est point en dépouillant les hommes qu'il faut bâtir des temples à Dieu. Au milieu de la cérémonie de l'enterrement, un gentilhomme, nommé Ascelin, se présenta devant les prélats: « Je vous défens au nom » de Dieu, leur dit-il à haute voix, » d'enterrer ce corps ici; cet empla- » cement est à moi, c'est celui de la » maison de mon pere, envahie par » ce tyran; Dieu qui m'entend, & » qui vient de le juger, m'a vengé » sans doute de ses injustices ». Les prélats eurent égard à cette violente requête, & on enterra le corps un peu plus loin.

A cette scène il s'en joignit une autre, qui frappa encore plus le peuple. La biere avoit été mal faite: elle étoit entr'ouverte de tous côtés,

le ventre creva ; l'horreur de ce spectacle qu'on voyoit à-travers les fentes de la biere , & l'infection qui se répandit , chassèrent tout le monde de l'église.

C'est Guillaume le Conquérant qui a donné pour armes à l'Angleterre des léopards ; on a dit, mais, à ce qu'il paroît, sans fondement, qu'il avoit prétendu par-là insulter au caractère national ; il n'avoit pris que deux léopards ; Henri II. y ajouta celui de Guyenne.

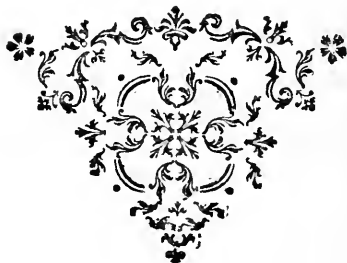
Guillaume s'honoroit du titre de *bâtard*, parce qu'il l'avoit honoré : il le prenoit souvent dans des lettres & dans des chartes, usage dont il y a eu bien des exemples en France.

Il fut mettre des bornes à l'indépendance ecclésiastique , fermeté qui faisoit partie du courage d'un grand prince ; on a vu qu'il avoit osé résister à Grégoire VII. Guillaume avoit un frere utérin, nommé Odon ou Eudes , évêque de Bayeux & comte de Kent ; c'étoit un des ré-

gens auxquels il avoit confié l'administration de l'Angleterre pendant son absence. Il auroit pu lui confier aussi le commandement des armées ; car à la bataille d'Hastings, Odon avoit rallié les Normands & contribué à la victoire. Ce prélat, enrichi par les bienfaits du roi son frere, voulut s'en servir pour acheter la tiare, qu'un astrologue lui avoit promise ; il commençoit à faire passer ses richesses en Italie, prêt à y passer lui-même ; ce transport de l'argent de l'Angleterre à Rome déplut avec raison à Guillaume, qui voulut faire arrêter Odon ; les immunités ecclésiastiques s'opposoient à ce projet ; les officiers du roi désobéirent, non par esprit de révolte, mais par superstition ; Guillaume alla lui-même arrêter son frere ; Odon voulut parler de franchises & de privileges. « Ce n'est point l'évêque de Bayeux » que j'arrête, lui dit Guillaume, » c'est le comte de Kent ». Grégoire VII. quoique les vues & les espé-

Order. Vi.  
tal. p. 522  
& 646.

rances d'Odon dussent peu le flatter; intercédâ pour lui, menaça même & n'obtint rien, Odon resta prisonnier en Normandie pendant tout le regne de Guillaume.





### CHAPITRE III.

*Guillaume le Roux en Angleterre.  
Et encore Philippe I. en France.*

Depuis l'an 1087 jusqu'en l'an 1100.

**L**ES DERNIERES dispositions de Guillaume le Conquérant avoient remis les choses au même point où elles étoient avant la conquête. Le roi d'Angleterre n'étoit que roi d'Angleterre ; la Normandie avoit un duc particulier ; la France avoit en lui un vassal puissant, mais qu'il n'étoit pas impossible de réduire ; le peu d'union du roi d'Angleterre & du duc de Normandie rendoit encore ce dernier moins redoutable, & la reconnoissance qu'il devoit à la France, la reconnoissance, lien bien foible pour le commun des princes, en étoit un respectable pour le vertueux Robert.

Ce prince au reste n'étoit ni assez peu ambitieux pour laisser à son frere puîné un partage tel que l'Angleterre, ni assez actif pour faire valoir à propos ses droits sur cette couronne. Il eût fallu, pour réussir dans ce dernier projet, user de diligence à la mort de Guillaume le Conquérant, & montrer d'abord à l'Angleterre le légitime héritier; mais vivant loin de la cour de son pere, Robert fut aisément prévenu; Guillaume le Roux parut le premier dans ce royaume, où cachant quelque tems la mort de son pere, dont il prétextoit les ordres, & dont on connoissoit la tendresse aveugle pour ce fils, il s'empara sans obstacle de la plûpart des places fortes; il annonça enfin cette mort quand il en fut tems, & les lettres de recommandation qu'il avoit de son pere pour le primat Lanfranc & pour d'autres seigneurs du royaume, acheverent l'ouvrage que ses précautions avoient commencé, il fut

proclamé. Cependant plusieurs seigneurs Normands à qui le *Conquérant* avoit donné des terres en Angleterre, & qui en possédoient aussi dans leur pays, comprirent que la séparation des deux états & l'impossibilité de servir deux maîtres, les forceroient tôt ou tard de sacrifier ou leur ancien patrimoine, ou leurs nouvelles acquisitions ; & puisque leur intérêt étoit de réunir les deux états sous un seul prince, il étoit naturel qu'ils préférassent l'aîné. Guillaume d'ailleurs n'avoit de son pere que la valeur & la dureté ; Robert, avec une ame plus humaine, en avoit tous les talens, à l'activité près. Ils formerent donc en sa faveur un parti qui s'appella *faction*, comme l'entreprise s'appella *conspiration*, parce qu'elle ne réussit point, & elle ne réussit point, parce que Guillaume plus actif que son frere, se hâta de le prévenir, & que Robert, qui promettoit d'arriver au plutôt avec un puissant secours de

Order Vi-  
tal. p. 666.  
Guill. de  
Malmesb.  
p. 120.

Normands, n'arriva point. L'intérêt de la France eût été de s'opposer à l'expédition de Robert, comme elle eût dû s'opposer à celle de son pere, & par les mêmes raisons; il paroît qu'elle ne s'en mêla point du tout.

Guillaume laissa d'abord adoucir sa férocité aux sages conseils de Lanfranc, archevêque de Cantorbery, prélat humain; il parut vouloir mettre son peuple dans ses intérêts. De toutes les tyrannies introduites par le Conquérant, celle de la chasse paroissoit la plus odieuse; Guillaume promit à ses sujets, s'il en étoit bien servi, de leur accorder la liberté de la chasse; mais quand il se crut affermi sur le trône, il revint à son caractère avec d'autant plus de violence qu'il avoit fait plus d'effort pour s'en écarter. Non-seulement il ne tint point parole sur l'article de la chasse, mais il ajouta de nouveaux degrés d'atrocité aux loix tyranniques de son pere à cet égard; il pro-

nonça la peine de mort contre quiconque tueroit une bête fauve , & pour priver plus sûrement ses sujets du plaisir ou de la ressource de la chasse , il faisoit mutiler les chiens. Son avarice fit oublier celle de son pere ; il augmenta les impôts , il renversa tout ce qui restoit des privileges de la nation & du clergé , il vendit les bénéfices , souvent il s'en appropria les revenus , il fit revoir le terrier que son pere avoit fait , & ce fut pour augmenter les taxes. Le pieux Lanfranc crut que son âge, son caractère, ses services, l'intérêt de l'état, l'intérêt même du prince pouvoient l'autoriser à élever la voix ; une disgrâce fut le prix de sa franchise ; l'archevêque mourut peu de tems après , de douleur d'avoir donné ce tyran à sa patrie.

Après avoir ainsi dépouillé ses sujets , le Roux voulut encore dépouiller son frere : il résolut de lui enlever ses possessions du Continent ; il appelloit cette entreprise *sa re-*

*vanche* de la tentative que Robert avoit faite sur l'Angleterre ; mais Robert avoit des droits manifestes sur ce royaume ; quels étoient ceux de Guillaume le Roux sur la Normandie ?

La mollesse de Robert laissoit subsister dans cette province des divisions & des troubles, que l'autorité plus active eût aisément étouffés ; ce fut à la faveur de ces troubles que Guillaume entreprit son expédition. Il trouva des mécontents & des traîtres ; il traîna sur leurs pas en Normandie une armée d'Anglois qui n'osoient lui désobéir , comme un despote d'Asie , au moindre caprice , se fait suivre de cent mille esclaves. Robert implora le secours de la France : elle le lui devoit ; les mêmes raisons qui avoient dû la rendre contraire aux vues légitimes de Robert sur l'Angleterre , s'opposoient encore plus aux projets injustes de Guillaume sur la Normandie , projets qui tendoient également à une

Matth.  
Paris.  
Hunting-  
don.  
Malines-  
bury.

réunion que la France ne devoit pas souffrir ; d'ailleurs le succès de Guillaume eût donné pour vassal à la France, au lieu d'un prince vertueux & ami, un roi ennemi & barbare. L'irruption de Guillaume laissoit à la France le noble emploi de protéger son vassal contre un injuste agresseur, & de tenir la balance égale entre ces deux freres ennemis. Philippe sentit aisément ces avantages & ces intérêts : il marcha au secours de Robert ; mais les idées saines de la politique ne laissoient jamais qu'une trace légère dans l'esprit de ce roi inappliqué ; les présens de Guillaume l'éblouirent. Bertrade & la mollesse le rappellerent : il se déclara pour la neutralité. C'étoit livrer Robert à son frere ; car ce duc comptant, d'après les loix féodales, & d'après les intérêts de la France, sur le secours qu'on lui avoit promis, entraîné d'ailleurs par sa funeste indolence, n'avoit pris aucunes mesures pour se défendre. Dans cette ex-

trémité ce fut Henri son frere, quoï que justement irrité contre lui, qui fut son refuge.

On a déjà dit que Henri avoit eu pour unique partage les trésors de Mathilde sa mere. Robert, qui toujours lent & irrésolu, tantôt préparoit une attaque & n'attaquoit point, tantôt ne préparoit pas même sa défense, avoit emprunté de Henri une somme pour cette expédition d'Angleterre qui n'eut point lieu, & il lui avoit donné le Côtentin en engagement. Ce canton, tel qu'il fut cédé à Henri, comprenoit près du tiers de la Normandie. Ainsi c'étoit un associé au duché de Normandie que Robert s'étoit donné pour le modique & inutile secours de trois mille marcs d'argent. Ayant fait ses réflexions dans la suite sur l'imprudence d'un si mauvais marché, il l'annulla & reprit le Côtentin, soit en payant son frere, soit, dit-on, sans le payer; puis, sur le soupçon qu'il eut de quelques projets de vengeance de



la part de ce frere, il le fit arrêter. Henri étoit en son pouvoir au tems de l'irruption de Guillaume, qui fans doute ne manquoit pas de faire valoir le prétexte de délivrer un frere. Robert pressé d'un côté par Guillaume, abandonné de l'autre par Philippe, alla tirer Henri de sa prison, & le constitua juge entre Guillaume & lui. Henri prit généreusement le parti de l'équité; il sacrifia même de justes ressentimens, & joignit ses amis à ceux de Robert. Il lui donna une marque non suspecte de zele, lorsqu'ayant appris la trahison d'un riche bourgeois de Rouen, nommé Conan, qui vouloit livrer cette ville à Guillaume, il se saisit du traître, le traîna au haut d'une tour, & le précipita de sa main.

Mais l'appui d'un prince sans états & qui n'avoit que son parti, ne pouvoit pas être d'une grande ressource pour Robert. L'impitoyable Guillaume le poursuivoit avec tout l'acharnement & de l'ambition & de

la haine. La noblesse qui servoit dans les deux armées, eut horreur de voir deux freres prêts à s'égorger ; elle ménagea entre eux un accommodement. L'usurpateur recueillit le fruit de ses violences ; il fallut lui céder ce qu'il avoit pris pour pouvoir conserver le reste ; il eut des villes & des territoires , qui heureusement étoient éparpillés, les comtés d'Eu & d'Aumale, Fescamp, Cherbourg, quelques autres places sur la côte. L'indolent Philippe se vit ainsi donner un roi pour vassal, sans prendre aucune part à ces arrangemens ; il pensa que le démembrement du duché seroit favorable à ses intérêts , parce que les deux princes ne cesseroient point d'être en guerre. Robert crut gagner quelque chose à ce traité, parce que Guillaume lui promit son secours pour réduire le Maine qui s'étoit révolté ; ceux des barons Normands qui avoient été dépouillés de leurs possessions d'Angleterre pour avoir pris le parti de

Robert, s'y firent rétablir. Henri jugea qu'il avoit été seul sacrifié, il se retira au Mont S. Michel, d'où il se mit à faire des courfes sur les terres voisines. Ses deux freres, dont il se déclaroit également l'ennemi, l'assiégerent dans cette place, & le réduisirent bientôt à manquer d'eau. Robert fut touché de sa situation, il lui permit de se pourvoir d'eau, & lui envoya même quelques pieces de vin pour sa table. Guillaume qui ne connoissoit que les droits de la guerre, & pour qui la nature n'étoit rien, trouva cette générosité très-déplacée : il la reprocha aigrement à Robert. *Quoi, s'écria Robert, je souffrirai que mon frere meure de soif!* Guillaume fut également étonné de l'action & de la réponse.

Guill. de  
Malmesb.  
p. 121 &  
suiv.

Ce barbare, qui ne voyoit dans ses freres que des ennemis donnés par la nature, fut trop heureux que des soldats de Henri respectassent en lui le frere de leur maître. Guillaume étoit allé observer la forte-

Id. ibid.

resse: il étoit seul; deux soldats de la garnison courent à lui, l'attaquent, le renversent; un d'eux tenoit le bras levé pour le percer: *arrête*, lui cria Guillaume, *je suis le roi d'Angleterre*. A ces mots les deux soldats saisis de respect, le relevent & l'aident à remonter à cheval; il semble qu'au moins ils auroient dû le conduire à Henri, ils le laisserent aller, & depuis ils s'attachèrent à lui. Henri capitula; on lui ôta le peu qu'il possédoit encore; il erra de contrée en contrée, sans projets, sans espérances, manquant de tout, & sur-tout d'amis, bien éloigné de prévoir l'accomplissement de la prétendue prédiction de son pere.

Délivré de cet ennemi, Guillaume ne songe plus qu'à perdre l'autre; on avoit dû juger qu'un prince de ce caractère, ayant un pied dans les états de son frere, ne s'en tiendrait pas là. Il étoit à portée d'espier les occasions de surprendre & de trahir. Robert ne savoit ni se défier

ni se défendre ; son ame étoit toute ouverte ; ses états n'avoient point de barrière ; Guillaume toujours caché , voyoit tout & préparoit tout. Tandis qu'il brouille & qu'il cabale en Normandie , tandis qu'il y trahit la nature & l'amitié , il met tout à profit en Angleterre. Les ministres de ses extorsions menent sur la côte vingt mille soldats , & leur annoncent qu'il faut s'embarquer pour la Normandie ; c'étoit toujours malgré eux que les Anglois servoient Guillaume , & sur-tout qu'ils le servoient hors de leur île. On leur déclare que , s'ils veulent racheter leur service militaire moyennant dix schelings par tête , ils peuvent retourner dans leurs provinces ; la condition est acceptée. Avec cet argent Guillaume achete , non pas une autre armée , ( il n'en avoit pas besoin , ses partisans secrets lui suffisoient ) mais l'inaction de Philippe , qui , gagné par ses présens , ne donna point de secours à Robert , & ne l'avertit

point de son danger. Robert, qui n'avoit rien prévu, alloit se trouver sans ressources, lorsqu'heureusement pour lui, de nouveaux troubles, de nouvelles conspirations survenues en Angleterre, y rappellerent le tyran.

Arrêtons-nous un moment à considérer ici ce que faisoit Philippe & ce qu'il devoit faire. Qu'il vît d'un œil indifférent ou même content la Normandie partagée entre les deux ou les trois freres, qu'il laissât tantôt Robert & Henri combattre contre Guillaume seul, tantôt Guillaume & Robert se réunir contre Henri & le dépouiller; qu'il regardât leurs divisions comme le fondement de sa sûreté; qu'il en profitât sans avoir eu le tort de les exciter ni de les fomenter, son inaction considérée sous ce point de vue, n'auroit absolument rien de bien blâmable; Philippe devoit cependant ne se pas borner à ces vues étroites, à ces intérêts du moment, il devoit faire

attention au caractère avide & entreprenant de Guillaume le Roux, il devoit en mesurer les forces, & sentir que ce prince étant déjà parvenu à démembrement la Normandie, le poids de sa puissance écraseroit tôt ou tard la foiblesse de ses freres; il étoit contre toute politique que Philippe devînt le complice de Guillaume dans les projets de cet ambitieux pour l'entière réunion de la Normandie à l'Angleterre, & le roi se détachoit trop évidemment de la nation, lorsque pour quelque argent il consentoit à cette réunion si redoutée. On diroit que Philippe I. sans considérer les intérêts de sa couronne, s'étoit seulement regardé comme le rival personnel de Guillaume le Conquérant, & que depuis la mort de ce prince, il regardoit les affaires de l'Angleterre & de la Normandie comme lui étant devenues étrangères.

Quelle devoit donc être sa con-

duite à-travers les querelles des trois fils du Conquérant ?

Dans les principes d'une politique juste & noble, il devoit s'opposer à toute usurpation, exiger pour les intérêts de l'équité, que l'Angleterre, comme le principal partage, fût donnée à Robert, héritier légitime ; exiger pour les intérêts de la France, que la Normandie fût donnée à Guillaume le Roux, malgré son caractère, afin que cette province eût un duc particulier, & la France un vassal moins puissant ; & pour affoiblir encore ce vassal, il eût dû exiger que le prince Henri eût le Maine en partage.

Dans les principes d'une politique moins élevée, Philippe, en laissant subsister le partage originaire, c'est-à-dire celui qui avoit donné l'Angleterre à Guillaume le Roux, & les états François à Robert, devoit toujours se réunir avec Robert contre Guillaume, premièrement pour



protéger son vassal & se l'attacher, sinon par la reconnoissance, du moins par l'ascendant des bienfaits; secondement, bien plus encore pour que le roi d'Angleterre ne devînt jamais le voisin & le vassal de la France.

Voilà les intérêts que Philippe semble à peine avoir entrevus, tant il les négligea constamment.

Bientôt la folie des croisades vint confondre & absorber tous les intérêts de l'Europe. Ces pieuses entreprises sont jugées aujourd'hui également contraires à la politique qui condamne les expéditions lointaines, & à la religion, qui ne met à personne les armes à la main. Mais l'éblouissante idée d'arracher les lieux saints aux infidèles, & les chrétiens d'Asie à l'oppression, les exhortations de ce Pierre l'Hermite, homme éloquent & sensible, qui peignoit vivement les maux de ses frères dont il avoit été vivement frappé; les instances des papes, les intrigues des moines, l'attrait de la nouveauté

té , l'ardeur de la chevalerie , la superstition des rois & des peuples , l'empressement qu'avoient tant de brigands dévots d'aller chercher hors de l'Europe la fortune , l'absolution & l'impunité ; peut-être aussi les invitations de quelques peuples opprimés par les Turcs , & l'espérance d'étendre le commerce de l'Europe (vues nouvelles, développées depuis peu) produisirent cette fermentation universelle , qui enleva tant de prélats à leurs sièges , tant de souverains à leurs états , tant de citoyens à leur patrie. L'usage devenu commun depuis long-tems parmi les pénitens & les dévots, rois ou peuple, de faire le voyage de Jérusalem , usage que nous avons vu entraîner Robert le Diable & le prince Edgar Atheling, devoit , par le concours des conjonctures , amener les esprits à cette étrange résolution. Puisqu'il falloit aller à Jérusalem , il falloit rendre ce pèlerinage libre & sûr : il l'avoit été du tems des Sarrafins , il

Guill. de  
Tyt.  
M. Paris.  
& alii passim.

avoit cessé de l'être sous les Turcs ou Turcomans , qui en 1065 s'étoient emparés de Jérusalem. Ce peuple encore féroce n'avoit gueres pris du Mahométisme que la haine du nom Chrétien; les voyages des Occidentaux à la Terre-Sainte ne servoient plus qu'à rendre ceux-ci les témoins de la profanation des lieux saints & de la misère des Chrétiens d'Asie; de-là ce zele de Pierre l'Hermite, de-là l'enthousiasme épидémique.

De tous les souverains de l'Europe (1) il n'y eut gueres que Philippe I. & Guillaume le Roux que cet enthousiasme ne gagna point. Philippe, excommunié par le concile même (2) où la première croisade fut résolue, prit peu de part à cette expédition, dans laquelle Hugues

---

(1) Aucun roi de l'Europe n'alla en personne à la première croisade; mais presque tous y prirent part.

(2) Le concile de Clermont en 1095.

son frere , comte de Vermandois ; s'engagea des premiers ; Philippe ne fut , comme M. le président Henault l'a dit très-justement de Charles VII. que le témoin des grands événemens de son regne. Pour Guillaume le Roux , il vit ce grand événement , & il songea sérieusement à en profiter. Le romanesque & peu politique Robert sembloit n'attendre que cette brillante occasion de sacrifier le trône à la chevalerie. Les autres souverains qu'entraînoit le tourbillon , se contenterent de s'éloigner de leurs états , Robert vendit les siens qu'aussi bien il ne savoit pas gouverner , & il les vendit à son ennemi , c'est-à-dire à son frere. Moyennant dix mille marcs , Guillaume fut mis en possession de la Normandie & du Maine. Philippe gagna aussi à cette expédition , la vicomté de Bourges que lui vendit Harpin pour courir à la Terre-Sainte , & dont Philippe rendit hommage au comte de Sancerre , comme nous l'avons dit ; mais

il

il gaignoit bien moins en devenant ainsi vassal du comte de Sancerre, qu'il ne perdoit en acquérant un vassal tel que le roi d'Angleterre. C'étoit Guillaume le Conquérant avec toute sa puissance & toute sa férocité, qui revenoit menacer la France; ce royaume perdoit tous les avantages qu'il avoit pu tirer du démembrement de la succession du premier Guillaume.

Philippe ayant retrouvé son rival, reprit sa première politique : il devint moins indifférent sur les affaires de la Normandie & de ses adjacentes, ou plutôt Louis *le Gros* son fils (1), qu'il avoit associé à la couronne, & qui régnoit pour lui, redonnoit au gouvernement, de la vigilance, de la vigueur & de l'adresse; il s'unit avec le comte d'Anjou, ennemi naturel de tout duc de Normandie & de tout comte du Maine, &

---

(1) On l'appelloit le *prince du royaume*.  
Tome I. M

qui avoit cédé au roi le Gâtinois ; ils susciterent un Hélié , seigneur de la Fleche , qui fit impunément plusieurs incursions dans le Maine , jusqu'à ce qu'enfin Guillaume le fit prisonnier dans une rencontre. Les rois de France & le comte d'Anjou demanderent sa liberté qu'il fallut bien leur accorder. Il en fit usage pour s'emparer du Mans , aussi-tôt que Guillaume fut retourné en Angleterre. Guillaume , à cette nouvelle qu'il reçut au milieu d'une chasse dans la *forêt-neuve* , tourne bride , court au grand galop à Darmouth , y trouve un vaisseau , se jette dedans ; les matelots l'avertissent que le tems est contraire , & qu'il y a du danger à s'embarquer. *A la voile* , s'écrie-t-il , *jamais roi ne s'est noyé ; mais j'aimerois mieux l'être que de différer un moment ma vengeance* ; il arrive , reprend le Mans , poursuit Hélié jusques sur ses terres , & va se faire blesser à l'assaut d'un petit château dont il est obligé de lever le siege.

Malmesb.  
Hunting-  
don.  
M. Paris.

La plus belle vengeance qu'il pût prendre de Philippe & de Louis , c'étoit de s'aggrandir en France , ce fut de quoi il s'occupa. Jamais ce prince n'étoit un moment sans projeter & sans exécuter. Il avoit vu , aussi-bien que les moines ses ennemis , tout le parti que la politique pouvoit tirer des croisades ; il voyoit le jeune duc d'Aquitaine Guillaume IX. emporté par une ardeur de gloire qui étoit de son âge , épuiser ses états pour aller cueillir quelques palmes stériles sur les bords du Jourdain ; il lui offrit de l'argent , il étoit toujours prêt à en fournir , il ne lui en coûtoit que d'écraser ses sujets ; le duc l'accepta , & trouva beau de remettre en des mains si fidelles son duché de Guyenne & son comté de Poitiers ; l'argent étoit prêt , ainsi que l'armée pour l'escorter & les vaisseaux pour les porter ; Guillaume *le Roux* alloit prendre possession de ces deux riches provinces , & devenir aussi puissant en France que

le roi lui-même, lorsqu'enfin il mourut. Il étoit à la chasse dans sa forêt neuve; un gentilhomme François, nommé Tyrrel, distingué par son adresse à tirer de l'arc, l'accompagnoit seul; un cerf est lancé, Tyrrel impatient de se signaler aux yeux du roi, tire une fleche: elle effleure en passant un arbre qui la détourne & la renvoie droit au roi, à qui elle perça le cœur: il tomba mort sur la place.

Mézeray dit, comme auroit fait Tacite, que la fleche fut ainsi dirigée *par hasard ou à dessein*; mais les historiens Anglois n'accusent point Tyrrel; il est vrai qu'effrayé de cet accident, il n'en instruisit d'abord personne, il courut à toute bride au rivage, s'embarqua pour la France. & se joignit aux croisés qui partoient pour Jérusalem. Des paysans trouverent le corps du roi dans la forêt le jetterent sur un cheval, & le porterent à Winchester, où il fut enterré sans cérémonie sous la tour de



la cathédrale ; aucun de ses courtisans n'étoit à ses funérailles ; haï de tous , il fut abandonné de tous. Le peuple observa que les familles chassées avec tant de violence par Guillaume le Conquérant , du terrain qu'occupoit la forêt neuve , avoient été vengées par la mort de trois enfans de ce même Conquérant , tués à la chasse dans cette forêt : Richard , frere aîné de Guillaume le Roux , tué par un cerf ; un autre Richard leur neveu , fils naturel du duc Robert , tué aussi par un cerf ; enfin le roi Guillaume le Roux , tué par une fleche adressée à un cerf. Mézeray remarque à cette occasion qu'il périt plus de souverains à la chasse qu'à la guerre. Mézeray nourri dans tous les préjugés de la guerre , trouvoit bien plus beau qu'ils mourussent sur un champ de bataille. Eh ! qu'ils meurent dans leur lit comme notre Charles V. & notre Louis XII. & que les larmes de leurs sujets soient leur éloge funebre. Quant à

M.Hume,  
Plantagen.  
T. I. c. 5.

la chasse, un historien philosophe observe qu'elle étoit le principal amusement & presque l'unique occupation des princes guerriers dans un tems où les charmes de la société étoient peu connus, & où les beaux arts offroient peu d'objets dignes d'attention.

Guillaume le Roux outragea tant le clergé, qu'on pourroit attribuer au ressentiment de ce corps la diffamation de ce prince, ou soupçonner du moins les ecclésiastiques d'avoir un peu chargé la peinture de ses vices; mais de l'aveu des écrivains les moins favorables à l'Eglise, la conduite de Guillaume ne dément point l'idée que les ecclésiastiques en ont donnée. Il paroît qu'avec tous les défauts de son pere poussés jusqu'à l'excès, il eut seulement quelques-unes de ses qualités vigoureuses sans aucune vertu. Le trait qui semble l'avoir distingué plus particulièrement des princes de son tems, est l'irréligion. Il avoit l'esprit tourné à

l'épigramme comme le cœur à la violence ; il n'épargnoit pas plus les plaisanteries que les extorsions aux prêtres & aux moines ; on dit que ces plaisanteries ne se bornoient point aux ministres de l'Eglise , & qu'elles *attaquoient Dieu jusqu'en son sanctuaire*. On prétend qu'un jour il prit plaisir à faire disputer devant lui à toute outrance des théologiens & des rabbins , & qu'il tint la balance très-égale entre eux par le ridicule qu'il donna aux deux partis. On dit qu'un Juif dont le fils avoit abjuré , lui offrit de l'argent pour qu'il employât son autorité à ramener ce fils au Judaïsme ; que Guillaume se chargea de la commission , & pour mériter cet argent , s'en acquitta de très-bonne foi ; qu'enfin n'ayant pu réussir ni par prières ni par menaces, il voulut avoir la moitié de l'argent, parce que , disoit-il , il l'avoit bien gagné. Ce qu'il y a de certain, c'est que les revenus des bénéfices avoient pour lui beaucoup d'attrait ; qu'à la

mort du primat Lanfranc , il garda pendant quatre ans les fruits de l'archevêché de Cantorberi ; qu'il les auroit vraisemblablement gardés plus long-tems , sans une maladie qui le détermina enfin à nommer S. Anselme à cet archevêché. Revenu en santé , il se remit à piller les églises avec plus d'ardeur , & à vendre les bénéfices plus cher. Sa réputation étoit si bien établie sur ce point , qu'on marchandait ouvertement avec lui , ce qui lui fit faire une fois par hasard une assez bonne action. Deux moines s'étoient enrichis & avoient mis une somme en société pour acheter l'abbaye où ils demouroient ; il devoient , selon leur marché , en partager les fruits ; ils viennent faire leurs offres au roi qui les écoute : il apperçoit à l'écart un autre moine qu'ils avoient amené avec eux ; « & vous , lui dit-il , combien » offrez-vous pour avoir l'abbaye ? » -- Rien , sire , je suis un religieux , » je n'ai rien , mais quand j'aurois

» vos richesses , je n'offrirois rien  
 » encore pour un bénéfice. — Vous  
 » ferez donc abbé , dit le roi , qui  
 » sentit dans ce moment le prix de la  
 » vertu , ceux-ci sont indignes de  
 » l'être par le desir qu'ils en ont , &  
 » par les moyens qu'ils emploient». Cette action ne fut pas soutenue ; le plaisir d'étonner , celui de renvoyer deux moines honteux & confus , en avoient été le principe ; la vente & le pillage continuerent ; Guillaume persécuta S. Anselme , du moins il eut avec lui des démêlés si violens , que S. Anselme ne se croyant pas en sûreté dans les états de cet ennemi du clergé , quitta l'Angleterre , & alla demander justice au pape , excellent prétexte pour Guillaume de confisquer tous les biens d'Anselme , & de garder les revenus de l'archevêché. Tel étoit Guillaume le Roux à l'égard du clergé ; les querelles alors trop fréquentes & trop importantes entre la puissance ecclésiastique & l'autorité temporelle , les

Eadmer.  
 Malmesb.  
 Hunting-  
 don.

prétentions d'indépendance de la part du clergé , pourroient servir d'excuse à Guillaume sur cet article ; mais on a vu quel il étoit à l'égard de ses autres sujets & à l'égard de ses voisins. Il reste à ceux qui estiment la guerre , & ce qu'on est convenu d'appeller la politique , des raisons d'admirer Guillaume , malgré tout le mal que l'histoire est forcée d'en dire ; d'autres ne lui sauront gré que de quelques monumens, tels que 'a tour & le pont de Londres & la salle de Westminster ; on peut remarquer aussi que son regne sert d'époque à la dernière entreprise des nations du Nord sur l'Angleterre ; il faut tenir compte à ce prince d'avoir par une activité infatigable & par des succès constans , écarté pour jamais ces brigands étrangers , & tari dans l'Europe cette source toujours renaissante de barbarie.

## CHAPITRE IV.

*Louis le Gros , & Henri I. dit  
Courmantel.*

Depuis l'an 1100 jusqu'à l'an 1137.

**L'**EXEMPLE du duc Robert est une leçon pour les princes de ne point quitter leurs états , quelque motif brillant qui les invite à des expéditions lointaines ; cette leçon donnée par l'intérêt , est plus forte que toutes celles de la justice. Si Robert eût été en Normandie , qui eût pu l'empêcher de monter sur le trône que Guillaume laissoit vacant , lui à qui ce trône étoit dû , à qui Guillaume l'avoit enlevé , lui que les Anglois desiroient pour maître ? Mais tandis qu'il est égaré au fond de la Palestine , le prince Henri son frere se trouve dans cette même forêt où Guillaume vient d'être tué. Il y ap-

prend cette nouvelle , son ambition s'enflamme par l'espérance , il voit d'un coup d'œil tout ce que les conjonctures ont de favorable pour lui , il voit qu'il n'étoit rien & qu'il peut prétendre à tout ; faisi de l'esprit de Guillaume , il court s'emparer de ses trésors : c'étoit par-là que Guillaume avoit réussi à la mort de son pere. Henri trouva ce que depuis long-tems on n'avoit pas vu en Angleterre , un citoyen parmi tant d'esclaves ; Breteuil (1) , garde du trésor royal , homme courageux & juste , digne de la confiance de ses maîtres , résiste à l'usurpateur , & défend les droits du prince absent ; sa vertu ne fut point imitée ; Henri furieux fond sur lui l'épée à la main avec sa suite ; Breteuil cede au nombre & à la force ; Robert est oublié ; les dons de Henri ont corrompu les

Order.  
Vital. p.  
782.

---

(1) Il étoit de race Normande , fils de Guillaume de Fitzosberne , dont nous avons parlé dans le chapitre premier de l'histoire.



grands & les prélats ; il est proclamé. De quel droit ? on le voit. Ce n'étoit assurément ni le droit héréditaire ni le droit d'élection libre, & sans doute il ne peut résulter aucun titre de ce renversement de toutes les loix.

Henri avoit vu à la mort des deux Guillaumes combien ils étoient haïs : il savoit que Robert étoit aimé ; il craignit ces dispositions , & voulut les balancer ; le peuple donne aisément son amour quand on lui donne des espérances. Henri fit peu pour le bonheur public, mais il promit beaucoup ; il accorda une charte pour le rétablissement de la liberté, pour la réformation des abus, il rappella Anselme, il le mit dans ses intérêts ; & lorsque Robert, revenu de Jérusalem ( dont on lui avoit offert la couronne, que Godefroy de Bouillon n'obtint (1) qu'à son refus),

---

(1) Il paroît du moins que les croisés se partagèrent dans leur choix entre Godefroy de Bouillon, qui le premier avoit arboré

redemanda son trône, il vit que les Anglois l'avoient oublié, qu'ils croyoient aimer l'usurpateur; ils croyoient du moins avoir élu librement un prince qui promettoit de les rendre libres, & ils mettoient quelque pudeur à soutenir un choix si récent; ils alléguoient cette vieille & mauvaise raison: « que Henri » étoit né fils de roi, au lieu que Robert étoit né avant la conquête »; comme si la nature, en nous donnant l'être, ne nous promettoit pas la succession de nos parens dans l'état où elle doit se trouver à leur mort; mais du moins Henri étoit né en Angleterre, & il s'applaudissoit politiquement en toute occasion d'être le premier Anglois de sa race. Un autre prince qui avoit encore plus de droit

---

l'étendard des Chrétiens sur les murs de Jérusalem; Raimond de Toulouse, qui dans le même tems faisoit la même chose à une autre attaque; & Robert de Normandie, qui avoit égalé ou surpassé leur valeur.

à ce trône que Robert lui-même, & qui avoit été encore plus aimé, put s'appercevoir qu'il étoit encore plus oublié ; c'étoit Edgar Atheling, le dernier rejetton de la race Saxonne ; il s'étoit attaché à Robert dans la Terre-Sainte ; des qualités, des inclinations, des défauts semblables les avoient unis ; tous deux bons, vertueux, aimables, vaillans, favoient combattre & plaire ; ni l'un ni l'autre ne favoit gouverner. Francs chevaliers, foibles princes, tous deux se laissèrent dépouiller de leurs états : l'un sans même les réclamer, l'autre en les réclamant tard, hors de propos, sans préparatifs & sans constance. Robert avoit sur Edgar l'avantage d'une valeur plus éclatante ; Edgar toujours prêt à reconnoître la supériorité de ses amis & de ses ennemis, se livroit au plaisir de l'admirer, de le servir, & ne se rappelloit ses propres droits que pour les sacrifier à son ami.

Henri, moins généreux & plus

Eadmer.  
Hoveden.  
M. Paris.

habile, au défaut de droits réels, en cherchoit d'apparens. Il se rendit sur-tout agréable à la nation par son mariage avec Mathilde, fille de Malcolm III. roi d'Ecosse, & niece par sa mere d'Edgar Atheling. C'étoit d'un côté tendre à la réunion de l'Ecosse avec l'Angleterre, & travailler à éteindre tous les troubles dans l'île; c'étoit de l'autre côté joindre en quelque sorte les droits de la race Saxonne à ceux de la race Normande.

Ce fut dans ces conjonctures que Robert descendit à Portsmouth avec Edgar Atheling & une armée; on épargna aux deux freres l'horreur de s'égorger; ils acceptèrent la médiation de S. Anselme que Henri avoit su gagner. Robert en toute occasion avoit paru préférer de l'argent à des états; on lui offrit de l'argent, & il vendit l'Angleterre pour une pension annuelle de trois mille marcs. Ces fortes de pensions ne sont pas toujours bien exactement payées, &

vraisemblablement Henri payoit mal celle-ci , lorsque non content de l'Angleterre , il envahissoit encore la Normandie & le Maine. Robert , qui , à son retour de la Terre-Sainte , étoit rentré dans ces deux dernières provinces , avoit repris en régnant toute sa foiblesse & toute sa nonchalance ; les barons Normands que son autorité ne contenoit point , opprimoient les peuples ; Henri gouvernoit mieux , & la comparaison du sort des deux états étant à l'avantage de l'Angleterre , lui donna en Normandie un parti puissant ; bientôt il fut assez fort pour y tenter les hasards , & la bataille de Tinchebray en 1106 , consumma la réunion des provinces Françaises à la couronne d'Angleterre. Henri plus heureux encore dans ses injustices que ne l'avoit été Guillaume le Roux , fit prisonniers dans cette bataille tous ses concurrens ; Robert , malgré des prodiges de valeur qui sembloient d'abord lui promettre la victoire ,

tomba dans ses fers où il languit vingt-huit ans, ayant été, dit-on, aveuglé par un bassin de cuivre ardent, malheureux de n'être pas mort lorsqu'une fleche empoisonnée avoit menacé sa vie. Les médecins alors lui avoient déclaré qu'il ne pouvoit guérir qu'en faisant promptement fucer sa blessure. *J'aime mieux perdre la vie*, dit-il, *que de hasarder celle d'autrui*. Sybille sa femme prit le tems de son sommeil, suça la plaie, le guérit & mourut. On peut juger s'il étoit aimé.

Edgar Atheling s'étoit fait prendre à la suite de Robert; Henri qui le craignoit moins, & qui comptoit alors pour peu de chose les droits de la maison Saxonne, lui rendit, pour paroître généreux, une liberté dont Atheling n'abusa pas; il vécut paisible jusqu'à une extrême vieillesse, oublié au sein même de l'Angleterre, où en le voyant tous les jours, on se souvenoit à peine de l'avoir aimé & méprisé. Peu de tems

après la bataille de Tinchebray , Guillaume , dit *Crit.* ou *Cliton* , fils & unique héritier de Robert , tomba encore au pouvoir de Henri , dont la fortune sembla n'avoir plus de revers à craindre.

Quel étoit l'intérêt de la France pendant toutes ces agitations de la race Normande ? toujours le même , celui d'empêcher cette réunion des états François à l'Angleterre , celui de n'avoir pas le roi d'Angleterre pour vassal. Cette suite d'usurpations qui rappelloient & renouvelloient la première usurpation de Guillaume le Conquérant , sembloit autoriser la France à ne reconnoître aucuns droits dans la maison Normande relativement à l'Angleterre , à faire tous ses efforts pour reporter Edgar Atheling sur le trône de ses peres. Quant aux états François , il falloit encore qu'ils fussent partagés entre Robert & Henri , que Robert eût la Normandie , & que Henri eût le Maine. Mais si l'indifférence d'Ed-

gar pour le trône, ou celle des Anglois pour Edgar rendoit ces arrangements impossibles, au moins le partage étoit tout fait entre les princes Normands; l'un devoit avoir l'Angleterre, l'autre les états François. Vouloit-on suivre la justice? l'Angleterre devoit appartenir à l'aîné, les états François à Henri. Ne consultoit-on que l'intérêt? le paisible, le nonchalant Robert valoit mieux pour voisin que l'ambitieux Henri, prince trop semblable aux deux Guillaumes.

Louis le Gros (car il faut compter pour rien, sur-tout dans ces dernières années, Philippe I. dont le seul mérite étoit de laisser quelquefois agir son fils); Louis le Gros, prince actif, intelligent, brave & ferme, voyoit très-bien ces intérêts; tout lui disoit de ne pas laisser opprimer Robert par Henri; mais dans le chaos du gouvernement féodal le meilleur roi ne faisoit souvent rien de ce qu'il vouloit faire, & le nécessaire étoit



quelquefois impossible. En Angleterre la tyrannie des Normands avoit du moins produit une paix telle que la tyrannie en produit quelquefois ; ce peuple , depuis si fier , étoit devenu un peuple d'esclaves. La France étoit un peuple de souverains , dont le roi étoit le chef toujours mal obéi. Le gouvernement de cet empire étoit alors ce qu'est depuis si long-tems celui de l'Allemagne, mais avec cette différence que la constitution Germanique a reçu du tems & des loix une consistance , une solidité que l'anarchie féodale n'a jamais eues parmi nous. Notre regne féodal ne fut dans son origine qu'une usurpation , dans son cours qu'un long abus, sur sa fin qu'un vieux levain étranger dont la nation cherchoit à se purger.

Du tems de Louis le Gros , le domaine de la couronne n'étoit pas la vingtieme partie du royaume , le reste appartenoit en propriété à des vassaux , dont chacun en particulier

pouvoit être plus foible que le souverain , mais qui par leur réunion accabloient aisément sa légère puissance. Les rois d'Angleterre , placés au rang de ces vassaux par la possession de plusieurs grands fiefs en France , y souffloient sans cesse le feu de la révolte. Louis le Gros , le premier de nos rois qui ait eu un plan suivi de conduite à l'égard de ces ennemis tant étrangers que domestiques , sentit la nécessité de changer cette constitution forcée , & de ramener la France au gouvernement monarchique. Il s'attacha donc à deux choses.

1°. A diminuer la puissance des seigneurs dans le royaume.

2°. A combattre & à borner celle des rois d'Angleterre , qui étoit l'appui de l'autre.

Pour réussir dans le premier projet , il employa deux moyens : la justice & les armes. Il fit entrer dans son plan de justice politique l'établissement des communes & l'affran-

chiffement des serfs. Par-là il acquit des fujets reconnoiffans & affectionnés ; on s'attacha auffi fous Louis le Gros & fous les rois fes fucceffeurs, à diminuer l'autorité des justices feigneuriales par le moyende ces commissaires , nommés *missi dominici*, qui examinoient dans leurs tournées la conduite des ducs & des comtes , & recevoient les plaintes des parties lésées ; c'étoit encore armer les opprimés contre les oppresseurs, les fujets contre les seigneurs, & mettre les peuples dans les intérêts de la royauté. Dans la fuite , l'établissement des grands-baillis , des cas royaux , & les appels des juges des seigneurs devant les juges royaux, détruisirent encore plus efficacement le trop grand pouvoir des justices particulieres.

Mais au tems que nous examinons, c'est-à-dire au commencement du regne de Louis le Gros, soit pendant son association à la couronne fous son pere , soit dans les années

qui suivent la mort de Philippe , ce qu'il y avoit de plus pressé étoit d'accabler par les armes cette foule de petits rebelles qui renversoient à la fois le trône & la liberté publique. On a prétendu que c'étoit contre l'avis de Philippe I. qu'après la bataille de Tinchebray Louis le Gros avoit permis à Henri de s'établir en Normandie. S'il étoit possible alors de l'en empêcher , la politique de Philippe l'aura emporté en ce point sur celle de Louis le Gros ; mais comme toute la France étoit en feu, Louis le Gros se crut obligé d'observer une exacte neutralité pour avoir le loisir de soumettre les Dreux de Mouchy , les Lyonnet de Meun , Matthieu comte de Beaumont-sur-Oyse , Bouchard de Montmorency & le comte de Corbeil son fils , les seigneurs de Mante , de Coucy , de Montfort , de Montlehery , de Rochefort , &c. Et que pouvoit-il contre les puissances étrangères, lorsque malgré toute son activité , malgré  
des

des talens distingués pour son siècle , le seul château du Puyset en Beauce lui coûtoit trois années de guerre , & la tour d'Amiens deux , lorsque lui-même enfin il chanceloit encore sur un trône où tous les seigneurs puissans croyoient avoir les mêmes droits que Hugues Capet ? Le comte de Corbeil n'aspiroit pas à moins qu'à la couronne. Il dit un jour à sa femme , en la quittant pour aller combattre Louis le Gros : « com- » tessie, ceignez l'épée au comte de » Corbeil , le roi de France la dépo- » sera ce soir à vos pieds ». Tels étoient les sujets des premiers rois Capétiens ; il falloit avant tout, les réduire , & c'est à quoi s'appliqua d'abord Louis le Gros.

Suger , in  
vit. Lud.  
Groil. n.  
19.

Libre de ces premiers soins & des inquiétudes les plus pressantes , moins resserré dans son domaine , moins gêné dans ses mouvemens , plus maître de ses sujets & de lui-même , il ne songea plus qu'à borner cette puissance Angloise dont il

avoit été forcé de souffrir l'agrandissement & les usurpations. Les sujets de guerre ne pouvoient manquer ; Louis ne les cherchoit ni ne les évitoit, il avoit à Henri des obligations, qui, avec les autres circonstances, avoient pu contribuer à sa neutralité dans les guerres de Henri & de Robert. Louis, associé à la couronne par son pere, étoit persécuté par sa marâtre Bertrade, à qui Philippe avoit quelquefois la foiblesse de le sacrifier ; Philippe avoit enlevé cette femme à Foulques le Rechin, comte d'Anjou, son mari, qui eut la bassesse de la recevoir & de la traiter magnifiquement à Angers, lorsqu'elle y vint quelques années après avec Philippe. Bertrade, malgré le mépris public, malgré les excommunications lancées sur sa tête & sur celle de Philippe, étoit parvenue à faire déclarer ses enfans capables de succéder au trône, où elle voyoit avec peine Louis déjà placé. Dans un de ces orages qu'elle

excitoit contre ce prince, il avoit cru devoir se réfugier en Angleterre. Le choix de cet asyle, s'il fut libre, semble démentir l'histoire de la querelle de Henri avec Louis, que nous avons rapportée plus haut, quoiqu'après tout, un prince de vingt-cinq ans pût avoir pardonné les insultes faites à un enfant de six ans. On dit que la haine de Bertrade poursuivit Louis jusqu'en Angleterre; que pour engager Henri à le faire périr, elle le lui peignoit comme le plus dangereux ennemi qu'il pût craindre; & qu'au retour du prince en France, elle lui donna un poison dont il pensa mourir. Quoiqu'il en soit, Henri n'eut point d'égard aux instances de Bertrade, & s'unit d'amitié avec Louis; mais c'étoit une amitié de princes; les intérêts politiques l'altérèrent aisément.

La rivière d'Epte devoit servir de limite aux domaines respectifs des deux rois; cependant les Normands ( qu'on peut à présent nommer les

N ij

Mézéray,  
abr. chro-  
nol. sous  
Phil. I.

Anglois ) avoient bâti le château de Gisors au-delà de cette rivière & sur les terres réputées Françoises. Après bien des conventions rompues de part & d'autre, après divers soulèvemens excités parmi les vassaux des deux empires, après qu'on eût proposé, promis, refusé de mettre Gisors en séquestre, ou d'en raser la forteresse, il fallut en venir aux mains sur les bords de cette même rivière d'Epte. Louis le Gros du moins voulut épargner le sang, il défia Henri à un combat singulier en présence des deux armées, qui applaudirent au défi; elles n'étoient séparées que par la rivière, & sur cette rivière il y avoit un pont qui tomboit en ruine. Quelques plaisans crièrent : *il faut que les deux rois se battent sur le pont qui tremble.* Henri laissa tomber le défi & livra bataille; les Anglois furent repoussés; bientôt ces escarmouches devinrent une guerre sanglante, la rivalité se déclara, la politique tendit ses ressorts.

Suger, in  
vit. Lud.  
Gross. n.  
65.



Heureusement les tyrans de ce tems-là ne favoient pas même être conféquens dans le crime ; Henri qui enfermoit & aveugloit Robert , laissoit la liberté à Guillaume , dit *Cliton* ou *Criton* , fils de ce Robert ; il lui avoit même donné pour gouverneur un homme vertueux , ce que la tyrannie ne fait gueres en pareil cas ; son intention étoit vraisemblablement d'affoiblir les soupçons publics , s'il arrivoit que la nature ou la politique le délivraissent de ce jeune prince. Hélié de S. Saën ( c'est le nom de ce gouverneur ) s'attacha tendrement à son élève , veilla sur lui , observa Henri ; celui-ci qui avoit jugé la réputation de S. Saën utile à ses desseins , trouva sa vertu incommode ; il voulut rompre ce commerce & faire arrêter Criton ; S. Saën en fut averti , & le prince fut sauvé. Son gouverneur implora pour lui la protection de tous les seigneurs voisins ; le comte d'Anjou lui promit sa fille , le roi Louis lui

1113.  
1119.

donna l'investiture de la Normandie, le mena au concile de Reims, le mit sous la sauve-garde de l'Eglise, du pape, de tous les princes chrétiens, qu'il exhorta fortement à embrasser sa querelle. Cette politique étoit excellente, car elle étoit juste; la Normandie devoit sans doute appartenir à Criton, au défaut de son pere; & Louis, en même tems qu'il protégeoit des princes opprimés & malheureux, satisfaisoit aux vrais intérêts de la France: il réparoit les fautes de Philippe & les siennes, en arrachant la Normandie aux Anglois, & en donnant à cette province un duc particulier.

De concert avec Louis, les comtes d'Anjou, qui avoient de vieilles prétentions sur le Maine, s'étoient mis en possession de cette province, tandis que Henri enlevoit la Normandie à son frere Robert.

Les comtes de Flandres, alliés importans, & qu'on nommoit *les comtes des comtes*, parce qu'ils en

avoient plusieurs dans leur mouvance, flottoient entre la France & l'Angleterre. Robert, dit le *Jerosolimitain*, comte de Flandre, avoit accepté du roi d'Angleterre Henri I. une pension de quatre cens marcs d'argent, & avoit fait avec lui un traité singulier, par lequel il promettoit, en cas qu'il fût obligé de servir Louis le Gros son seigneur, contre Henri, de ne fournir au premier que le nombre d'hommes suffisant pour qu'il ne fût pas en droit de lui ôter son fief. Dans la suite, ce comte Robert s'étoit brouillé avec Henri qui ne le payoit pas, & avoit été tué en combattant contre lui. Baudouin à la hache, fils de ce comte Robert, entra aussi dans la ligue que Louis le Gros formoit contre Henri, & périt comme son pere dans un combat contre les Anglois, ayant laissé la Flandre par testament à son cousin-germain Charles, justement dit *le Bon*, fils de Canut *le Saint*, roi de Dannemarck.

Rymer,  
T. I. p. 26  
P. 7.

Henri avoit d'abord laiffé les François *jetter leur premier feu*, tant en guerre qu'en politique. C'étoit, difoit-il, une leçon qu'il avoit reçue du roi Guillaume le Conquérant fon pere ; il les repouffa enfuite avec plus d'avantage ; il favoit que le pape Calixte II. étoit dans les intérêts de la France, il n'attendoit rien de favorable du concile de Reims ; en y envoyant fes prélats, il leur avoit dit : *saluez le pape de ma part, écoutez fes préceptes apostoliques, mais gardez-vous bien de rapporter dans mon royaume aucune des inventions de cette cour.*

Cependant la guerre s'échauffoit, Louis & Henri s'exposioient en foldats ; le jeune Criton méritoit par fa valeur la protection de l'un & l'estime de l'autre ; le roi d'Angleterre avoit déjà couru rifque de la vie en voulant reprendre le château de l'Aigle que Louis avoit pris. Au combat de Brenneville-sur-Andele, il effuya de plus grands dangers encore. Un chevalier Normand du parti

1115.  
1119.

1119.

François, nommé Guillaume Crespin, lui donna sur la tête deux grands coups de sabre qui entamerent son casque, & lui mirent le visage tout en sang; Henri n'en fut que plus animé contre son adversaire, qu'il désarçonna & fit prisonnier; Louis, après avoir fait aussi tous les prodiges de valeur que ce siècle exigeoit d'un chevalier, & dont il ne dispensoit pas les rois, fut obligé de céder la victoire à son rival. Un soldat Anglois arrêta son cheval par la bride, en criant : *le roi de France est pris. Apprens*, lui dit Louis, en lui fendant la tête d'un coup de hache, *qu'au jeu des échecs le roi n'est jamais pris*. Une médaille consacra cet événement, la devise en est heureuse :

*Nec capti potuere capi.*

Virg.

Virg. *En.*

L. 7.

Cependant Louis s'étoit engagé dans des routes détournées d'une forêt, où la nuit le surprit, & où il restoit égaré; il commençoit à

N v

perdre l'espérance d'en fortir, lorsqu'il rencontra un payfan par lequel il se fit conduire à Andely, moyennant une somme modique, n'ayant pas osé lui en offrir une plus grande, de peur de lui donner quelque soupçon de ce qu'il étoit.

Criton avoit eu l'honneur d'enfoncer l'avant-garde de l'armée Angloise; repoussé à son tour, il étoit descendu de cheval pour rallier ses troupes; ce cheval fut pris & mené au roi d'Angleterre, qui le renvoya sur le champ à son neveu avec des présens, & lui fit faire des complimens sur la valeur qu'il avoit montrée dans cette affaire; Henri étoit vainqueur, il lui étoit aisé d'être généreux; un pareil procédé, après une défaite, eût été bien plus noble encore. D'ailleurs ce n'étoit pas seulement à la valeur de son neveu qu'il eût dû rendre hommage, c'étoit à ses droits.

Ce combat de Brenneville est resté mémorable par l'importance des combattans, beaucoup plus que par

leur nombre ; à peine y avoit-il de part & d'autre cinq ou six cens hommes ; cela s'appelloit alors des armées.

Pendant ces hostilités , le pape étoit à Reims : il ne put voir la guerre approcher à tel point du lieu où il tenoit un concile , sans offrir sa médiation : elle fut acceptée ; il suspendit les coups ; mais ne pouvant concilier les intérêts , il ne put éteindre les haines ; on se rendit de part & d'autre les places & les prisonniers , fin assez commune des guerres , & qui en prouve l'inutilité ; le roi d'Angleterre garda Gisors & ce château qui avoit causé la guerre ; mais le comte d'Anjou garda le Maine , à la vérité sous la mouvance de la Normandie ; Criton parut abandonné , il ne le fut point : il resta sous la protection de la France ; mais il n'épousa point la fille du comte d'Anjou qui lui avoit été promise ; ce comte , après avoir long-tems flotté entre les deux partis , s'étoit attaché à celui

de Henri, comme au plus fort, & pour conserver le Maine, il avoit donné sa fille au jeune Guillaume, fils de Henri, prince de même nom & à-peu-près de même âge que Criton son cousin, & devenu son rival d'intérêts comme de gloire; il avoit commencé à paroître dans les guerres où Criton venoit de se signaler, & le roi d'Angleterre l'avoit nommé son successeur tant en Angleterre qu'en Normandie, suivant en cela l'usage qui, en France, avoit paru contribuer à fixer l'ordre successif parmi nos premiers rois Capétiens.

Louis & Henri s'étoient montrés égaux en valeur pendant ces guerres, & le sort des armes les avoit presque également traités; si Louis avoit été vaincu au combat de Brenneville, Henri l'avoit été sur les bords de l'Epte. Un troisième combat près de Breteuil dans le même canton, avoit laissé la victoire indécise entre eux. Ni l'un ni l'autre n'eut à se plaindre du sort, ni comme roi, ni comme



guerrier ; tous deux furent frappés en qualité de peres ; mais Louis ne fut qu'affligé , Henri fut accablé ; Philippe , fils aîné de Louis , associé à la couronne , comme Louis l'avoit été par son pere , se promenant à cheval dans un fauxbourg de Paris , un pourceau passe entre les jambes du cheval , le renverse , & le prince meurt de sa chute. Louis *le jeune* lui succéda dans l'association au trône ; on le nomma *le jeune* , pour le distinguer de son pere avec lequel il régnoit.

Le roi d'Angleterre , après cette paix passagère qu'il venoit de conclure , s'étoit embarqué au port de Barfleur pour retourner dans son île. Sa famille le suivoit ; le prince Guillaume avec Richard son jeune frere , montoit un vaisseau neuf , conduit par le pilote le plus expérimenté de l'Angleterre , nommé Thomas Fitz-Stephen , fils de celui qui avoit passé la premiere fois Guillaume le Conquérant en Angleterre. Le prince

Orderic  
Vital.  
Malmesb,  
Hunting-  
don.  
Hoveden.  
Bromp-  
ton , &c.

étoit accompagné de trois cens jeunes gens , l'élite de la noblesse Angloise , & il avoit dans le même vaisseau , Mathilde sa sœur , comtesse du Perche , fille naturelle de Henri , le comte de Chester son frere , & quelques autres bâtards du roi. Henri I. arriva en Angleterre le lendemain de son départ ; mais le prince & sa suite ayant imprudemment donné à l'équipage de leur vaisseau l'exemple de la débauche , le pilote & les matelots s'enyvrent & devinrent incapables de manoeuvrer. Le prince n'appercevant plus le vaisseau de son pere , qui avoit pris beaucoup d'avance , voulut le gagner ; le pilote fit force de voiles , & alla se briser contre un rocher qu'il n'apperçut pas. On mit aussitôt la chaloupe en mer pour sauver le prince , qui s'y jeta précipitamment avec Richard ; ils approchoient déjà du rivage , lorsqu'ils entendirent les cris de la comtesse du Perche & du comte de Chester qu'ils avoient

oublés dans le vaisseau, & qui leur tendoient les bras en les appelant, la chaloupe retourna pour les prendre, le vaisseau faisoit eau de tous côtés & alloit s'abimer. Ce péril faisant oublier toute autre considération à ceux qui étoient restés dans le vaisseau, ils se précipiterent en foule dans la chaloupe à la suite des princes. La chaloupe trop chargée enfonça, & ils périrent tous avec les princes & Mathilde. On entendit leurs derniers cris du rivage, & ils parvinrent même sur la mer jusqu'au vaisseau du roi, qui pour lors en ignora la cause. Ceux qui n'avoient pas pu sortir du vaisseau de Fitz-Stephen, furent pareillement submergés, à la réserve d'un boucher qui parvint à se soutenir sur le mât assez de tems pour que des pêcheurs pussent le sauver. Le pilote eût pu se sauver aussi, la moitié de l'événement lui avoit échappé dans son ivresse, il apperçoit en nageant le boucher sur son mât, il nage vers

Hoveden.  
Order.  
Vital.

lui. *Qu'est devenu le prince ?* s'écriait-il; *il est noyé*, répond le boucher; *je ne lui survivrai pas*, dit le pilote, & il se plonge sous les eaux. Henri se flatta pendant trois jours que le vaisseau de ses enfans n'étoit qu'écarté par un coup de vent; il apprit enfin leur sort, il s'évanouit, & depuis ce moment on ne le vit jamais fourire.

Il restoit du moins à Louis le Gros dans son malheur une postérité nombreuse, d'où fortirent, outre les branches royales, plusieurs branches importantes de la maison de France; Henri bien plus malheureux, perdoit, avec les fruits de ses amours, ses deux seuls fils légitimes, & cette espérance, toujours flatteuse pour les ambitieux, de fixer le sceptre dans sa postérité masculine.

Quant à la nation, elle regretta peu le prince Guillaume, dont les vues tendoient ouvertement au despotisme, & qui avoit dit plusieurs fois que, s'il régnoit jamais, il atta-

cheroit les hommes au joug comme les bœufs. Avec ce caractère dur, il eût fallu du moins avoir des mœurs. Des historiens ont prétendu qu'en cette occasion l'eau avoit puni en lui un vice qui l'avoit été autrefois par le feu.

Henri avoit voulu élever sa maison sur des fondemens éternels. Tandis que d'un côté, il croyoit avoir assuré l'Angleterre & la Normandie à son fils & lui avoir indiqué le vrai moyen d'en assurer la succession (1) aux siens, de l'autre il avoit fait des alliances également utiles & brillantes. La Bretagne s'étoit insensiblement détachée de la mouvance de la Normandie, à la faveur des troubles causés par les prétentions

(1) Ce moyen, dont la France avoit donné l'exemple à l'Angleterre, étoit de désigner le successeur du vivant du roi régnant, soit en associant ce successeur à la couronne, soit du moins en le faisant reconnoître.

des comtes de Bretagne au duché de Normandie ; Henri voulut couper la racine de ces troubles , en mariant Mahaud sa fille naturelle avec Conan , comte de Bretagne ( fils d'Alain Fergent ), par lequel il eut grand soin de se faire rendre hommage. Il avoit marié Mathilde sa fille légitime à l'empereur Henri V. alliance la plus brillante de l'Europe , & qui pouvoit être utile. La trop fameuse querelle des investitures troubloit depuis long-tems la chrétienté. Cette querelle rentroit dans celle des deux puissances , & naturellement le pape eût dû avoir contre lui tous les souverains ; mais on ne raisonnoit pas ainsi dans ces tems-là. De tous les ennemis qu'on pouvoit avoir , le pape étoit toujours le plus dangereux ; on sacrifioit tout pour le mettre dans ses intérêts , & quand on voyoit ses voisins ou ses ennemis ordinaires aux prises avec le Saint Siege , c'étoit une occasion favorable dont on ne manquoit gueres de

se prévaloir contre eux, sans considérer quel intérêt on pouvoit prendre d'ailleurs au sujet de la querelle. Celle qui agitoit alors les papes & les empereurs, avoit été poussée jusqu'aux excommunications, aux dépositions, aux violences de toute espèce; les papes avoient quelquefois été chassés de leur siège, & la France s'étoit empressée de leur donner un asyle; elle venoit d'en donner un au pape Calixte II. oncle de la reine, Adélaïde de Savoie. Ce pontife avoit tenu en France plusieurs conciles, entre autres celui de Reims, où l'affaire des investitures avoit été jugée en faveur des papes, & où l'empereur Henri V. avoit été excommunié; il étoit possible que, sans vouloir rien sacrifier de leurs droits réels, des souverains pensassent que la crosse & l'anneau, sujet de cette querelle, étant des signes de la puissance ecclésiastique, ne devoient point être conférés par des laïcs, & qu'ainsi l'intérêt passager

qu'avoit la France de servir le pape, ne fût pas en opposition avec l'intérêt plus durable qu'avoient les souverains de réprimer les entreprises du Saint Siege. L'empereur, foible & vindicatif, sembla reconnoître qu'il avoit poussé trop loin les siennes, il renonça au droit d'investir par la crosse & par l'anneau, il fit sa paix avec Calixte, mais il voulut punir la France de l'appui qu'elle avoit donné à ce pape; ce fut sur les murs de la ville de Reims qu'il prétendit se venger de l'excommunication que le pape y avoit lancée contre lui. Le roi d'Angleterre, toujours attentif à troubler le repos de la France, pour qu'elle ne pût troubler le sien (mauvais moyen, comme nous l'avons tant dit & prouvé), excitoit sous main l'empereur son gendre; l'incursion de Henri V. en Champagne se fit avec un appareil qui sembloit annoncer la conquête du royaume; les préparatifs de la défense répondirent à cet appareil menaçant;

Suger ;  
vit. Lud.  
Gros. n.  
21.



comme il s'agissoit de la fuite d'une affaire ecclésiastique & de l'exécution d'une sentence d'excommunication, tout s'arma, jusqu'aux prêtres & aux moines; deux cens mille hommes allerent sur la frontiere recevoir l'empereur, qui parut & s'enfuit. C'étoit pour Louis le Gros une belle occasion d'aller faire la conquête de la Normandie, ne fût-ce que pour employer une si belle armée, devenue inutile par la prompte retraite de l'empereur. Mais tel étoit l'inconvénient du gouvernement féodal; cette armée n'étoit point au roi, elle étoit composée de vassaux toujours prêts à repousser l'ennemi étranger, toujours indociles quand on vouloit les faire marcher contre un ennemi domestique. Le roi d'Angleterre, en qualité de duc de Normandie, étoit un vassal comme eux, & cet intérêt commun des vassaux lui fut plus d'une fois favorable. En un mot, on distinguoit alors les guerres du roi & les guerres du

royaume. Dans celles-ci tout s'armoit, l'honneur François l'exigeoit; dans les autres, c'étoit à qui ne s'armeroit pas. Il n'y avoit que les vafaux immédiats qui fussent obligés de prendre les armes; ils y étoient obligés, mais l'intérêt l'emportoit sur le devoir, & leur puissance les mettoit en état de ne faire que ce qu'ils vouloient; il eût fallu avoir préparé de longue main leurs esprits par la négociation, qui n'est que l'art de persuader aux hommes qu'ils ont intérêt de faire ou de ne pas faire une chose; la guerre d'ailleurs n'étoit point déclarée entre la France & l'Angleterre, & les instigations secrètes du roi Henri I. qui avoient armé l'empereur Henri V. n'étoient pas plus pour la France une cause de renouveler la guerre, que la protection continuellement accordée par Louis le Gros à Guillaume Criton, fils de Robert, n'en étoit une pour l'Angleterre.

La mort des fils de Henri I. avoit

ranimé les espérances de ce jeune prince. L'extinction de la race masculine dans la maison Normande, la loi des fiefs, l'amour des peuples, sa gloire personnelle, le souvenir de Robert son pere, l'appui du roi de France, tout étoit pour lui ; sa puissance même étoit accrue. A la mort de Charles le Bon, comte de Flandre, assassiné dans l'église de S. Donatien à Bruges pendant le service divin, par une troupe de monopoleurs, parce qu'il ne vouloit pas que ses sujets mourussent de faim, Louis le Gros avoit donné l'investiture de la Flandre à Criton, qui pouvoit y avoir des droits du chef de Mathilde son aïeule, femme de Guillaume le Conquérant, & fille de Baudouin de Lille, comte de Flandre ; ainsi ce n'étoit plus un proscrit, un fugitif, borné à la voie impuissante des réclamations, c'étoit un des grands vassaux de la couronne, un prince puissant & en état de faire valoir ses droits ; c'étoit d'ailleurs un chef actif

& intelligent , qui ne s'abandonnoit ni dans la paix ni dans la guerre ; il avoit surpris Gisors , & ses partisans l'avoient rendu maître de Pont-Audemer ; son activité déconcertoit toute la puissance du roi d'Angleterre ; le roi de France ne se laissoit pas de prodiguer ses bienfaits à Criton , il lui fit épouser sa belle-sœur Jeanne de Savoie , il lui donna le Vexin pour qu'il fût plus à portée d'entreprendre sur la Normandie ; le roi d'Angleterre , de son côté , souleva contre Criton Thierry d'Alsace , qui avoit des prétentions au comté de Flandre par Gertrude sa mere , fille de Robert de Cassel , comte de Flandre ; Thierry avoit surpris Alost ; Criton courut investir cette place ; Thierry vint au secours ; on combattit ; Criton fut vainqueur ; la ville alloit se rendre , la garnison voulut auparavant risquer une sortie ; Criton y fut blessé d'un coup de lance à la main droite ; impatient de continuer le combat , il arrache le

le

le fer, le déchirement fut considérable, la gangrene s'y mit, & ce jeune prince, qui déployoit tous les talens des héros de sa race sans aucuns défauts qui les avoient rendus odieux, mourut au bout de quelques jours; Thierry d'Alsace lui succéda au comté de Flandre. On n'a pas manqué de dire que Robert, pere de Criton, toujours aveugle & prisonnier en Angleterre, avoit été averti en songe de la mort de son fils; il avoit vu un cavalier Flamand qui lui perçoit le bras, il avoit senti le coup, & s'étoit écrié en se réveillant: *ah, mon fils a été tué!* Henri, plus juste & plus ami de la paix, eût donné sa fille à Criton, & l'eût nommé son successeur; mais il espéroit des enfans d'Adélaïde de Louvain, qu'il avoit épousée depuis l'accident qui lui avoit enlevé son fils.

Order.  
Vital.

Cette fille qu'il eût pu donner à Guillaume Criton, étoit cette même Mathilde qui avoit épousé l'empereur Henri V: restée veuve sans en-

fans , elle étoit retournée en Angleterre. Doublement chere à la nation , les anciens Anglois aimoient en elle la race des rois Saxons , dont elle descendoit par Mathilde d'Escoffe sa mere , & les Anglois-Normands la petite-fille du Conquérant Guillaume. Henri I. profita de ces dispositions , & perdant enfin l'espérance de renaître dans un fils , il voulut que cette fille lui en tînt lieu ; il fit pour elle ce qu'il avoit fait pour Guillaume son fils ; il la fit reconnoître pour son héritiere dans une assemblée générale des vassaux de la couronne.

Huntingdon.  
Hoveden.  
Matt. Paris.

Henri étoit moins pere que politique ; cette fille qu'il aimoit tant , il s'empressa de la sacrifier : il la força d'épouser Geoffroy , dit *Plantagenet* , fils de Foulques , comte d'Anjou. Nous avons dit plus haut que ce Foulques , toujours flottant entre le roi d'Angleterre & le roi de France , entre Guillaume , fils de Henri , & Guillaume Criton , avoit promis Sy-

bille sa fille à Criton, & l'avoit donnée au fils de Henri. Après la mort funeste de ce jeune prince, on avoit renvoyé au comte d'Anjou la princesse sa fille, mais sans rendre la dot. Henri, par un caprice de conquérant & d'homme puissant, trouva bon de la garder. Foulques, pour s'en venger, avoit accompli sa première promesse & donné Sybille à Criton; Henri fit casser ce mariage, prétendant qu'il n'étoit pas plus permis d'épouser la veuve de son cousin-germain que la veuve de son frère. Foulques, qui se déterminoit toujours par l'intérêt du moment, voyant quels étoient la puissance du roi d'Angleterre & son crédit, même auprès des papes, s'attacha de nouveau à lui, & abandonna son gendre. Ce même comte d'Anjou, entraîné dans la Palestine par le torrent du siècle & par ses propres intérêts, y acquit une couronne; il fut roi de Jérusalem après la mort de Baudouin II. son beau-pere: il se fixa

dans ses nouveaux états , & son fils Geoffroy dit *Plantagenet* , mari de Mathilde , fut dès-lors en possession des états de Foulques en France. C'est de ce Geoffroy & de Mathilde qu'est descendue la race des Plantagenets , qui a occupé le trône d'Angleterre avant les Tudor. Ce nom de *Plantagenet* vient de l'usage où étoit Geoffroy , d'avoir toujours à son chapeau une branche de genêt.

Criton vivoit encore , & n'avoit point encore épousé la belle-sœur de Louis le Gros , lorsque ce mariage se fit ; & si Henri écoutant moins sa haine contre Louis le Gros & contre Criton , au lieu de causer la mort de son neveu , en soulevant contre lui le comte d'Alsace , eût voulu resserrer les anciens nœuds du sang & de l'amitié , sa fille & ses sujets eussent été plus heureux. Il considéra seulement que l'alliance de Plantagenet ajoutoit à la puissance Angloise l'Anjou & le Maine , donnoit un ennemi de plus & un ennemi



redoutable à Louis & à Criton ; il compta pour rien les répugnances de sa fille qui descendoit avec peine du rang d'impératrice au simple titre de comtesse d'Anjou , qui d'ailleurs avoit quelque aversion pour la personne de Plantagenet , comme la nation Angloise en avoit pour le joug de cette nouvelle maison.

L'histoire de cestems est toujours défigurée par des fables ; on a prétendu que le premier mari de Mathilde , l'empereur Henri V. qui avoit à se reprocher la mort de son pere , & qui ne se reprochoit que ses guerres contre le pape , voulant en faire pénitence , avoit fait répandre le bruit de sa mort , & s'étoit secrettement consacré au service des malades dans l'hôpital d'Angers , où il fut rencontré long-tems après & reconnu par Mathilde sa femme , devenue femme du comte d'Anjou.

Ce second mariage ne fut heureux que pour Henri I. Il en naquit un petit-fils que son aïeul idolâtra , se-

lon la coutume des vieillards & des aïeux. Henri I. prévint avec une joie ambitieuse que la puissance de cet enfant surpasseroit un jour la sienne : il lui donna son nom ; ce fut le célèbre Henri II. dont nous aurons beaucoup à parler. Sa naissance avoit été précédée de ruptures & de raccommodemens entre Geoffroy & Mathilde ; celle-ci avoit quitté son mari & suivi son pere en Angleterre ; Geoffroy voulut faire acheter à Henri la liberté de sa fille , il demanda ou la Normandie ou Mathilde ; on lui renvoya sa femme , & un an après naquit Henri II. qui réunit tous ces cœurs divisés. Henri I. après avoir exigé pour lui comme pour sa fille , les sermens de la nation , passa dans le Continent pour le voir. Là il s'oublia en pere , l'Angleterre ne le revit plus ; il ne vécut que pour sa fille & pour son petit-fils , qu'il vit bientôt suivi de deux autres , nommés Geoffroy & Guillaume. Leur éducation fut son unique affaire , la

chasse son unique plaisir; il mourut des suites d'une indigestion pour avoir mangé avec excès de la lamproie, après s'être trop échauffé à la chasse.

Huntingdon, p. 385.  
Matt. Paris, p. 50.

Ce prince, instruit par le malheur, auroit été assez grand, s'il eût été bon. Il prit la férocité des deux Guillaumes, en usurpant, comme eux, la puissance; le malheur revint l'avertir d'être humain, & il négligea encore cet avis; il ajouta peut-être aux talens qui avoient illustré les princes de sa maison; mais il ajouta aussi à la tyrannie qui les avoit fait haïr; il augmenta le nombre des forêts royales, c'est-à-dire des déserts abandonnés aux bêtes fauves; il découragea tellement l'agriculture, qu'un jour qu'il arrivoit de Normandie en Angleterre, des laboureurs vinrent lui remettre les focs de leurs charrues, comme des instrumens qu'il avoit rendus inutiles; enfin nous sommes presque fâchés d'être contraints d'avouer qu'un tel

prince aima les lettres, & eut l'esprit assez cultivé pour mériter le titre de *Beau Clerc*. Il eut aussi quelque amour pour la justice, mais pour cette justice sévère, qui traite les hommes en esclaves, & qui n'est qu'un glaive dans la main du despotisme. On l'appella le plus riche des rois, parce qu'à force d'extorsions & d'avarice, il avoit amassé beaucoup d'argent; il eût été plus riche avec l'amour de ses sujets. Il avoit l'injustice de mépriser les Anglois, parce qu'il avoit la dureté de les opprimer, & il avoit de plus le malheur de les craindre. Cet homme intrépide dans les combats, redoutoit tout dans sa maison; il faisoit trembler ses ennemis, & trembloit à l'arrivée d'un domestique; il ne voyoit jamais que des conjurés autour de lui, & mouroit mille fois par jour de la peur de mourir. Toutes les précautions que les plus lâches tyrans ont pu imaginer pour dérober à la haine publique quelques miséra-

bles jours, Henri les épuisoit ; on ne favoit jamais dans quelle chambre il couchoit ; il changeoit cinq ou six fois de lit & de gardes chaque nuit. Né extrêmement gai, l'impression de douleur qu'il reçut de la mort funeste de ses enfans , ne put s'effacer de son ame ni de son visage dans ses momens même les plus heureux. C'étoit bien la peine d'usurper un royaume & un duché , en ôtant la vie & la liberté à son frere , en poursuivant son neveu jusqu'à la mort , pour partager sa vie entre la haine , la crainte & la douleur ! Il eut pourtant beaucoup de maîtresses & de bâtards.

Henri ne fut pas moins attentif que son pere & son frere à réprimer les entreprises de la cour de Rome , & à veiller sur la conduite du clergé. L'affaire du célibat des prêtres agitoit alors l'Angleterre. Les Protestans ont bien du plaisir à raconter l'aventure suivante , qui à la vérité est attestée par tous les an-

ciens auteurs ecclésiastiques. Le cardinal de Crême (1), légat en Angleterre, tint un concile à Londres, où il fit condamner rigoureusement les mariages des prêtres; il se distingua par une harangue pleine de zèle où il appelloit leurs femmes des *prostituées*, & peignoit fortement le scandale de consacrer & de toucher le corps du Sauveur avec des mains impures & souillées. La nuit suivante, les officiers de la police le surprirent dans le lit d'une courtisane; il partit le lendemain, & le concile se sépara.

Rog. de  
Hoveden,  
p. 478.  
M. Paris.  
p. 48.

---

(1) J'ignore si c'est ce Guy de Crême, qui trente-neuf ou quarante ans après fut antipape sous le nom de Pascal III. & continua le schisme de Victor; mais je ne le crois pas, car on le dit cardinal dans le tems de cette aventure, qui est de 1124 ou 1125, & il paroît que Guy de Crême, qui fut depuis Pascal III, ne fut fait cardinal qu'en 1150. Il fut antipape en 1164. *Pagi ad ann. 1164, n. 8. Pont. Rom. n. 51. tom. 3.*

Les dernières intentions de Henri ne furent point suivies. Le droit de la nature, les sermens réitérés des Anglois ne purent procurer sa succession à Mathilde sa fille. Ce fut Etienne de Boulogne son neveu qui lui succéda.

Matth. de  
Westmin-  
ster, ann.  
1125.  
H Hun-  
tingdon,  
p. 382.

Ce prince, petit-fils de Guillaume le Conquérant par Adele sa mere, tourna contre la famille de Henri les trésors que Henri avoit amassés. L'ingratitude & le parjure l'élevèrent au trône, la bassesse l'y maintint; il devoit tout à Henri I. son oncle, qui lui avoit procuré des établissemens considérables en Angleterre, & qui en France lui avoit fait épouser une héritière de la maison de Boulogne, dont il prit le nom; car il étoit de la maison de Blois. Par cette alliance, Etienne qui étoit déjà neveu de Henri, le devint aussi de sa femme. On se rappelle que Henri avoit cru joindre les droits de la race Saxonne à ceux de la race Normande, en épousant Mathilde

d'Ecoffe, fille de Marguerite, sœur d'Edgar Atheling. Cette Mathilde avoit une sœur nommée Marie, qui fut mere de cette héritiere de Boulogne, mariée à Etienne de Blois. Ainsi Etienne avoit, aussi-bien que Henri son oncle, le foible avantage de tenir à la race Saxonne par sa femme; mais sa femme descendoit de la cadette des filles de Marguerite, & la femme de Henri descendoit de l'aînée. Ainsi sous cet aspect les droits de Mathilde, fille de Henri I. & de Mathilde d'Ecoffe, précédoient encore ceux d'Etienne. Mais si ces gouttes du sang Saxon transmises par la maison d'Ecoffe pouvoient encore donner quelques droits légitimes, ceux des rois d'Ecoffe devoient incontestablement passer avant ceux des femmes de leur maison; & en effet depuis la mort d'Edgar Atheling, il n'y avoit point de droits plus apparens au trône d'Angleterre que ceux des rois d'Ecoffe. Les droits d'Etienne étoient absolu-



ment nuls. Si un ambitieux connoissoit la justice, Etienne eût rendu hommage aux droits du roi d'Ecosse; si un ambitieux pouvoit sentir la reconnoissance, Etienne comblé, ainsi que son frere l'évêque de Winchester, des bienfaits de Henri, eût travaillé pour Mathilde; si au défaut & de la justice & de la reconnoissance, des sermens solennels étoient un frein pour l'ambition, le même Etienne avoit prêté, avec toutes les apparences du zele, le serment que Henri avoit exigé pour Mathilde sa fille. Robert, comte de Glocester, fils naturel de Henri, poussé par une tendresse sincere pour sa sœur, vouloit jurer le premier d'en défendre les droits; Etienne de Boulogne, affectant la même tendresse pour sa cousine, réclama, en vertu de la légitimité, le droit de donner à la nation l'exemple de ce serment. Henri aimoit son caractère sans craindre ses talens, & sans se défier de son ambition; il ne voyoit en lui qu'une

Guill. de  
Malmesb.

affabilité familière qui pouvoit le rendre aimable sans le rendre dangereux ; Etienne , à la faveur de sa médiocrité , déroboit aux regards de Henri les voies souterraines par lesquelles il conduisoit déjà ses projets. Mathilde & le comte d'Anjou son mari étoient absens de l'Angleterre à la mort de Henri I. Etienne se souvint qu'une pareille conjoncture avoit ouvert le trône à Henri ; il se hâta de prévenir Mathilde ; l'évêque de Winchester son frere & quelques autres prélats gagnèrent l'archevêque de Cantorberi , & le déterminèrent à sacrer Etienne ; le peuple qui voyoit tout ordre de succession interrompu , attachoit alors à la cérémonie du sacre une importance qu'elle ne peut avoir ; il lui attribuoit le droit de conférer la couronne , & le roi le plus légitime qui n'eût point été sacré , n'auroit pas même obtenu le titre de roi. Les prélats qui tra- moient cette intrigue en faveur d'Etienne , craignirent l'effet des ser-

mens prêtés à Mathilde ; pour lever cet obstacle , un des seigneurs associés à l'intrigue jura que le roi, en mourant , avoit en sa présence déshérité Mathilde , délié les sujets du serment de fidélité prêté à cette princesse , & nommé pour successeur Etienne de Boulogne. Sur cette déclaration Etienne fut sacré.

Nous avons dit que la médiocrité de ce prince avoit détourné de lui les regards soupçonneux de Henri : ce ne fut pas le seul avantage qu'elle lui procura. La nation si long-tems opprimée par des rois pleins de force & de grandeur , crut que le moment étoit venu de recouvrer sa liberté ; ce motif valut à Etienne des suffrages qu'on eût refusés à de plus grands talens ; on lui vendit la royauté plutôt qu'on ne la lui donna. Le clergé s'assura ou crut s'assurer de la restauration de ses privilèges ; la noblesse obtint la permission de se cantonner & de se fortifier , & bientôt l'Angleterre fut hérissée de forts. La

Bromp-  
ton.  
Hunting-  
don.

chasse fut permise à tous les seigneurs, les loix forestieres furent suspendues, le peuple obtint une charte favorable; le roi voulut bien même se contenter d'un serment d'obéissance conditionnel; il permit la révolte, s'il violoit ses engagements, & ses engagements furent tels qu'on voulut les dicter; il promettoit tout, parce qu'il ne vouloit rien tenir; & comment pouvoit-on compter sur ses sermens après la violation de celui qu'il avoit prêté à Mathilde?

Au moyen de cette usurpation il y eut trois prétendans à la couronne d'Angleterre: le roi d'Ecosse, héritier légitime, du chef de la race Saxonne; Mathilde, comtesse d'Anjou, héritiere légitime du chef de la race Normande; & l'usurpateur Etienne.

Il y eut de même trois concurrens pour la Normandie. Ce n'est pas que le roi d'Ecosse réclamât cette province à laquelle il n'avoit aucun droit; mais à sa place c'étoit Théobald, comte de Blois, qui la disputa.

toit fans y avoir plus de droit que lui. Ce comte de Blois étoit le frere aîné d'Etienne de Boulogne. La Normandie, qui ne vouloit point d'Etienne, parce qu'elle ne le connoissoit pas, ni du comte d'Anjou Plantagenet, parce qu'elle le haïssoit, s'offrit d'elle-même au comte de Blois. On peut imaginer tous les troubles que cette concurrence excitoit & en Angleterre & en Normandie. Louis le Gros, qui eût su en tirer parti, mourut vers le commencement du regne d'Etienne.

Ce Louis dont la mémoire respectée parmi nous ne l'est peut-être pas encore assez, & au regne duquel il n'a manqué qu'un peu plus de durée pour le rendre à jamais illustre, est le premier de nos rois qui ait compté le peuple pour quelque chose, & qui ait saisi le vrai système de la royauté. Ceux de ses successeurs qui ont eu des lumieres, n'ont fait que marcher dans la route qu'il leur a tracée; ils n'ont fait que suivre son plan pour

la réunion des grands fiefs à la couronne , & pour l'extension de l'autorité royale par l'administration de la justice. Louis fut ce qu'il devoit & à ses sujets , & à ses ennemis , & à sa couronne ; il voulut être le maître de la nation pour en être le pere ; sa politique eut presque toujours l'équité pour base. A quelque degré que l'abbé Suger & les Garlandes , ses principaux ministres , partagent avec lui le mérite d'une administration si sage , l'activité de Louis le Gros lui reste toute entière , comme une qualité qui lui est personnelle , & cette qualité sauva l'état. Sans la rapidité vigoureuse avec laquelle , malgré l'énorme grosseur de sa taille , il se portoit par-tout dans un même moment , & pressoit les rebelles d'un bout du royaume à l'autre ; l'autorité déjà si dégradée par Philippe , eût succombé sous le poids de l'anarchie féodale. La France doit compter Louis parmi ses restaurateurs , & le mettre à leur tête ,

puisqu'il donna l'exemple. Toujours à cheval , toujours les armes à la main, il ne fit pas une guerre injuste. Digne rival des fils de Guillaume le Conquérant , il eut leurs talens sans leurs vices. Le clergé lui reprocha quelques infractions de ses privilèges, crime irrémissible aux yeux des moines entre les mains desquels étoit l'histoire , & par conséquent la réputation des princes. S. Bernard lui fit, dit-on, à ce sujet une leçon dure, accompagnée d'une prédiction encore plus dure de la mort prochaine de son fils. Si le fait est vrai , il faut au moins admirer la modération du roi, qui le souffrit. Ce roi aimoit les lettres & il avoit de la piété, ce qui étoit presque inséparable alors , parce que c'étoit des moines qu'on tenoit ces deux avantages , qu'ils avoient soin d'unir étroitement. S'il avoit eu des torts, il voulut les expier par une mort, qui fut celle d'un pénitent ; il fit une confession publique & générale ; il se traîna mourant

Hén. abr.  
chronolog.  
de l'hist. de  
France.

au devant du Viatique, il expira sur une croix de cendre, la tête sur une pierre. Ces pratiques étoient du tems ; son dernier mot à son fils est une vérité de tous les siècles : *souvenez-vous, mon fils, que l'autorité royale n'est qu'une charge publique, dont on rend compte à la mort.*

La dernière opération politique de Louis le Gros devoit être la plus utile de son regne : elle regardoit Louis le jeune son fils : elle eût procuré à ce prince léger un accroissement considérable de puissance, s'il eût su en profiter. Le duc d'Aquitaine Guillaume IX. avoit été long-tems le fléau de ses peuples & de ses voisins ; il lui prit envie de faire pénitence, envie qui prend quelquefois aux mauvais princes quand ils sont vieux. Nous avons vu que dans sa jeunesse, il avoit voulu vendre ses états au roi d'Angleterre Guillaume le Roux, pour aller dans la Terre-Sainte ; cette fois il entreprit le pèlerinage de S. Jacques en Galice,



dans l'intention de ne pas revenir ; les uns disent qu'il y mourut le 9 Avril 1137 ; les autres , qu'après avoir fait le voyage de Rome pour recevoir l'absolution du pape , & après quelques autres courtes dévotes , il se fit hermite , & institua les Guillelmites ou *Blancs-Manteaux*. Ce conte des faiseurs de légendes paroît fondé sur ce que S. Guillaume , dit l'hermite de Malaval , fondateur des Guillelmites , vivoit dans le même tems , & qu'on ignoroit sa patrie & sa naissance , mais qu'on le croyoit gentilhomme François. On l'a donc confondu avec notre Guillaume , duc d'Aquitaine. Celui-ci étoit le plus riche & le plus puissant des seigneurs François ; il possédoit la Guyenne , le Poitou & d'autres moindres provinces adjacentes , il laissoit pour héritière Eléonore d'Aquitaine sa fille ; en partant il la remit au roi avec ses états , en le chargeant de la marier à Louis le jeune son fils , ce que Louis le Gros s'em-

Pagi. ann.  
1137, n. 21,

pressa de faire. Quelle alliance plus avantageuse eût-il pu desirer ? Son rival même Henri I. avoit été moins heureux dans ses alliances si brillantes & si vantées. Ce fut encore un exemple de bonne politique , donné par Louis le Gros à ses successeurs , qui ne l'ont pas toujours assez suivi. Pourquoi en effet recherchoit-on les alliances étrangères qui ne donnoient point de droits , ou qui tout au plus donnoient des droits contestés à des états éloignés , tandis qu'on avoit en France tant de provinces à réunir à la couronne , & que les mariages étoient presque le seul moyen d'opérer cette réunion ? Comment par exemple , laissa-t-on passer la Bretagne , d'abord à la maison d'Angleterre , ensuite à une branche cadette de la maison de France ? Comment laissa-t-on la maison d'Autriche recueillir la riche succession de Bourgogne ? Nous disons que les mariages étoient le seul moyen de réunion que la politique du tems laissât aux

rois de France. En effet, le système féodal, tel qu'il étoit établi alors, portoit des marques évidentes de l'usurpation qui lui avoit donné naissance ; presque tout y tournoit au détriment de l'autorité royale ; presque tout étoit pour le vassal contre le suzerain. La féodalité dans son essence entraîne la réunion du fief en certains cas, tels que la félonie du vassal & l'extinction des mâles dans sa maison. Cependant au milieu de tant de guerres entre les rois de France & les ducs de Normandie, nous ne voyons point qu'on ait ordonné la commise pour cause de félonie. De plus, si à la mort de Robert le Diable, duc de Normandie, qui n'avoit laissé qu'un bâtard, on n'avoit pas pu alléguer l'extinction de la race masculine légitime, parce qu'il restoit des mâles légitimes, issus du duc Rollon, premier investi, on auroit pu du moins exclure Guillaume & sa race par la raison de la bâtardise. De plus encore, à la mort

de Henri I. ces mâles légitimes n'existoient plus, ou s'ils vivoient, ils étoient si obscurs, que l'histoire ne les apperçoit point. On pouvoit donc alors ordonner la réunion de la Normandie à la couronne; cependant Louis le Gros, souverain très-instruit de ses droits, n'en a rien fait. Nous voyons aussi le comté de Flandre vaquer trois fois sous son regne par l'extinction des races qui le possédoient, & nous voyons toutes les trois fois ce fief rempli par de nouvelles investitures, sans qu'il soit question de réunion. C'est ainsi qu'on le voit passer dans l'espace de neuf ans (depuis 1119 jusqu'à 1128) de Baudouin à *la hache*, dernier rejetton mâle de la première maison de Flandre, à la maison de Danemarck, à celle de Normandie, enfin à celle de Lorraine ou d'Alsace. Pourquoi la réunion n'eut-elle pas lieu dans tous ces cas? La raison en est claire; c'est que les vassaux ne l'eussent pas souffert à cause de l'intérêt

térêt commun, c'est que l'assemblée de ces vassaux formoit le corps de l'état, & qu'on ne parvenoit à les réduire qu'en les désunissant par les intérêts particuliers, c'est qu'on distinguoit le roi & le royaume, comme on distingue l'empereur & l'empire, & que le roi étoit obligé de nommer aux fiefs vacans, comme l'empereur est obligé de nommer aux fiefs de l'empire, sans pouvoir les prendre pour lui. Il y a seulement cette différence, que les empereurs y sont depuis long-tems obligés par les loix, au lieu que les rois de France y étoient forcés par le renversement des loix & par le pouvoir usurpé des vassaux. Mais ce renversement des loix seroit devenu la loi même, si Louis le Gros & ses successeurs à son exemple, n'eussent fait pour le rétablissement de l'autorité royale, des efforts plus heureux que n'en firent les empereurs.

## CHAPITRE V.

*Etienne & Louis le Jeune,*

Depuis l'an 1137 jusqu'à l'an 1154.

**I**L faut rayer de la liste des rois qui suivirent l'exemple de Louis le Gros, Louis le Jeune son fils. Sous cette nouvelle époque, nous allons voir la France affoiblie, & l'Angleterre toute-puissante, nous allons voir toute la politique de Louis le Gros oubliée en France ou démentie. Le sort préparoit la grandeur de Henri II. par des révolutions dont la France se contentoit d'être spectatrice. L'intérêt de cette couronne dans ces événemens sembloit devenir un peu équivoque. Pour lequel des trois prétendans au trône d'Angleterre devoit-elle faire des vœux? sans doute pour celui qui ne prétendoit point au duché de Normandie,

c'est-à-dire pour le roi d'Ecosse, qui d'ailleurs, comme héritier de la race Saxonne, avoit les droits les plus respectables; mais il les défendoit si mollement, qu'il n'invitoit personne à les défendre; tous ses efforts se bornerent à quelques irruptions dans le nord de l'Angleterre, aussitôt abandonnées qu'entreprises, & à la perte de la bataille, dite *de l'Etendart*, parce qu'un crucifix élevé sur un chariot, y servit d'enseigne aux Anglois.

Il n'y avoit donc de véritable concurrence qu'entre Etienne de Boulogne d'un côté, de l'autre Geoffroy Plantagenet au nom de Mathilde sa femme, qu'on appelloit toujours l'impératrice, & dont le roi d'Ecosse se réduisit à être un des partisans. La France devoit exclure ces deux concurrens, parce que tous deux s'accordoient à vouloir que la Normandie fût une annexe de la couronne d'Angleterre, idée que le roi d'Ecosse auroit peut-être eue aussi,

Chron.  
Sax. p. 241.  
Hunting-  
don. p.  
388.  
Hoveden,  
p. 438.  
Order. Vi-  
tal. p. 218.

s'il avoit pu se rendre maître de l'Angleterre. Le parti d'Etienne de Boulogne ne pouvoit être bien fort en Normandie, ce prince étant absent & occupé d'intrigues en Angleterre. Mathilde, plus à portée de la Normandie, avoit dans cette province un parti plus puissant; mais quand on fut qu'Etienne étoit sacré, que la nation Angloise l'avoit reconnu, les barons Normands qui avoient des possessions en Angleterre, craignirent de les perdre, & porterent leur hommage à l'usurpateur. D'ailleurs les longs démêlés des ducs de Normandie & des comtes d'Anjou avoient nourri entre les Angevins & les Normands une haine qui paroissoit encore irréconciliable. La France eût pu trouver dans ces dispositions des facilités pour exclure du duché de Normandie des vassaux tels que Mathilde & son mari, que la possession du Maine, de l'Anjou & de la Touraine rendoit seule trop redoutables, sans parler du succès que le



fort des armes pouvoit procurer à leurs justes prétentions sur l'Angleterre.

La France devoit donc tâcher d'exclure.

Premierement Mathilde à cause de l'Angleterre, & son mari à cause du Maine, de l'Anjou & de la Touraine.

Secondement Etienne de Boulogne par la même raison que Mathilde, c'est-à-dire à cause de l'Angleterre.

Et s'il falloit absolument conférer ce fief de Normandie, si la réunion de ce fief à la couronne ne pouvoit avoir lieu, on pouvoit confirmer le choix que cette province elle-même avoit fait un peu au hasard, de Théobald de Blois, frere aîné d'Etienne de Boulogne.

Louis le Jeune ne vit pas ainsi ses intérêts: il paroît n'avoir eu d'autre principe de politique que celui de prendre toujours le parti du plus fort; c'étoit justement le contraire

de ce qu'il falloit faire. Il lui parut d'abord évident que conformément aux intentions de Henri I. Mathilde auroit l'Angleterre, & par cette raison, qui devoit la faire exclure de la Normandie, il crut devoir lui en assurer la possession, & il reçut l'hommage de Plantagenet; ensuite quand il vit que le comte de Bourgogne étoit roi d'Angleterre, il crut bien faire de s'allier avec lui, & donner Constance sa sœur en mariage à Eustache fils d'Etienne, & d'investir cet Eustache du duché de Normandie. C'eût été quelque chose d'accorder cette investiture à un autre que le roi d'Angleterre, si d'après l'intention des deux rois, Eustache n'eût pas dû succéder au trône d'Angleterre, & si Etienne ne l'eût pas fait couronner pour lui assurer cette succession.

1150.

Après cet essai de sa politique Louis le Jeune perdit de vue les affaires d'Angleterre au moment où elles devenoient pour lui d'un inté-

rêt pressant. Son imprudente indifférence ne nous dispense pas de retracer ici des révolutions , qui en changeant la face de l'Angleterre , vont influer si puissamment sur le sort de la France.

Geoffroy Plantagenet faisoit la guerre avec quelque succès en Normandie , tandis que Mathilde sa femme faisoit une descente en Angleterre. Le comte de Glocestre , frere naturel de Mathilde , étoit son général & son ministre , & la servoit bien en ces deux qualités ; il profitoit de toutes les fautes qu'Etienne faisoit dans l'administration , & des infractions qu'il se permettoit à l'égard des engagemens que la nation lui avoit fait prendre ; on parvint même à détacher Henri , évêque de Winchester , des intérêts du roi Etienne son frere. Avec Henri le clergé se déclara contre Etienne , la noblesse se partagea , Mathilde se vit en état de tenter le sort des batailles , le comte de Glocestre la fit triompher

Guill. de  
Malmesb.  
p. 182 ,  
183.  
M. Paris,  
p. 53.

à Lincoln ; dans ce combat Etienne fut la victime de sa valeur , il perdit la liberté. Toute sa cavalerie avoit été mise en fuite : il combattoit avec quatre seigneurs seulement contre une multitude d'ennemis dont il étoit environné ; sa hache d'armes fut rompue ; il continua le combat avec son épée : elle fut bientôt rompue aussi ; il combattit avec le tronçon , il est renversé d'un coup de pierre , il se relève sur ses genoux & combat encore ; un chevalier le saisit par son casque , lui présente la pointe de l'épée , le menaçant de le percer s'il ne se rend ; Etienne déclare qu'il ne se rendra qu'au comte de Glocestre ; heureusement le comte n'étoit pas loin , il arriva , & le roi d'Angleterre lui remit le tronçon de son épée. Si l'on peut être digne du trône par les talens d'un soldat , Etienne le fut dans cette bataille. Mathilde alors se vit toute-puissante ; on la reconnut pour reine d'Angleterre. Elle abusa de sa fortune , le malheureux

Etienne, envers qui on pouffoit l'indignité jusqu'à le charger de chaînes dans sa prison, offroit, pour obtenir sa liberté, de renoncer à la couronne, de fortir du royaume, de se retirer même dans un couvent, si on l'exigeoit; il offroit la religion du serment, & cette foible sûreté que donnent les ôtages. Sa femme portoit à Mathilde avec respect & avec douleur ces promesses d'un roi humilié: elles furent reçues avec un mépris outrageant; l'évêque de Winchester, qui s'étoit rendu le garant de ces promesses, indigné de tant de rigueur, reprit secrètement le parti de son frere; les habitans de Londres, excités par lui, demandèrent à Mathilde l'adoucissement des loix tyranniques portées par les princes Normands; c'étoit demander beaucoup moins qu'on n'avoit exigé d'Etienne; elle osa refuser avec une dureté où éclatoit le despotisme de ses peres; le peuple, à ce refus, ne put retenir un cri d'indignation, qui

Chron.  
Sax.  
Chron.  
Norm.  
Malmesbury.  
Hoveden.  
Brompton.  
M. Paris.

n'étoit déjà plus d'un peuple esclave, & Mathilde en devoit redouter les suites; l'évêque de Winchester prépara tout en silence pour une nouvelle révolution; quand il en fut tems, il fit paroître Eustache, fils d'Etienne, à la tête d'une troupe de révoltés (on les appelloit ainsi alors); ils penserent la surprendre dans Londres, d'où elle eut peine à s'échapper, & où ses meubles furent pillés & son nom couvert d'opprobres par la populace: on la poursuivit de ville en ville; & ce ne fut qu'à la faveur de mille déguisemens & qu'à travers mille fatigues, qu'elle put enfin arriver dans un lieu sûr. Pour passer de Devizes à Glocestre au milieu d'un pays occupé par ses ennemis, elle fut obligée de se faire mettre dans une biere, ses gardes déguisés en prêtres conduisoient le convoi, qui ne fit naître aucun soupçon. Pendant cette périlleuse fuite, qu'accompagnoit le roi d'Ecosse devenu le défenseur de Mathilde, le

comte de Glocestre, son défenseur plus fidele & plus vaillant encore, voulant retarder la poursuite des partisans d'Eustache, fut enveloppé & pris. Robert (c'est le nom du comte de Glocestre) montra plus de fermeté dans sa prison que n'avoit fait Etienne; on lui offrit sa liberté, s'il vouloit quitter Mathilde & s'attacher au parti d'Etienne; il seroit le maître sous Etienne, il auroit l'administration du royaume; il refusa tout. On le menaça de le transporter à Boulogne dans les états d'Etienne, où sa captivité seroit éternelle; les menaces ne l'ébranlerent pas plus que les promesses; on fut obligé enfin de faire l'échange de ce prince avec Etienne. Mathilde ne perdit point l'espérance, lorsqu'elle vit que le comte de Glocestre lui étoit rendu: elle tâcha d'engager Plantagenet son mari à passer la mer pour la secourir; ce prince qui avoit plus d'ambition que d'activité, voulut auparavant conférer avec le

Malmesbury.

comte de Gloceſtre. Robert ne voulut point quitter l'Angleterre pendant que Mathilde étoit en danger , & c'étoit peut-être ce que Plantagenet avoit eſpéré. Robert enfin à force d'exploits & de bonne conduite , ayant un peu aſſuré le fort de Mathilde , paſſa en Normandie pour faire ſentir à Plantagenet la néceſſité de venir ſe mettre à la tête du parti de ſa femme ; Plantagenet alléguâ , pour ſ'en diſpenſer , qu'il lui reſtoit encore quelques châteaux à réduire en Normandie ; Robert les réduiſit : Plantagenet alors employa d'autres prétextes. Le comte de Gloceſtre voyant enfin que cette expédition répugnoit trop à l'indolence de ce Prince , cessa de le preſſer , & lui demanda ſeulement Henri ſon fils pour le mettre à la tête du parti Angevin ſous la conduite de Mathilde ; Plantagenet y conſentit , & dès ce moment le jeune Henri entra dans cette carrière de gloire & de ſuccès qui lui étoit réſervée.



Il étoit tems que Gloceſtre arrivât, il retrouva ſa ſœur dans tous les dangers dont lui ſeul avoit ſu la tirer au prix même de ſa liberté ; le roi Etienne la tenoit aſſiégée dans le château d'Oxford. Le comte de Gloceſtre, après avoir tenté toutes les diverſions capables de faire abandonner ce ſiege à Etienne, voyant que rien ne pouvoit l'en arracher, vint avec le peu de ſecours qu'il avoit pu obtenir de Plantagenet, & avec tous les amis de Mathilde qu'il avoit rasſemblés, livrer bataille à Etienne, lorsqu'il apprit que Mathilde s'étoit ſauvée d'Oxford. Cette princeſſe accoutumée aux périls de la fuite, exercée à l'art des déguiſemens, avoit imaginé un nouveau ſtratagême qui lui avoit encore réuſſi ; la rivière étoit glacée, la campagne couverte de neige ; une ſaiſon ſi rude faiſoit perdre aux aſſiégeans une partie de leur vigilance ; Mathilde, qui l'avoit remarqué, ſortit pendant la nuit par une fauſſe porte,

Gest. reg.  
Steph.  
Guill. de  
Malmesb.

vêtue de blanc (aussi-bien que quatre chevaliers qui l'accompagnoient), afin qu'on ne pût aisément la distinguer au milieu de la neige : elle traversa la riviere sur la glace, alla à pied jusqu'à la ville d'Abington, d'où elle fut transportée à Wallingford. Elle oublia tous ses périls & toutes ses fatigues en y retrouvant son frere & son fils ; Etienne cependant prit le château d'Oxford, où il croyoit trouver Mathilde, dont il ignoroit l'évasion ; peu de tems après, le comte de Glocestre le surprit près de Wilton, & tailla son armée en pieces ; Etienne instruit par ses malheurs passés, n'ayant pas voulu s'exposer une seconde fois à la captivité, s'enfuit dès le commencement de l'affaire avec une précipitation où l'on ne reconnoissoit plus le guerrier obstiné du combat de Lincoln. Le comte de Glocestre, l'ame du parti de Mathilde, mourut, & Mathilde fut obligée de quitter l'Angleterre ; Plantagenet venoit d'en rappeler

Henri son fils; Plantagenet, ce foible époux de la courageuse Mathilde, mourut aussi. Ce prince qui passa pour un homme doux, parce qu'il étoit froid & lent, est connu par un trait de violence bien barbare. Pendant qu'il étoit maître de la Normandie, le chapitre de Sées procéda sans son consentement à l'élection d'un évêque; il fit mutiler honteusement l'évêque & les chanoines, & se fit apporter dans un bassin la preuve de l'exécution de ses ordres; les mœurs de la barbarie sont inexplicables: d'un côté, un respect superstitieux pour le clergé: de l'autre, de tels attentats contre ce même clergé!

Les dernières dispositions de Geoffroy Plantagenet furent celles d'un prince qui vouloit l'agrandissement de sa maison, & d'un pere qui ne vouloit pas laisser ses fils puînés sans partage; il laissa ses trois provinces, l'Anjou, le Maine & la Touraine à Henri; il en détacha seulement de foibles portions en faveur

des cadets ; il donna Chinon , Loudun & Mirebeau à son second fils Geoffroy , & le comté de Mortagne au plus jeune , nommé Guillaume.

Mais il ajouta que Henri , lorsqu'il seroit paisible possesseur des biens de Mathilde sa mere , c'est-à-dire de l'Angleterre & de la Normandie , laisseroit à Geoffroy son second frere , les biens paternels , c'est-à-dire l'Anjou , le Maine & la Touraine , clause qui excita des troubles dans la suite.

Le duché de Normandie resta pour lors à Mathilde ; Theobald , comte de Blois , avoit traité aussi facilement de ses prétentions sur cette province que le roi d'Ecosse de celles qu'il avoit sur l'Angleterre. Etienne restoit possesseur fort peu paisible de ce dernier royaume ; ses querelles imprudentes avec l'archevêque de Cantorberi & d'autres prélats puissans , conservoient ou donnoient des partisans à Mathilde.

Pendant ces opérations Louis le

Chren.  
Norm.  
Chron.  
Tur.

Jeune ne faisoit gueres que des fautes, & ces fautes étoient quelquefois des violences criminelles ; Thibaud, comte de Champagne, l'ayant offensé, Louis entra en Champagne, mit en cendres la ville de Vitry en Perthois ; & une foule innocente, qui s'étoit réfugiée dans l'église comme dans un asyle inviolable contre la fureur des hommes, y fut misérablement brûlée. Louis n'étoit naturellement ni barbare ni impie, un désespoir dévot succéda promptement à sa colere, le cri de l'humanité l'effraya, la terreur des vengeances divines l'égara, il crut que tout moyen de les détourner étoit désormais hors de son pouvoir ; S. Bernard lui en indiqua un, ce fut une expédition dans la Terre-Sainte. L'esprit du tems persuadoit à S. Bernard, que pour expier le mal fait aux Chrétiens, il falloit en aller faire aux Infideles ; l'abbé Suger s'élevant au-dessus de son siecle, crut qu'on n'exploit le crime qu'en le réparant ;

Duchef.  
T. 4. p.  
438.

il conseilla au roi de rester chez lui , d'adoucir par des bienfaits le mal qu'il avoit fait aux habitans de Vitry , & de faire oublier au reste de la terre , par une administration douce & sage , la fureur d'un moment. Cette politique si simple se trouva trop sublime pour Louis le Jeune , par la raison même qu'elle étoit simple ; le conseil de S. Bernard prévalut , il proposoit une chose extraordinaire. Le roi alla signaler dans la Syrie un courage inutile & funeste ; l'expiation de son crime coûta plus de sang aux François que le crime même ; après quelques légers succès perdus dans de grandes disgraces , après des périls sans fruits & des aventures sans objet , après avoir pensé être pris sur mer au retour , il vint faire de nouvelles fautes en France.

Il arriva au milieu des mouvemens que les partis de Mathilde d'Angleterre & d'Etienne de Boulogne excitoient en Normandie. Comme il

avoit donné sa dernière investiture à Eustache fils d'Etienne, & qu'alors le parti de Mathilde étoit abattu en Angleterre, il voulut, suivant son principe de s'unir au plus fort, soutenir l'investiture d'Eustache; le jeune Henri, qui commençoit à prendre les rênes des affaires en Normandie, quoiqu'il n'eût encore que seize ans, vint à sa rencontre. Les armées étant en présence, on parla d'accommodement; Henri se trouvant alors le plus fort, le roi révoqua l'investiture donnée à Eustache, & en donna une autre à Henri.

Ce ne fut pas la seule fausse démarche par laquelle il prépara lui-même la grandeur de son rival. Il n'avoit pas eu plus de politique en Asie qu'en Europe. Raimond de Poitiers, prince d'Antioche, oncle d'Éléonore d'Aquitaine, femme de Louis, le pria de l'aider à étendre les limites de sa principauté; Louis étoit venu dans l'intention de nuire aux Infidèles; il pouvoit donc agran-

dir à leurs dépens les états de Raimond ; mais jugeant que l'intérêt de la Chrétienté demandoit de lui d'autres entreprises, il refusa Raimond, qui voulut s'en venger. Louis avoit mené avec lui en Syrie la reine sa femme ; il est difficile de dire s'il avoit bien ou mal fait ; la présence de cette femme étoit pour le moins inutile en Syrie : elle eût peut-être été funeste en France. Le prince d'Antioche, qui avoit conçu peu d'estime pour Louis le Jeune, & peut-être trop d'amitié pour Eléonore, voyant cette princesse à-peu-près dans les mêmes dispositions que lui à l'égard de son mari, envenima ces principes de discorde, & engagea Eléonore à demander la nullité de son mariage ; Eléonore n'entroit que trop dans ses vues ; & le roi ne s'y opposoit pas assez. Soupçonneux, comme tous les esprits foibles, il avoit sur la conduite de la reine les inquiétudes d'un mari vulgaire ; il s'allarmoit du vif intérêt qu'il voyoit



le prince d'Antioche prendre à sa niece; il accusoit aussi Eléonore d'un commerce un peu libre avec un jeune Turc, nommé Saladin. « *Mais de ces choses-là*, dit naïvement Mézerai, « *on en dit souvent plus qu'il n'y en a*, & quelquefois aussi il y en a plus qu'on n'en fait ». Ce qui est certain, c'est que le mépris d'Eléonore pour son mari augmentoit tous les jours, qu'elle ne reconnoissoit en lui d'autre mérite qu'une dévotion dont elle faisoit peu de cas; qu'elle avoit le caractère libre & l'ame haute; qu'elle étoit en tout l'opposé de son mari, qui, de son côté, avoit pour elle toute l'aversion que peut donner une telle opposition de caractères. Eléonore disoit qu'elle avoit cru épouser un roi, & qu'elle n'avoit épousé qu'un moine. Pierre Lombard, le maître des sentences, le pere de la scolastique, regardé par beaucoup d'historiens comme le vrai fondateur de l'université de Paris, si considéré d'ailleurs, que Philippe,

Guill. Tyr.  
L. 16. c. 7.  
Fragm. de  
rebus Lud.  
VII. apud  
Duch. T. 4.  
p. 440.  
M. Paris,  
an. 1150.

frere de Louis le Jeune , étant élu évêque de Paris , lui céda cette place par respect pour sa doctrine , Pierre Lombard avoit engagé Louis le Jeune à se faire couper les cheveux par une dévotion du tems ; ces cheveux courts & plats parurent ridicules à Eléonore ; Louis l'avertit dévotement qu'il ne falloit point plaisanter sur de pareilles matieres ; Eléonore plaisanta sur cette réponse. Enfin l'aversion réciproque persuada au roi que son honneur & sa conscience exigeoient la séparation demandée d'abord par la reine ; bientôt elle fut poursuivie avec plus d'ardeur par le roi lui-même. L'abbé Suger , avant de mourir , lui rendit encore l'important service de suspendre au moins une si funeste résolution ; mais dès que ce sage ministre eut les yeux fermés , Louis ne garda plus de mesures ; les prélats assemblés par son ordre à Beaugency , prononcèrent la nullité de ce triste mariage , qui eût dû être heureux , si les con-

venances morales se régloient toujours sur les arrangemens politiques. Ainsi l'ouvrage de la sagesse de Louis le Gros fut détruit, & toute la grandeur que cette alliance avoit promise à la France, passa, comme Sugar l'avoit prévu, à une puissance rivale. « Louis le Jeune ne croyoit » peut-être pas, dit le P. d'Orléans, » qu'il y eût un homme assez hardi » pour épouser une princesse qu'il » auroit répudiée, ou un prince assez » peu délicat pour prendre une femme décriée, & dont il avoit eu » deux filles ». L'événement fit voir qu'il s'étoit trompé. Avouons cependant qu'il est dû quelque estime à la bonne foi avec laquelle Louis rendit à Eléonore d'Aquitaine toutes les provinces qu'elle lui avoit apportées en mariage. Les politiques Machiavellistes n'ont pas manqué de dire qu'il auroit dû renvoyer la femme & garder la dot ; nous ne connoissons point de loi qui autorise les rois à retenir le bien d'autrui,

D'Orl.  
Révolur.  
d'Angleterre  
L. 2.

Eléonore devenue libre fit le choix que les conjonctures lui indiquoient : elle prit d'ailleurs le mari, qui par son ardeur & pour les plaisirs & pour les affaires, par la hauteur impétueuse de son ame, & par des talens déjà brillans, lui parut le plus différent de son premier mari : ce fut Henri ; ce fut ce fils de Plantagenet & de Mathilde, qui possédant déjà en France la Normandie, l'Anjou, le Maine & la Touraine, & allant posséder du chef de sa femme le Poitou, la Guyenne & d'autres provinces adjacentes, telles que le Pays d'Aunis, l'Angoûmois, le Périgord, le Limosin, & même une grande partie de l'Auvergne & de la Saintonge, étoit déjà plus riche & plus puissant en France que le roi même, pressé & resserré, comme il l'étoit de tous côtés, par des vassaux redoutables. Henri devint de plus l'héritier de la couronne d'Angleterre. M. Hume observe que, si le possesseur de tant de provinces Françaises,

çoises, supérieures en étendue & en richesse aux provinces de la domination immédiate du roi, avoit été un François, l'intérêt commun des vassaux lui auroit été plus favorable, & l'auroit rendu beaucoup plus redoutable à la monarchie Française. Il dit que Henri II. s'il n'eût pas été roi d'Angleterre, auroit pu renverser du trône Louis le Jeune avec plus de facilité encore que Hugues Capet n'en avoit trouvé à exclure Charles de Lorraine; mais qu'un roi d'Angleterre devenoit étranger à ses possessions Françaises; que ses sujets du Continent croyoient leur obéissance plus naturellement dûe au seigneur suzerain, reconnu pour le chef suprême de la nation, vivant d'ailleurs dans leur voisinage, & étant toujours à portée d'envahir ces provinces, tandis que le seigneur immédiat étoit souvent trop éloigné pour les défendre. Si cette réflexion est juste, comme on ne peut en douter, elle concourt à établir une vé-

rité utile, à la preuve de laquelle tout cet ouvrage est consacré; c'est qu'un accroissement excessif de puissance est la source d'une décadence & d'une ruine prochaines; que par conséquent toute conquête est un abus, & toute guerre offensive une folie barbare. Guillaume fit la conquête de l'Angleterre, ce fut la perte de son fils ainé Robert, & de son petit-fils Criton. Henri II. s'agrandit trop en France; Jean son fils en sera chassé, & chancelera même sur le trône d'Angleterre. Qu'on n'en conclue pas cependant que la France eût peu d'intérêt d'empêcher les Normands de joindre l'Angleterre aux provinces Françoises de leur domination, puisque cette jonction devoit être si peu avantageuse aux Normands. On a toujours intérêt de s'opposer aux conquérans & aux usurpateurs, quoique leur chute doive tôt ou tard être le fruit de leurs usurpations & de leurs conquêtes. Si l'on n'arrêtoit point les

ambitieux , ils ne s'arrêteroient jamais , ils envahiroient sans peine , & conserveroient sans inquiétude ; la maxime , qu'un accroissement excessif de puissance est une source de ruine , cesseroit d'être vraie ; l'injustice seroit triomphante & l'usurpation impunie. C'est précisément parce que l'ambition révolte , parce qu'elle excite la haine & la crainte , qu'elle éprouve ou des obstacles qui l'arrêtent , ou des revers qui la punissent. Suivons le fil des événemens.

Aussi-tôt que Henri fut en personne à la tête de son parti , tout lui réussit. Louis le Jeune , allarmé de son agrandissement , revint par jalousie , plus que par politique , au système de Louis le Gros. Il voulut empêcher la réunion de l'Angleterre & des états François , & traverser une expédition que Henri se préparoit à faire en Angleterre ; il séduisit quelques vassaux , il souleva quelques voisins , quelques parens , un frere même de Henri , & parut en

armes à l'entrée de la Normandie. Henri parut à son tour & dissipa tous ses ennemis; il fit pour la défense de ses provinces Françoises des dispositions qu'ils furent forcés d'admirer, & il passa en Angleterre, où le clergé irrité de quelques violences d'Etienne, & enhardi par la foiblesse de ce roi, se rangea du côté de Henri. Cet exemple étoit près d'entraîner le reste de la nation; Etienne alloit être abandonné, si l'évêque de Winchester son frere ne fût venu à son secours, en entamant dans sa ville épiscopale des négociations, dont le fruit fut qu'Etienne renonça enfin au trône, non pour lui-même, mais pour son fils. Il fut permis à Etienne de garder ce trône le reste de sa vie, en reconnoissant solennellement pour successeur le prince Henri, au préjudice de son propre fils, auquel Henri assura seulement toutes les terres que possédoit le comte de Boulogne tant en Angleterre qu'en France, avant qu'il fût roi, & tou-

Chron.  
Sax.  
Chron.  
Norm.  
M. Paris.  
Brompton.  
Rymer,  
vol. I.



tes celles qu'un grand mariage avoit acquises au fils.

Ce fils qu'on dépouilloit ainsi de ses droits à la couronne , n'étoit pas cet Eustache , que nous avons vu investi de la Normandie par Louis VII. & couronné roi d'Angleterre par Etienne ; il étoit mort en 1153. Il avoit de l'ambition & de l'ardeur, & ne se feroit peut-être pas si paisiblement laissé sacrifier. Guillaume dont il s'agit ici , eut plus de douceur ; & si l'on compare la paix & la sûreté dont il fut jouir dans une condition privée, avec la vie agitée que son pere avoit menée sur le trône , même avec celle de Henri dans toute sa gloire , on reconnoîtra que l'homme le moins ambitieux est toujours le plus sage.

On a prétendu que Mathilde avoit déterminé le roi Etienne à ce traité , en lui rappelant dans une conférence particuliere qu'ils s'étoient aimés autrefois , & que ce Henri qu'il persécutoit , étoit son propre fils , non

le fils de Geoffroy. En tout événement , ce traité , qui eut son exécution , rendit le trône à l'héritier légitime , & fit régner sur le peuple Anglois une troisieme famille Françoise. La race Normande proprement dite , dont étoient issues les deux autres , n'avoit donné que trois rois à l'Angleterre ; celle de Blois ou de Boulogne n'en avoit donné qu'un ; celle d'Anjou , dite de *Plantagenet* , en donna une suite nombreuse. C'est un avantage de la France , qui , pour être dû au hasard , n'en est pas moins considérable , que depuis Hugues Capet la même maison ait toujours occupé le trône ; & l'avantage d'avoir observé dans cette maison un ordre de succession invariable , n'est point dû au hasard.

Etienne survécut peu au traité de Winchester ; sa mort n'est remarquée dans l'histoire que parce qu'elle sert d'époque à l'avènement de Henri II.

Nous avons peint Etienne tel que

ses actions & beaucoup d'historiens nous l'ont représenté ; mais nous ne devons pas dissimuler que d'autres écrivains l'ont vu d'un œil plus indulgent. Ce partage des historiens sur son compte est peut-être l'effet naturel de sa rivalité avec la maison d'Anjou & des divisions dont tout son regne fut agité. Le pere d'Orléans va jusqu'à le nommer : « *un*  
*» des hommes du monde les plus ac-*  
*» complis, & auquel l'histoire ne re-*  
*» procheroit point de défauts, s'il n'a-*  
*» voit pas voulu régner ». M. Hume*  
 se contente de dire que , si on lui passe son usurpation, il ne paroît pas mériter de grands reproches. M. Hume lui rend de plus le témoignage qu'il ne fut ni vindicatif ni cruel, & que , s'il eût été un légitime souverain, il paroïssoit né pour faire le bonheur de ses sujets. Toutes ces observations sont justes. Quant au reste, si les auteurs que nous avons suivis, donnent une assez petite idée des talens & des qualités

d'Etienne , tout dépend du point de vue ; & pour juger de la différence qui peut résulter des différentes manieres de voir les mêmes faits , prenons de tout le gouvernement d'Etienne le fait le plus avantageux à l'humanité , la charte de liberté qu'il accorda au peuple Anglois , peu après son avènement. Les uns disent qu'il la donna de lui-même , qu'il prévint les vœux de ses sujets & qu'il les surpassa , soit par une louable politique qui cherchoit à gagner les cœurs , soit par un penchant naturel à la bienfaisance & à la justice. Les autres représentent la concession de cette même charte comme l'effet de l'ascendant que le peuple Anglois commençoit à prendre sur la foiblesse d'Etienne. Sa conduite nous a paru justifier ce dernier jugement ; l'affabilité nous semble avoir été la plus grande vertu d'Etienne , & nous croyons devoir le ranger , non parmi les mauvais rois , mais parmi les princes médiocres. La vigueur de

Henri I. & la grandeur de Henri II.  
entre lesquels il se trouve placé,  
contribuent peut-être à rendre cette  
médiocrité plus sensible.



---

## CHAPITRE VI.

### *Henri II. & encore Louis le Jeune.*

Depuis l'an 1154 jusqu'à l'an 1180.

**S**OUS Henri II. tout équilibre fut rompu entre la France & l'Angleterre. Cette dernière puissance fut absolument prépondérante, & Louis le Jeune put se rappeler les conseils de l'abbé Suger, comme on dit que Crœsus sur le bûcher se rappelloit ceux de Solon. Foible fuze-rain d'un si redoutable vassal, Louis fut réduit à étaler dans de vaines cérémonies féodales l'image d'un pouvoir qui n'avoit plus rien de réel; il voulut tenir un parlement, & prétendit forcer Henri de s'y trouver. Henri qui avoit d'autres affaires, ne voulut point passer la mer pour celle-là. Sur son refus, Louis prit

Vernon ; mais il fut trop heureux que des seigneurs Normands & François , s'empresant d'étouffer cette querelle , l'obligeassent à rendre la place qu'il avoit eu la peine de prendre.

Le testament de Plantagenet & les intérêts de Geffroy , frere puîné de Henri , fournirent bientôt à Louis un meilleur prétexte pour inquiéter son rival. Mathilde avoit cédé à son fils le droit de régner , & ne s'étoit réservé que celui de l'aider de ses conseils. Instruite par son expérience des malheurs de l'ambition & du néant des grandeurs , elle s'étoit consacrée à la pénitence , à la vertu , à la bienfaisance , avantages sur lesquels la fortune a moins de prise. Au moyen de ces arrangemens , le cas prévu par le testament de son mari étoit arrivé. Henri étoit possesseur de tous les états de sa mere. Geffroy son frere devoit donc entrer en possession de l'Anjou , du Maine & de la Touraine : il les ré-

clama , & Louis l'appuya. Pour toute réponse Henri enleva même à son frere les villes de Loudun , Chignon & Mirebeau ; & ce prince pour qui son protecteur ne pouvoit faire que des vœux , feroit resté absolument sans possessions , si les Bretons qui s'étoient soulevés contre Conan leur souverain , n'avoient élu Geffroy pour leur comte. La Bretagne resta partagée entre ces deux concurrens : le comté de Nantes avec ses dépendances fut le lot de Geffroy ; il mourut , & Conan entra en possession de Nantes ; mais Henri demanda la succession de ce frere qu'il avoit dépouillé , & il fallut bien la lui céder , puisque les provinces de Henri entouroient de tous côtés la Bretagne ; toute la grace que Henri daigna faire à Conan , ce fut de demander en mariage pour Geoffroy son propre fils , Constance , fille de ce Conan. C'étoient des enfans encore au berceau ; cependant comme on ne manque gueres de parole aux

Éromp-  
son.  
D'Argen-  
té , &c.



princes puissans, ce mariage se fit dans la suite en vertu des conventions faites alors, & Henri en tira l'avantage qu'il en avoit espéré, celui de procurer à Geoffroy son fils la totalité de la Bretagne.

Ainsi Henrine cessoit de s'agrandir & de devenir redoutable à la France. La sagesse de son administration le rendoit plus redoutable encore par la considération qu'il acquéroit (1) ; il avoit effacé en Angleterre les traces de la tyrannie que les divers ordres du royaume avoient exercée sur Etienne, lorsqu'ils lui avoient vendu le titre de roi. Ces châteaux que la noblesse avoit élevés dans tout le royaume, furent abattus pour la plûpart, malgré la réclamation & les soulèvemens des seigneurs ; on conserva seulement quelques-uns de ces forts, qu'on réunit à la couron-

---

(1) *Magis famâ quàm vi stant regum res ;*  
dit Tacite.

ne, parce que leur situation les rendoit propres à la défense du royaume. Le peuple délivré par-là du joug des grands, respira encore sous des loix justes & observées; les privilèges raisonnables furent confirmés, les abus réformés, les concessions excessives que l'avarice & la cupidité avoient arrachées au malheur des tems & à la foiblesse du trône, furent révoquées; les anciennes coutumes, les loix chères à la nation furent remises en vigueur; enfin les barons respectèrent Henri, le peuple le bénit, ses voisins le craignirent, le roi d'Ecosse fut reserré dans son royaume & obligé de restituer quelques châteaux qui lui étoient restés du tems de ses irruptions en Angleterre. Le roi de France fut inquieté sur la possession du Vexin, dont Geoffroy Plantagenet & Henri II. lui-même l'avoient laissé le maître, pendant qu'ils étoient occupés à combattre Etienne; mais il y eut à ce sujet une conférence entre Louis &

Henri sur la riviere d'Epte, limite des deux états. On y convint d'un autre mariage entre deux enfans ; c'étoit Henri, l'un des fils du roi d'Angleterre, & Marguerite, fille de Louis le Jeune, qui lui assigna le Vexin pour dot, & donna l'investiture de la Normandie à son gendre ; mais ces investitures n'étoient plus qu'une formalité ; Henri II. n'en étoit pas moins le véritable duc de Normandie ; il accompagna Louis jusqu'à Paris, où Marguerite lui fut remise ; Henri se chargea de son éducation. La confiance & l'intimité parurent alors réunir les deux monarques, & le peuple jouissoit de ce spectacle. Henri fut fait grand sénéchal de France ; il parut desirer cette dignité qui avoit été long-tems héréditaire dans sa maison, & Louis fut flatté de conférer à son rival un titre qui sembloit ajouter à l'infériorité du vassal & à la supériorité du suzerain.

Henri ne se lassoit point de s'a-

Matth.  
Paris, p.  
68.

Matth. de  
West. p.  
248.

Trivet,  
p. 35.

grandir : il s'empressoit de faire valoir jusqu'à l'ombre d'une prétention, il jugea qu'il en avoit de légitimes du chef de sa femme sur le comté de Toulouse.

Guillaume IV. comte de Toulouse, avoit marié Philippine sa fille & sa seule héritière, à Guillaume VIII. duc d'Aquitaine & comte de Poitiers, aïeul d'Eléonore. Mais, soit que ce comte de Toulouse fût plus attaché à son nom qu'à sa fille, sentiment assez ordinaire aux princes, chez qui la vanité l'emporte souvent sur la nature, soit qu'il trouvât quelque autre avantage à priver sa fille de sa succession, il parut vendre ses états à Raimond de Saint-Gilles son frere, & le duc d'Aquitaine son gendre reçut une somme d'argent pour ne point troubler ces arrangements. Celui-ci confirma en effet l'aliénation faite à Raimond de Saint-Gilles ; mais Louis le Jeune ayant épousé Eléonore, fille de Guillaume IX. duc d'Aquitaine, & petite-fille

de Guillaume VIII. revint contre ces conventions ; il prétendit que la vente faite à Raimond de Saint-Gilles n'étoit qu'une collusion entre ce seigneur & le comte de Toulouse son frere, & que tous deux avoient extorqué au duc d'Aquitaine son consentement. Raimond V. qui étoit alors comte de Toulouse aux droits de Raimond de Saint-Gilles son aïeul, allégua la prescription à l'appui de la vente faite à Raimond de Saint-Gilles. Louis le Jeune allégua sa puissance, & prit la guerre pour arbitre. Raimond négocia, & le différend fut terminé par le mariage de ce Raimond avec Constance, sœur de Louis le Jeune, veuve d'Eustache, fils du roi d'Angleterre Etienne de Boulogne ; en faveur de cette alliance, Louis se désista de ses prétentions, & tant qu'il vécut avec Eléonore, le comte de Toulouse ne fut point inquiété.

Catel, hist.  
des comtes  
de Tou-  
louse.

Mais lorsque Henri, qui n'avoit pas les mêmes motifs pour ménager

Raimond, fut devenu le mari d'Éléonore, il renouvela les prétentions que Louis le Jeune avoit abandonnées, & ses raisons étoient encore plus pressantes que celles de Louis le Jeune, car il étoit plus puissant. Il fit des préparatifs proportionnés à l'importance de son entreprise; il mit dans ses intérêts les voisins & les ennemis du comte de Toulouse; il leva sur ses sujets tant de l'île que du Continent, un impôt connu sous le nom de *scutage* (1); le roi d'Ecosse, le comte de Boulogne Guillaume, fils du dernier roi d'Angleterre, le suivirent dans cette expédition, à laquelle il parut mettre autant d'appareil que Guillaume le Bâtard en avoit mis à la conquête de l'Angleterre. Il soumit le Quercy,

---

(1) Le *scutage* étoit dans l'origine un droit que payoient les vassaux qui vouloient être dispensés du service personnel, ce fut depuis un impôt qu'on exigea dans de certaines conjonctures.

qui faisoit partie des états du comte de Toulouse ; bientôt il pénétra jusqu'à Toulouse même , & il tenoit cette ville bloquée , lorsque Louis le Jeune vint au secours.

Chaque démarche de Henri II. paroissoit à Louis un reproche ou de l'imprudence qu'il avoit eue de renvoyer Eléonore , ou de la mollesse avec laquelle il en avoit défendu les droits , lorsque ces droits lui étoient confiés ; mais le plus sensible dépit de Louis étoit de voir son rival s'agrandir sans cesse sous ses yeux par des moyens qu'il lui avoit fournis lui-même. Il jugea que Henri alloit bien moins triompher du comte de Toulouse que du roi de France , il jugea qu'il convenoit à un suzerain de prendre connoissance des querelles de ses vassaux , de tenir la balance entre eux , & de mettre des poids dans le bassin le plus léger ; cette politique n'en étoit que plus noble pour avoir été un peu tardive , & la manière dont Louis remplit ce person-

nage , eut quelque chose d'éclatant. Il perce l'armée ennemie avec une poignée de foldats , & l'on apprend qu'il s'est jetté dans Toulouse avant d'avoir appris qu'il armoit ; en même tems deux de ses freres font une diversion en Normandie pour forcer le roi d'Angleterre d'abandonner son expédition de Toulouse. Ce projet réussit. Henri étonné de l'arrivée imprévue du roi , inquiet de ce qui se passoit en Normandie , leva le blocus de Toulouse , & prit brusquement le chemin de la Normandie , d'où les princes François se retirèrent à son approche. Henri , pour se venger du roi de France , entra dans le Beauvaisis qu'il saccagea ; il y détruisit cette citadelle de Gerberoy , estimée imprenable , depuis que Guillaume le Conquérant n'avoit pu y forcer son fils Robert ; il fit aussi des courses dans le voisinage de Paris , il s'étendit de tous côtés , il parvint à couper la communication de cette capitale avec Etampes & Or-



léans ; il fallut faire une trêve , puis la paix. Le prince Henri , fils du roi d'Angleterre , vint rendre hommage pour la Normandie , & fiancer Marguerite , fille de Louis , conformément au traité fait sur les bords de l'Epte ; aussi-tôt Henri II. qui jamais ne laissoit languir aucune de ses prétentions , s'empara de Gisors & des autres places du Vexin promises pour la dot de Marguerite ; cette maniere brusque , ce coup d'autorité déplut à Louis. Il souleva quelques vassaux de Henri , il mit le trouble dans la Touraine & dans la Normandie , il entra lui-même dans le Vexin ; mais la vigilance de Henri avoit pourvu à tout : les François ne purent même tenter le siege d'aucune place importante ; les armées se trouverent plusieurs fois en présence , sans qu'aucune voulût en venir aux mains ; on étoit las de tant de courses , de ravages , de combats , qui n'aboutissoient à rien ; on fit une nouvelle trêve , & l'on convint que

les places du Vexin feroient mises en féqueſtre entre les mains des Chevaliers Templiers juſqu'à la célébration du mariage de Marguerite avec le jeune Henri.

Les Templiers, cette milice religieuſe, née ainſi que l'ordre de S. Jean de Jérusalem & l'ordre Teuto-nique, des pèlerinages à la Terre-Sainte, & ſur-tout des croiſades, jouiſſoient alors d'une haute conſidération; cette confiance de deux grands rois en étoit une marque diſtinguée; mais ils s'en rendirent indignes, en ſe laiſſant corrompre par le roi d'Angleterre, & en lui remettant ces places avant le tems convenu. Henri, en les mépriſant, profita de leur perfidie, mépriſable lui-même de l'avoir ſollicitée. En même tems les lieutenans qu'il avoit laiſſés dans les terres du comte de Toulouſe, y prenoient des places, s'étendoient, reſſerroyent de plus en plus le comte, tandis que la trêve conclue entre les deux rois le laiſſoit

fans défense. Cette trêve n'étoit  
 pourtant que trop rompue par le  
 marché honteux de Henri II. avec  
 les Templiers. Louis, justement ir-  
 rité, alloit reprendre les armes. Les  
 légats du pape Alexandre III. dé-  
 tournerent l'orage, en offrant leur  
 médiation, & la trêve continua; les  
 légats célébrèrent le mariage du  
 jeune Henri & de Marguerite; le  
 pape lui-même ménagea ensuite une  
 entrevue des deux rois, il voulut y  
 assister pour être témoin de leur ré-  
 conciliation & l'affermir encore. Les  
 rois lui rendirent tous les honneurs  
 que deux fils respectueux croient  
 devoir à un pere tendre qui vient de  
 les réunir; ils s'empresèrent à lui  
 tenir l'étrier, à conduire son cheval.  
 On a justement reproché aux papes  
 leur ambition si peu chrétienne &  
 leurs entreprises sur les couronnes;  
 mais on n'a peut-être pas assez re-  
 marqué combien ce ministère de  
 paix qu'ils exerçoient en diverses  
 occasions, & qui sans doute a quel-

Trivet;  
 P. 43.

quefois épargné le sang des hommes, dut rendre leur puissance respectable & chère à la chrétienté.

Au moyen de l'alliance des deux rois, la condition sous laquelle les places du Vexin avoient dû être remises à Henri II. étoit remplie, l'infidélité des Templiers étoit réparée. Les deux rois parurent amis, & les affaires qui vont occuper Henri dans son île, ne lui permettant plus aucune entreprise sur la France, la paix ne fut point troublée pendant plusieurs années, ce qui semble prouver que les guerres précédentes doivent au moins autant être attribuées à l'ambition de Henri qu'à la jalousie de Louis le Jeune.

Henri, jusqu'alors absolu en Angleterre, n'avoit tout au plus éprouvé que de légères contradictions, bientôt étouffées par le poids de l'autorité & par la force de la justice; car il faut convenir, qu'à la différence de ses aïeux, il étoit juste, ami de l'ordre, protecteur du peuple, &  
que

que son joug étoit celui de la raison. L'autorité la plus redoutable aux princes vint balancer la sienne & empoisonner sa vie. Un prêtre vertueux se déclara son ennemi, & tint non-seulement l'Angleterre, mais la Chrétienté entière partagée entre le roi & lui. Ce prêtre, c'est l'inflexible Thomas Becket, archevêque de Cantorberi, un de ces hommes que la passion seule a jugés, & sur lesquels l'histoire n'offre gueres que des panégyriques & des satyres, parce que les orages qu'ils ont fait naître, n'ont presque laissé à personne le sang froid de l'impartialité. Tâchons de le conserver en faisant connoître un homme que l'Eglise a mis au rang des saints, & que l'esprit de ce siècle met à la tête des factieux dévots; un homme dont les démêlés avec son maître sont une branche de la funeste & interminable querelle du sacerdoce & de l'empire. Un des plus grands malheurs de ces contestations qui intéressent directement

ou indirectement la religion , c'est qu'elles peuvent faire des fanatiques estimables , des victimes vertueuses , & qu'elles forcent souvent la haine de se placer à côté du respect. La protection marquée que la France crut devoir accorder à Thomas , la vénération qu'elle conserva longtemps pour sa mémoire , les efforts que Louis le Jeune fit plus d'une fois en sa faveur , & qui rendirent la France & Thomas plus odieux encore à Henri II. font rentrer l'histoire de ces démêlés dans celle de la rivalité de Henri II. & de Louis VII.

Fitz-Stephen , vie de S. Thomas de Cantorb.

Thomas Becket , fils d'un bourgeois de Londres , annonça , dès son enfance , des dispositions pour l'étude , qui engagèrent ses parens à prendre un soin particulier de son éducation. L'Angleterre , la France , l'Italie l'instruisirent tour-à-tour ; l'université de Paris qu'illustroient alors les Champeaux , les Abelards , &c. eut l'honneur de le former. Bologne lui enseigna le droit ; Auxerre se glo-

rifié d'avoir fermé la carrière de ses études. A son retour en Angleterre, il exerça l'emploi obscur de clerc d'un juge subalterne. Un archidiacre de Cantorberi voulut bien le recommander au primat Théobald ou Thihaud, qui lui donna des bénéfices, & l'envoya même à Rome, où il l'employa en diverses négociations, dont le succès procura encore à Becket d'autres bénéfices ; il fut diacre de l'église d'Yorck, puis archidiacre de Cantorberi à la place de son premier protecteur. Le primat le recommanda si fortement à Henri II. que ce prince, qui dans ses vues pleines d'élévation sur le gouvernement, comptoit pour beaucoup le choix des sujets auxquels il confioit les grandes places, lui en donna une que le primat lui-même eût pu envier : il le fit chancelier du royaume, il lui confia l'éducation du prince Henri son fils aîné, ajouta encore à ses bénéfices, le combla de faveurs. Becket devint un des hommes les

Fitz-Stephen.  
Brompton.  
Matt. Paris.

plus riches & les plus puissans de l'Angleterre. Sa dépense fut excessive comme ses revenus. On lui a beaucoup reproché depuis, le luxe de sa table, de ses meubles, de ses équipages; le nombre de ses chevaliers, écuyers, pages, secrétaires; ces vaisseaux qui le suivoient, quand il passoit la mer, ces mille hommes qu'il trainoit à sa suite au mariage du jeune Henri son élève avec Marguerite de France; ses amusemens, ses jeux, ses goûts, ses talens même, qui tous étoient d'un homme opulent & frivole; ses victoires à la course & à la joute, ses inclinations cavalieres, sur-tout ce faste royal, qui étoit un objet d'étonnement & de curiosité pour le roi lui-même; il s'en corrigea bien dans la suite. Le roi peut-être auroit dû l'en corriger plutôt, mais il avoit pour lui l'indulgence d'un ami, il en avoit aussi la familiarité (1).

---

(1) Fitz-Stephen, secrétaire de Becket,



L'archevêché de Cantorberi étant venu à vaquer, le roi l'offrit à son ami. L'impératrice Mathilde, mere de Henri, n'approuva point ce choix, soit seulement à cause du faste & de la frivolité apparente de Becket, soit qu'à-travers cette écor-

---

& qui en a écrit l'histoire, rapporte un trait plaisant de cette familiarité du roi d'Angleterre avec son chancelier. En passant ensemble à cheval pendant l'hyver dans les rues de Londres, ils rencontrèrent un pauvre presque nud & tremblant de froid. « Ne seroit-ce pas une œuvre juste, dit » Henri, de donner un bon habit à ce pauvre homme dans une saison si rigoureuse ? » Sans doute, répondit Becket, qui loua » fort le roi de ce dessein charitable. Eh » bien, dit le roi, il en aura donc un tout- » à-l'heure ». En même tems il saisit l'habit du chancelier, & s'efforça de le lui ôter ; le chancelier défendit son habit, & ce ne fut qu'après un long combat que l'habit resta entre les mains du roi, qui le jeta au mendiant. Celui-ci ne connoissant aucun des deux cavaliers, fut fort surpris du présent, mais il en profita.

ce, elle apperçût l'inflexible fermeté qui devoit un jour faire le malheur & du roi & du primat. Becket lui-même refusa d'abord l'honneur dangereux que le roi lui offroit. « Laissez-moi, lui dit-il, mériter » vos bontés, ne me les prodiguez » pas. Vous aimez votre chancelier, » peut-être vous haïriez le primat ; » le premier ne doit que vous servir, » le second seroit quelquefois obligé » de vous résister. Les droits de la » couronne & ceux de l'Eglise ne » sont pas toujours d'accord ».

Le roi fit ce que fait toujours en pareil cas un prince qui aime l'état, & qui estime la vertu, il regarda ce refus comme un nouveau titre, & força Becket d'accepter la primatie. Becket obéit pour ne plus obéir.

Dès-lors on ne le reconnut plus ; tout son faste disparut ; l'humilité chrétienne, la discipline ecclésiastique réglèrent toutes ses démarches ; la cérémonie du sacre sembla lui avoir imprimé le caractère aposto-

lique avec tout ce qu'il a de saint & d'inflexible.

Il faut se rappeler ici les révolutions que le tems apporte dans la maniere de voir & de juger les mêmes objets. Chaque siecle a peine à comprendre la stupidité des siecles précédens, & ne fera peut-être pas plus facilement compris par les siecles suivans. Dans le tems dont il s'agit, le zele à défendre les immunités les plus excessives de l'Eglise étoit encore regardé comme la premiere vertu d'un prélat. On appelloit zele alors ce que nous appellerions aujourd'hui fanatisme & rébellion. Becket cessa donc d'être l'homme du roi, & ne fut plus que l'homme de l'Eglise ; il ne voulut plus même être attaché à la couronne par un des grands offices ; il renvoya les sceaux. Le roi crut voir de la hauteur & un esprit d'indépendance dans cette démarche ; il en fut mauvais gré à Becket. Cependant les motifs de ce prélat pou-

Fitz-Stephen.  
Matt. Paris.

voient être purs ; on peut , on doit peut-être penser qu'il jugea les fonctions d'un primat incompatibles avec les occupations d'un chancelier , & qu'il ne crut pas qu'on pût servir à la fois Dieu & le monde dans deux si grandes places ; au moins l'ambition , dont la nature est d'être insatiable , ne lui eût pas conseillé ce sacrifice.

Souvent les torts & les querelles des hommes viennent moins de leur caractère que des choses mêmes. Il y a en général trop de droits litigieux , & les différens ordres d'un même état ont trop souvent des principes opposés , devenus de devoir & de rigueur pour chacun de ces ordres. Les plus saints archevêques de Cantorberi , les Lanfranc , les Anselme avoient eu des démêlés avec les rois d'Angleterre ; ce n'étoit peut-être la faute ni des uns ni des autres , mais seulement l'effet naturel de la concurrence des droits & de la discordance des principes.

Becket revenoit du concile de Tours, où l'on avoit condamné les usurpations des biens ecclésiastiques faites par les laïcs, quelque anciennes que fussent ces usurpations. D'après cette décision, Becket crut avoir des demandes exorbitantes à faire aux possesseurs de divers biens qui avoient autrefois appartenu à l'archevêché de Cantorberi. Ces demandes tendoient réellement à la ruine de cent familles considérables & utiles à l'état. La noblesse s'allarma; le roi vint à son secours, & défendit à l'archevêque de troubler ces familles dans leur possession. L'archevêque crut que Dieu le lui ordonnoit : il persista. « Lorsque l'ambition, dit un vrai philosophe, est assez ingénieuse pour se déguiser sous les apparences du devoir & de l'équité, à ceux même qu'elle fait agir, elle devient la plus inflexible & la plus incurable des passions humaines ».

M. Hume,  
hist. de la  
maison de  
Plantagen.

L'archevêque avoit excommunié

plusieurs personnes pour s'être opposées à l'exercice de quelques prétendus droits de son siége. Le roi demanda que l'excommunication fût levée : il essuya un refus formel ; cependant ces excommuniés étoient des vassaux militaires de la couronne. Or Guillaume le Conquérant, qui avoit intérêt de ménager les gens de guerre, avoit fait une loi, suivant laquelle aucun vassal militaire de la couronne ne pouvoit être excommunié sans l'aveu du roi ; & cette loi déclaroit coupable de haute-trahison quiconque oseroit l'enfreindre. Cette dernière considération contint le zèle du primat.

Les historiens Anglois qui ont écrit depuis la réforme, disent que dans ces siècles d'ignorance, les évêques avoient établi pour maxime de ne donner aucune satisfaction à la couronne sur les irrégularités du clergé ; c'étoit sans doute dans la crainte que les rois ayant commencé à se mêler des affaires ecclésiasti-

ques par voie de remontrance & de plainte, ne parvinssent bientôt à s'en mêler par voie d'autorité. Il falloit donc en ce cas que les évêques prévinssent les plaintes du trône, en faisant des ecclésiastiques coupables une justice si rigoureuse, que la police temporelle n'eût plus rien à désirer; mais comment cela se pouvoit-il, puisque les évêques n'avoient point le droit du glaive? Ils se l'arrogerent.

Un ecclésiastique avoit séduit la fille d'un gentilhomme du comté de Worcester, & avoit ensuite tué le pere de cette fille, parce qu'il vouloit le faire punir. Becket ne voulut jamais permettre que le coupable comparût dans les tribunaux laïcs: il le fit mettre dans la prison de l'archevêché.

Un voleur qui n'étoit point ecclésiastique, prit un calice dans la cathédrale de Londres. Le roi réclama son justiciable; mais comme le vol avoit été commis dans une église, &

Fitz-Stephen, vit.  
S. Thomas.

s'appelloit un sacrilege, l'archevêque se chargea de le punir ; & entreprenant visiblement sur l'autorité laïque, qui seule peut infliger des peines corporelles, il fit marquer le voleur d'un fer rouge au front.

Becket détestoit les crimes, & convenoit qu'il falloit punir les coupables ; mais si le coupable étoit ecclésiastique, ou si le crime intéressoit directement ou indirectement l'Eglise, il prétendoit que c'étoit au juge d'Eglise à en connoître ; or, comme il avouoit que l'Eglise ne pouvoit ordonner aucune effusion de sang, aucune peine capitale, non par défaut d'autorité, mais par l'horreur qu'elle avoit du sang, il s'ensuivoit qu'il n'y avoit aucune proportion dans la distribution des peines, & que plus le crime d'un ecclésiastique étoit atroce, plus il étoit légèrement puni. Becket sentoît bien cet inconvénient ; mais il en trouvoit un plus grand à laisser borner ou gêner la juridiction ecclésiastique ;



de-là l'impunité, & par une conséquence malheureusement nécessaire, la fréquence des crimes de la part des ecclésiastiques. On prétend que dans un court espace de tems il y eut près de cent meurtres impunément commis par des clercs.

Le roi voulant arrêter ces défordres, assembla les évêques à Westminster, & demanda qu'un juge royal assistât deormais au jugement des ecclésiastiques, afin qu'au moins les meurtriers fussent livrés au bras séculier. Les évêques furent ébranlés par les raisons du roi, le primat seul fut inflexible : il alléguait les canons des conciles, les décrets des papes, les concessions même des rois ; & en effet il avoit tous ces titres à opposer. Sa réponse dicta celle de son corps. Le roi insista. « Voulez-vous, dit-il aux évêques, vous soumettre aux loix du royaume ? » Oui, répondit le primat, dans tout ce qui ne sera pas contraire aux privilèges du clergé ». Le roi for-

Fitz-Stephen, p.  
33.

tit enflammé de colere. On craignit les suites, on négocia, on engagea Becket à promettre indistinctement une soumission entiere aux loix du royaume; il y consentit enfin. Il se tint à Clarendon une nouvelle assemblée d'évêques, où l'autorité royale fit recevoir seize articles contraires aux vastes prétentions du clergé; ce sont les fameuses constitutions de Clarendon, qui causerent plus de troubles que toutes les contestations précédentes. Les évêques s'étonnerent de les avoir souscrites: le pape les condamna (1): le primat les défavoua; & quand on voulut les lui opposer, il répondit que le pape les ayant condamnées, il ne lui restoit plus qu'à gémir devant Dieu de la foiblesse qu'il avoit eue de les signer. Il faut avouer que, si quelques-uns de ces articles se bernoient

---

(1) Du moins il en condamna dix sur seize.

à faire rentrer l'Eglise dans les limites dont elle n'avoit pas dû fortir, il y en avoit d'autres qui tendoient à la dépouiller de ses droits, & qui au moins avoient besoin de restriction; tel étoit, par exemple, l'article qui donnoit au roi, sans autre explication, le revenu des bénéfices vacans. Certainement les rois avoient trop abusé de ce droit, en laissant quelquefois pendant dix ans entiers des églises sans pasteur, pour qu'une telle clause n'eût pas besoin d'être restreinte; & si la fermeté du primat n'avoit pas eu d'autre objet, il seroit difficile de la blâmer. Le roi indigné de ce qu'il appelloit *la palinodie de Becket*, fit rechercher toute sa conduite pendant le tems qu'il avoit été chancelier. Becket lui répondit par sa nomination même à la primatie, qui étoit en effet de la part du roi la plus forte reconnoissance de son intégrité dans l'administration. Le roi ne se contenta point de cette réponse; on vouloit perdre un hom-

me qu'on ne pouvoit faire obéir. Henri répliqua qu'il avoit pu se tromper, & que la justice en décideroit. Becket, après avoir essayé de quitter le royaume pour se soustraire à cette persécution, se voyant cité à comparoître devant le roi, vint au palais en faisant porter sa croix devant lui, & signifia hautement un appel au pape. Cet appareil d'un martyr qui confessoit le Christ, & défendoit l'Eglise devant les rois, blessa fort Henri II. Les courtisans trouverent cette incartade bien bizarre; les évêques blâmerent leur confrere à la cour, & le défendirent dans leurs assemblées.

On le jugea cependant par provision; on le déclara coupable de trahison & de parjure; on lui enjoignit de se défendre juridiquement; on voulut lui lire sa sentence; il protesta de nullité, prit sa croix à la main & sortit. Lorsqu'il passoit dans les salles du palais, des voix s'éleverent contre lui; des seigneurs

du parti royal l'appellerent *parjure & traître* ; il les appella *menteurs & coquins* : il traita *d'impudent bâtard* le comte Hamelin, frere naturel du roi ; il dit à un autre seigneur : « *il te sied bien de m'appeller traître, toi dont le pere a été pendu pour trahison !* » Enfin si dans cette occasion il eut le courage d'un martyr, il n'en eut point la patience. Henri, plus modéré, blâma ceux qui avoient insulté l'archevêque ; il défendit expressement de troubler sa marche, & de lui manquer de respect.

Fitz-Stephen.  
Hoveden.  
M. Paris.

Le primat arrivé chez lui envoya trois évêques demander en son nom au roi un sauf-conduit pour sortir du royaume. Le roi remit sa réponse au lendemain ; ce délai fut suspect au primat, & il partit dès la nuit même, sans attendre le sauf-conduit.

On peut juger que ce fut en France qu'il alla chercher un asyle ; c'étoit celui des papes même dans leurs disgrâces. Divers schismes, diverses

révolutions arrivées en Italie , les avoient depuis quelque tems presque fixés en France , où ils avoient tenu plusieurs conciles. Le pape Alexandre III. étoit même alors à Sens ; c'étoit devant lui que l'archevêque de Cantorberi vouloit aller se vanter des combats qu'il avoit soutenus pour la cause commune. Indépendamment de cette raison , c'étoit dans les états de Louis VII. que devoit se retirer un ennemi de Henri II.

Henri poursuivit Thomas au tribunal du pape & jusqu'au trône de Louis. Il écrivit à Louis de chasser de ses états cet ennemi des rois ; il envoya au pape une ambassade solennelle pour solliciter la déposition du primat.

Louis alla lui-même trouver l'archevêque de Cantorberi à Soissons pour le remercier de s'être retiré dans ses états , & pour l'assurer que l'honneur de protéger un si saint prélat, lui paroïsoit une des plus

belles prérogatives de la couronne.

Le pape n'avoit point encore vu l'archevêque de Cantorberi, lorsqu'il reçut l'ambassade du roi d'Angleterre ; cependant il ne se laissa point prévenir par les ambassadeurs, ou plutôt il étoit déjà prévenu en faveur du primat. Il répondit qu'il ne pouvoit rien décider qu'en la présence de ce prélat. Les ambassadeurs, auxquels leur maître avoit expressément défendu d'attendre plus de trois jours la réponse du pape, conjurerent du moins Alexandre d'envoyer des légats en Angleterre pour y juger l'affaire définitivement. Le pape voulut se réserver l'appel. Sur cette réponse, les ambassadeurs partirent ; dans leur route ils rencontrèrent l'archevêque de Cantorberi, escorté de trois cens cavaliers, avec lesquels il entra comme en triomphe dans la ville de Sens. Les cardinaux même étoient allés à cheval au-devant de lui. Le peuple le reçut avec acclamation.

Le pape , à son arrivée , se leva , & courut l'embrasser. Bientôt Becket obtint toute sa confiance , comme toute la vénération du roi de France , & Henri n'eut plus d'autre moyen de se venger que de persécuter assez basement les parens , les créatures de l'archevêque , & de séquestrer les revenus de l'archevêché. L'abbaye de Pontigny se chargea de défrayer Becket. Le pape cassa tout ce qui avoit été fait contre ce prélat en Angleterre ; & Becket ayant montré au pontife des scrupules de ce qu'il avoit été porté sur le siege de Cantorberi par l'autorité royale plus que par une élection canonique ; le pape par sa suprême puissance le rétablit dans tous les droits de l'épiscopat.

Becket eut encore un scrupule. La plupart de ses prédécesseurs avoient été moines : il ne l'avoit point été : il voulut prendre l'habit de Bernardin dans cette abbaye de Pontigny. Le pape , auquel il en de-



manda la permission, lui en envoya un béni par lui-même. Henri fit retrancher le nom de Becket des prières publiques, & il tenta encore de gagner le pape. Il vint en Normandie, & lui fit demander une entrevue. Le pape exigea pour première condition que l'archevêque y fût présent, ce qui fut rejeté avec indignation. Henri alors traita le pape lui-même en ennemi. Tout appel au pape ou à l'archevêque fut puni par la prison; tout porteur de lettres du pape ou de l'archevêque fut condamné : à la perte des yeux & à la mutilation honteuse, si c'étoit un prêtre séculier : à avoir les pieds coupés, si c'étoit un religieux; à être pendu, si c'étoit un laïc : brûlé, si c'étoit un lépreux (1). Toutes les terres des partisans d'Alexandre III. ou de Becket furent confisquées. Le denier

---

(1) Maladie si commune alors, que ceux qui en étoient atteints, formoient comme un peuple à part dans chaque nation,

de saint Pierre continua d'être levé ; mais sans sortir de l'échiquier ; la plus violente haine n'inspiroit pas encore assez d'audace pour le supprimer entierement. Les constitutions de Clarendon furent envoyées dans tous les tribunaux , & on en fit jurer l'observation à tous les ordres de l'état. De leur côté , Alexandre III. & Becket n'épargnerent pas les censures à l'Angleterre. Becket écrivit à Henri une lettre qui existe , & qui est un monument des erreurs du tems sur les bornes des deux puissances ; ce sont les principes des Gregoire VII. & des Boniface VIII. qui soumettent tout à l'Eglise. Henri plus irrité ne mit point de bornes à sa vengeance : il eût voulu chasser Becket de son dernier asyle : il eût voulu lui interdire l'eau & le feu : il écrivit à Cîteaux : il écrivit aux moines de Pontigny , que s'ils continuoient à garder Becket dans leur abbaye , tous les biens que leur ordre possédoit dans ses états , alloient

être faisis. Cet emportement ne dégrade-t-il pas Henri II ? Ne lui suffisoit-il pas que l'Angleterre fût délivrée d'un sujet qu'il jugeoit trop turbulent, & un homme a-t-il le droit d'en faire mourir un autre de faim pour des contestations mal décidées ? Becket quitta donc Pontigny & alla s'établir à Sens, où il vécut des bienfaits que le roi Louis le Jeune s'empressa de lui prodiguer. Le pape, pour donner encore plus de poids à l'autorité primatiale de Becket, le nomma son légat en Angleterre, & malgré le soin rigoureux avec lequel tous les ports étoient gardés, la bulle de légation parvint dans cette île.

Hoveden:  
M. Paris.  
Epist. S.  
Thomæ.

La protection que Louis accordoit & au pape & à l'archevêque de Cantorberi, étoit pour les deux rois un nouveau sujet de haine, qui réveillait tous les autres ; la paix entre eux étoit un état forcé qui ne pouvoit durer, & c'étoit par une espèce de prodige qu'elle n'avoit pas été interrompue depuis environ cinq

ou six ans. La guerre recommença : le premier prétexte fut saisi de part & d'autre. Henri ayant , à ce qu'il croyoit , à se plaindre du comte d'Auvergne , entra sur ses terres ; & Louis VII. prenant la défense de ce comte , entra dans le Vexin. Le pape & l'archevêque ne se dissimulerent point que la guerre se faisoit pour leurs intérêts , & ( rendons-leur cette justice ) ils en furent plus disposés à négocier. Ils sollicitèrent même la médiation de l'impératrice Mathilde , mere de Henri II. Cette princesse , qui , n'ayant pris de la royauté que les travaux & les périls , en avoit cédé les grandeurs à son fils , & qui connoissoit également les droits du trône & ceux de l'autel , jouissoit d'une telle considération , que ce fut un préjugé très-avantageux pour Henri , qu'elle ne l'eût point condamné dans ses démêlés avec l'archevêque. Elle mourut sur ces entrefaites , & la négociation languit. Le pape faisoit des démarches

ches assez sinceres pour la paix ; son état étoit encore incertain , le schisme duroit toujours ; l'empereur Frédéric Barberouffe appuyoit de toute sa puissance l'antipape Guy de Crême , qui se faisoit nommer Paschal III. Tous les deux pressoient Henri II. de s'unir à eux , & Frédéric lui offroit à ce prix de faire une diversion en France avec toutes les forces de l'Empire. Henri ne voulut point perpétuer les troubles de l'Eglise , quelque avantage qu'il pût en tirer , refus d'autant plus généreux , que dans le même tems Louis le Jeune , de concert avec Alexandre III. excitoit contre lui un soulèvement presque général dans toutes les provinces du Continent. Les barons du Poitou & de la Guyenne , irrités de la suppression de quelques privileges , avoient traité avec Louis le Jeune , & s'étoient engagés à ne poser les armes que de son consentement ; ils avoient même donné des ôtages pour sûreté de leur pa-

role ; les barons de Bretagne en firent autant. On fait qu'il faut compter la Bretagne parmi les provinces que Henri possédoit en France , tant parce qu'elle relevoit de la Normandie , que parce que Geoffroy , fils de Henri , en avoit épousé l'héritiere ; enfin l'orage s'étendit jusqu'à la Normandie même. Louis le Jeune y porta ses armes. Henri se montra tour-à-tour dans toutes ces provinces , & elles se soumirent ; Louis même , à l'arrivée de ce prince , prit le parti de la retraite ; Henri attaqua son arriere-garde , & fit quelques prisonniers.

Epistol.  
S. Thomæ.

Les deux rois commandoient en personne leurs armées ; cependant la guerre se passa toute entiere en escarmouches ; tous deux craignoient de commettre leur gloire aux hasards d'une bataille ; & si par l'avantage du poste ou par d'autres circonstances , l'un des deux avoit intérêt d'engager le combat , l'autre avoit le talent de l'éviter.

Au milieu de ces hostilités qui faisoient du mal sans rien décider , les deux rois avoient eu plusieurs entrevues qui n'avoient pas décidé davantage ; plus heureux & plus sages à Montmirail , ils terminèrent leurs différends , & firent des arrangemens nouveaux. Henri parut se dépouiller en faveur de ses fils , de toutes ses provinces du Continent ; il céda la Normandie , l'Anjou , le Maine & la Touraine à son fils aîné Henri , gendre de Louis le Jeune ; le Poitou & la Guyenne à Richard , qui fiança aussi Alix , autre fille de Louis le Jeune ; la Bretagne à Geffroy ( ou Geoffroy ) pour la tenir en fief de la Normandie. Louis , comme suzerain de tous ces fiefs , confirma ces dispositions , & reçut les hommages du jeune Henri son gendre , & de Richard. Le jeune Henri , comme duc de Normandie , reçut celui de Geoffroy son frère. Ce sacrifice fait par Henri II. ne sembla point d'abord en être un. Pere & monarque

également absolu, Henri II. paroiffoit retenir l'autorité qu'il communiquoit ; mais l'événement fera voir que la maxime de Guillaume le Conquérant : *qu'il ne faut point fe deshabiller avant l'heure de fe coucher*, convient feule aux princes qui aiment la domination. Henri déjà troublé dans fon autorité abfolue par un prêtre indomptable, va l'être bien plus par des enfans dénaturés. Encore quelques victoires, & fa vie ne fera qu'un tissu d'infortunes domestiques, les plus ameres de toutes.

Louis VII. en l'engageant ou en le forçant ainfi à partager fes provinces du Continent entre fes fils, rentroit plus que jamais dans le fyftême de Louis le Gros, & faifissoit les vrais intérêts de fon royaume, qui étoient de diviser & d'affoiblir cette énorme puiffance. Il étoit étonnant qu'il eût pu en foutenir le poids, & fe rendre même quelquefois redoutable à un rival qui dominoit fur l'Océan, qui joignoit aux



plus riches provinces de la France, à presque toutes les provinces maritimes de ce royaume, les forces de l'Angleterre, qui d'ailleurs l'emportoit sur lui par les qualités personnelles, & devant lequel il ne parut presque jamais les armes à la main, sans être forcé à la retraite; toujours inférieur à la guerre, Louis paroît toujours égal, quelquefois même supérieur dans les traités. Effaçoit-il son rival du côté de la politique? Non, & il ne faut chercher la solution de ce problème que dans le système féodal de ces tems-là. Nous avons dit combien ce système, tel qu'il étoit établi en France, devenoit contraire à l'autorité royale par le soulèvement perpétuel des vassaux, par leur ralliement, par les obstacles que l'intérêt commun apportoit à la réunion des fiefs dans les cas même où elle étoit autorisée par la loi féodale. Il reste maintenant à dire combien ce système féodal étoit quelquefois avantageux à

l'autorité, par le respect que tout vassal devoit à son seigneur, par le point d'honneur qui nourrissoit ce respect, par l'horreur qu'inspiroit ce titre de *félon*, qui diffamoit tout vassal injustement armé contre son seigneur. Cette horreur étoit telle, que dans les guerres les plus justes le vassal craignoit toujours de se commettre avec son suzerain; en effet la partie n'étoit pas tout-à-fait égale. Le vassal vaincu encouroit *la commise*: le seigneur ne couroit communément que les hasards ordinaires de la guerre. Par une suite de cet esprit si contraire à la félonie du vassal, quand le vassal & le suzerain se rencontroient à la guerre, & que les armées étoient en présence, il étoit rare qu'on leur permît d'en venir aux mains. Les seigneurs des deux partis se réunissoient pour les réconcilier, & ils forçoient quelquefois le vainqueur à des sacrifices. Ce fut cette partie du système féodal qui soutint la foiblesse de Louis

le Jeune contre la puissance de Henri. On vit plusieurs fois celui-ci s'arrêter au milieu de ses avantages, en protestant qu'il ne vouloit point combattre son suzerain. On sent bien au reste que cette cause, toute réelle qu'elle étoit, avoit une influence bornée, & que la force & la victoire faisoient souvent cesser toutes ces petites considérations féodales, qui n'avoient véritablement de vertu que dans la paix; mais on sent bien aussi que les rois d'Angleterre avoient quelque intérêt de maintenir les principes féodaux, dont ils tiroient d'ailleurs beaucoup d'avantages, & qui faisoient la sûreté de leurs possessions Françoises.

Le roi d'Angleterre étant donc encore une fois réconcilié avec son rival, fut solennellement rétabli dans la charge de grand sénéchal du roi de France, dignité qu'il réclamoit comme un bien patrimonial, en qualité d'héritier de la maison d'Anjou, & dont on affectoit de le

dépouiller à chaque rupture, pour paroître lui enlever quelque chose. Il sembla prendre plaisir à en remplir les fonctions : il servit en cette qualité le roi à table le jour de la Chandeleur de l'année 1168. Il est plaisant de voir quelle importance certains historiens attachent sérieusement à ces jeux d'enfans.

Quelque chose de plus important peut-être, ce sont les efforts que fit Louis VII. pour réconcilier l'archevêque de Cantorberi avec le roi d'Angleterre, parce que ces efforts attestent la sincérité de sa propre réconciliation avec Henri II. Il ménagea une conférence entre le monarque & le prélat, & il voulut y assister comme arbitre. On étoit convenu, avant l'entrevue, qu'il n'y feroit point parlé de ces constitutions de Clarendon, cause ou prétexte de tant de troubles. L'archevêque crut bien s'humilier devant son roi, en lui jurant une soumission parfaite, *sauf l'honneur de Dieu & les libertés*

*de l'Eglise.* Henri, qui favoit par expérience la vertu de ces restrictions, & qui avoit offert aussi de signer un accommodement avec la clause : *sauf les droits de la royauté*, protesta qu'il ne les souffriroit point, & qu'il vouloit un serment d'obéissance pleine & entière; mais il ajouta que pour plaire au roi de France son seigneur, & pour détruire les impressions que des récits infideles pouvoient avoir faites sur l'esprit de ce monarque, il offroit de rétablir Becket dans son archevêché avec tous les privileges & toute l'autorité dont avoient joui ses prédécesseurs, pourvu qu'il promît de lui rendre les mêmes respects & la même obéissance que les plus puissans de ces prélats eussent jamais rendus au plus foible monarque de l'Angleterre ; il proposa que l'arrangement se fît sur ce pied. Louis VII. & les seigneurs François de sa suite, applaudirent à la modération de Henri II ; mais Becket trouva ce serment trop va-

Fitz-Stephen, p. 58.

gue, & ne voulut point abandonner sa restriction, qui n'étoit pas moins vague. Les deux monarques se séparèrent, aussi mécontents de Becket que contents l'un de l'autre. Louis parut retirer sa protection à Becket : il fut quelques jours sans le visiter & sans fournir à sa subsistance ; mais cette disgrâce de l'archevêque dura peu : il reprit bientôt sur Louis le Jeune son ascendant ordinaire. Il fit d'ailleurs, dans de nouvelles conférences, une proposition qui montra toute l'illusion de celle que Henri avoit faite ; il offrit de jurer l'observation des anciennes coutumes, avec les mêmes clauses que les prélats avoient inférées dans leur serment de fidélité au couronnement de Henri lui-même ; mais ce n'étoient-là que des disputes de mots. Il ne s'agissoit pas d'exprimer ou de ne pas exprimer des clauses qui étoient toujours de droit, mais de savoir quelle étendue de sens on donnoit à ces clauses ; il s'agissoit de savoir jusqu'où s'éten-

doient les droits de l'Eglise, & non pas s'il falloit défendre les droits légitimes de l'Eglise. Les négociations continuerent. Henri II. imagina enfin que Becket dans le sein de l'Angleterre, & loin de ses protecteurs, seroit plus aisé à réduire ; il résolut de l'y ramener, même sans conditions, se proposant peut-être de profiter ensuite contre lui de l'avantage du lieu, si les mêmes contestations se renouvelloient. Il alla surprendre Louis VII. à Montmartre, & faisant tomber la conversation sur l'objet qui depuis long-tems l'occupoit le plus, savoir sur la compatibilité des droits de l'Eglise avec ceux de l'autorité royale, il montra des intentions si pacifiques, qu'elles inviterent Louis & sa cour à intercéder pour l'archevêque de Cantorberi. La réponse de Henri fut favorable, & l'on crut que l'occasion & le moment alloient faire ce que les papes, les rois & mille conférences n'avoient pu seulement faire espérer. Becket

n'étoit pas loin : on le fit venir ; il présenta le cayer de ses demandes , & ne fut contredit sur rien , parce que Henri s'étoit préparé sur tout. Un seul article , auquel il n'avoit pas pensé , l'embarrassa ; l'archevêque demanda ce qu'on prétendoit faire à l'égard des bénéfices à sa nomination qui avoient vaqué , & qu'on avoit remplis pendant son absence. Henri offrit de s'en rapporter à la décision ou des pairs de France , ou de l'Eglise Gallicane , ou de l'université de Paris. Tant de facilité donna de la défiance à l'archevêque ; il prit le parti de demander caution. Tout le monde s'écria qu'il étoit indécent qu'un sujet demandât caution à son maître. « Eh bien , dit l'archevêque , » en paroissant céder sur cet article , » je ne demande point d'autre gage » de la parole sacrée du roi qu'un » baiser de paix donné devant cette » auguste assemblée ». A ce mot on crut que la paix alloit être conclue ; mais Henri déconcerta tout le

Matt. Paris, p. 82  
& suiv.

Fitz-Stephen p. 63  
& suiv.



monde , en déclarant que la chose étoit impossible , parce que dans sa colere contre l'archevêque , il avoit juré de ne le baiser jamais. Becket voulut absolument être baissé ; peut-être jouissoit-il en lui-même de l'embarras ridicule où il jettoit le roi. Le pape instruit de cette singuliere difficulté , crut la lever en dispensant le roi du vœu téméraire qu'il avoit fait de ne jamais baiser Becket ; mais les scrupules durant toujours , il tâcha d'engager Becket à baiser le fils au lieu du pere. Ce n'étoit pas la même chose : ce fils n'étoit pas roi : il le fut bientôt. Henri II. à l'exemple des rois de France , qui faisoient couronner leurs fils aînés pour leur assurer le trône , & à l'exemple de son aïeul Henri I. qui avoit pris cet usage des rois de France , fit couronner le jeune Henri , son fils aîné , à Westminster.

La cérémonie de ce couronnement fit perdre de vue pour quelques jours Becket & le baiser. On

s'occupa du jeune prince ; on chercha dans ses moindres discours les signes de son caractère & les présages de l'avenir. Le roi son pere voulut le servir le jour de son couronnement. « Vous conviendrez , lui dit-il , que jamais roi n'a été plus royalement servi que vous ». Le prince se tournant du côté de ses courtisans , leur dit : *le fils d'un comte peut bien servir le fils d'un roi* , mot dans lequel on crut voir percer un orgueil jaloux qui n'éclata que trop dans la suite. D'autres disent que ce fut l'archevêque d'Yorck , qui pour attirer à Henri II. une réponse obligeante de la part de son fils , dit au jeune prince : *votre majesté a des officiers d'assez bonne maison*. La réponse fut la même.

D'Orléans , révolutions d'Anglet.

Ce couronnement du jeune Henri fut un nouvel affront pour Becket. Ce fut l'archevêque d'Yorck qui fit la cérémonie , malgré les défenses & les fulminations de l'archevêque de Cantorberi , qui voyoit par-là son

plus beau privilege violé, & qui ne doutoit pas, ou qui ne vouloit pas douter que tous ceux de l'Eglise ne l'eussent été de même. Il supposa gratuitement que le prince n'avoit pas fait le serment accoutumé de respecter les privileges de l'Eglise, & il le dit au pape, ne pouvant imaginer d'autre cause du secret que, par un reste de foiblesse & de crainte, on avoit répandu sur les préparatifs de cette opération; secret qui avoit été tel, que le prince qui devoit être couronné, n'avoit été averti qu'au moment de la cérémonie. Becket l'avoit su beaucoup plutôt par ses espions.

Mais tandis qu'on avoit pris des précautions assez inutiles contre la colere impuissante de Becket, on avoit négligé de prévenir celle de Louis le Jeune par une démarche naturelle & facile, qui étoit de couronner sa fille en même tems que son gendre. Louis fut si indigné de ce mépris ou de cette indifférence

pour sa fille, qu'il déclara la guerre à l'Angleterre; mais il ne la fit pas.

Rois, pape, archevêque, tout se remit à négocier. On engagea Becket à se désister du baïser, & il parut bien que les scrupules du roi sur ce point n'avoient pas été une simple défaite, mais une superstition réelle, puisque cet obstacle levé, il n'en apporta point d'autre à la réconciliation.

L'archevêque trouva en lui, non un maître qui pardonnoit, mais un ami qui oublioit tous les torts. Henri parut revoir son chancelier, non l'archevêque. La gaieté, la familiarité, l'air de confiance présiderent à leur entrevue; ils restèrent ensemble presque toute la journée à conférer de leurs affaires. Becket reconduisit le roi à cheval; dans le chemin il se plaignit du couronnement fait par l'archevêque d'Yorck, & il demanda une satisfaction pour l'église de Cantorberi. « Eh bien, dit le roi, » (sacrifiant à la paix le droit qu'il

» croyoit avoir de choisir tel prélat  
 » qu'il vouloit pour cette cérémo-  
 » nie ) il reste le couronnement de  
 » ma bru ; je l'ai réservé pour cette  
 » satisfaction : vous le ferez ; & pour  
 » conserver votre droit , vous met-  
 » trez en même tems la couronne  
 » sur la tête de son mari, comme s'il  
 » n'avoit pas été couronné ». L'ar-  
 chevêque , pénétré de reconnoissan-  
 ce , descendit de cheval , & se jetta  
 aux pieds du roi , qui descendit en  
 même tems , releva l'archevêque &  
 voulut l'aider à remonter. Le roi  
 promit encore de rendre ses bonnes  
 graces au clergé qui avoit accom-  
 pagné Becket dans son exil. Becket  
 n'en voulut jamais promettre autant  
 à l'égard des ecclésiastiques qui  
 avoient pris le parti du roi ; la diffé-  
 rence , disoit-il , étoit grande ; les  
 uns avoient fait leur devoir , les au-  
 tres l'avoient violé. Il y avoit là de  
 quoi rompre tous les traités du mon-  
 de : celui-ci subsista , grace à la mo-  
 dération à laquelle Henri se forçoit,

Matt. Pa-  
 ris.  
 Brompton.  
 Matth. de  
 West.  
 Epist. S.  
 Thomæ.

Un sujet ne permettoit pas même à son maître de traiter en égal avec lui ! Un prêtre refusoit de pardonner quand un roi offensé oublioit tout !

Ceci se passoit à Sens. Le roi d'Angleterre partant pour la Normandie, invita Becket à l'y suivre ; Becket répondit que ce seroit quitter trop brusquement ses protecteurs. C'étoit un reste de défiance ; mais cette défiance étoit pardonnable. Il vouloit être certain, avant tout, que ses agens eussent pris possession de ses revenus en Angleterre. Une maladie du roi retarda la signature des pouvoirs nécessaires pour ce rétablissement de l'ordre. L'archevêque crut qu'on le jouoit, & déjà il en revenoit aux censures. Il y eut encore à ce sujet une entrevue à Amboise, en présence de Louis VII. qui faisoit toujours l'office de médiateur, & qui acheva de dissiper jusqu'aux derniers nuages. On y revint encore au baïser, que Henri refusa toujours

par les mêmes raisons , mais que Becket consentit enfin de recevoir du jeune Henri. Quelques auteurs disent que ce fut Henri II. qui consentit à le donner , mais que l'archevêque lui ayant dit « qu'il le baisoit » *en l'honneur de Dieu* , le roi se re-  
 » tira en arriere , comme s'il y eût  
 » eu quelque serpent caché sous ces  
 » mots , qui rappelloient les ancien-  
 » nes restrictions ».

Mézeraï.

Quoi qu'il en soit , les pouvoirs furent signés , & Becket retourna en Angleterre.

Son arrivée fut une fête & sa marche un triomphe. Le clergé de toutes les villes par où il passoit , alloit au-devant de lui en procession , chantant des hymnes que le peuple répétoit. Une des plus fortes raisons de ne jamais persécuter , c'est que la persécution répand trop d'intérêt sur ses victimes. On dit qu'enyvré de cet accueil , qui sembloit lui montrer la nation & son maître à ses pieds , Becket ne mit plus de bor-

nes à son orgueil. On dit que joignant à l'autorité de primat celle de légat dont le pape lui avoit laissé le titre, & les outrant l'une & l'autre, il en abusoit en faveur de ses créatures & contre celles du roi. On dit qu'il prostituoit la suspension & l'excommunication au gré de sa haine. On dit qu'il remplissoit les chaires de déclamations contre les royalistes ; mais on n'allegue presque rien que de vague. On parle beaucoup d'insolence & de sédition ; mais on spécifie peu d'actions insolentes & séditionnelles. La plus hardie paroît être celle qui concerne les évêchés qui avoient vagué pendant l'absence de Becket ; ils étoient au nombre de six, & le roi qui avoit offert de s'en rapporter sur cet article aux pairs de France, au clergé, à l'université, ne s'en étoit rapporté qu'à lui-même pour faire remplir ces six évêchés de sujets qui lui fussent dévoués. Il avoit craint l'accroissement de force qu'auroit pu recevoir le parti du primat,

Beaulieu,  
vie de S.  
Thomas,  
p. 397.  
Epist. S.  
Thomæ,  
p. 395.



en influant sur la nomination à ces six évêchés. Il paroît que dans ces tems en Angleterre comme en France, l'autorité royale se trouvoit souvent en concurrence pour la nomination aux évêchés, avec le droit d'élection qui étoit resté aux chapitres, & le droit de confirmation qui appartenoit aux évêques provinciaux, sur-tout au métropolitain. Le roi avoit donc chargé l'archevêque d'Yorck & les évêques de Londres & de Sarum de choisir avec les députés des chapitres, les personnes qu'il leur avoit nommées pour chacun des sieges vacans, & le primate indigné avoit notifié une suspension à l'archevêque d'Yorck, & une excommunication aux évêques de Londres & de Sarum. Ceux-ci partirent aussitôt pour la Normandie, où le roi d'Angleterre étoit toujours resté; ils lui portèrent leurs plaintes de la hardiesse du primate, dont ils peignirent la conduite des couleurs les plus odieuses. Henri avoit épuisé

dans les détails de cette affaire, toute la modération dont il étoit capable. Ce récit le rendit à son impétuosité naturelle, & sa fureur n'eut plus de bornes. Il se promenoit dans sa chambre avec une agitation terrible & un silence farouche, entrecoupé seulement de mots pleins de violence, que l'emportement lui arrachoit, & que son cœur défavouoit. « Que je » suis malheureux, s'écrioit-il, d'a- » voir tiré ce bourgeois de la pous- » sière pour en faire le tourment de » ma vie ! . . . . . ». Non, disoit-il d'autres fois, il n'est point de repos pour moi tant que ce prêtre vivra. Tantôt il vouloit le faire juger selon la rigueur des loix, comme rébelle & féditieux; tantôt il paroïssoit rouler dans son esprit des idées encore plus funestes, & au milieu de ses transports, ce mot affreux lui échappa : *ciel ! ô ciel ! n'ai-je donc pas un ami ?* Il eut des courtisans.

Quatre chevaliers, officiers de sa maison, Guillaume de Tracy, Re-

naud Fitzurze ou Falsours, Hugues de Morville, Richard Brito, jurèrent entre eux de le venger, fût-ce malgré lui. Ils quittent la cour, & de peur que le roi ne se rétracte & ne les rappelle, ils s'embarquent chacun dans un port de France différent, & arrivent de même dans différens ports d'Angleterre. Ils se rejoignent près de Cantorberi, où douze autres assassins grossissent leur troupe. Ils courent tous ensemble au palais de l'archevêque; les douze s'emparent des portes; les quatre montent à l'appartement. Parmi ces derniers, l'archevêque en reconnut trois qui avoient été ses domestiques dans le tems qu'il étoit chancelier: il leur reprocha leur ingratitude à son égard; ils lui reprocherent la sienne à l'égard du roi. Leur intention vraisemblablement n'avoit été que de donner un avertissement à l'archevêque, & de tenter sur lui un dernier effort pour le plier aux volontés du monarque; car ils étoient venus sans

armes. Aigris par la dispute, ils coururent en chercher, & pendant ce tems l'archevêque eût pu se sauver par son église, dont les portes n'étoient point gardées. Les moines de Cantorberi l'en pressoient; mais il étoit dans le caractère & dans la destinée d'un tel homme de rechercher la gloire du martyre. Il rejetta tout conseil timide, & voulut assister à vêpres à la tête de ses moines. Les assassins entrant dans l'église à sa suite, fondirent sur lui à coups d'épée & de massue; il reçut à la tête quatre blessures mortelles, & alla tomber au pied de l'autel de S. Benoît, qui fut tout couvert de son sang & de sa cervelle.

De ce moment tous ses torts furent oubliés. On ne vit plus le sujet turbulent; on ne vit que le saint & le martyr. Le peuple qui n'avoit rien entendu à toutes ses disputes, mais qui avoit toujours révééré sa vertu, entroit en foule pour le voir & pour l'invoquer; les dévots trempoient  
leurs

leurs doigts dans son sang , & s'en faisoient des croix sur le front & sur le cœur. Les assassins , à la faveur du tumulte , se sauverent au comté d'Yorck , dans un château qui appartenoit à l'un d'entre eux ; ils y demeurèrent un an entier , séparés de toute société , abhorrés du peuple , rejetés de tous les honnêtes gens avec effroi & avec mépris , désavoués du roi , qu'ils avoient cru servir ; ils allerent enfin à Rome demander pardon au pape , qui les envoya dans la Terre-Sainte. Ce pèlerinage expioit leur crime , suivant les idées du tems ; rien ne l'a expié aux yeux de la postérité ; leurs noms sont à jamais flétris , & il est resté une tache ineffaçable à la mémoire de Henri II. beaucoup moins coupable qu'eux.

On peut croire que , depuis la réforme , les idées en Angleterre ne sont pas favorables à ce fameux archevêque de Cantorberi. L'Eglise de France a toujours eu pour lui la

Fleury ,  
hist. ecclé-  
siastique ,  
I. 70, 71,  
72.

Boss. hist.  
des variat.  
L. 7.

vénération qu'on doit aux saints ;  
mais sans le croire irréprochable.  
M. Fleury , sans approuver sa con-  
duite en tout , parle toujours de sa  
personne avec respect. M. Bossuet  
en fait un sublime éloge , & un ma-  
gnifique parallele avec Thomas  
Crammer , dont la vie de S. Thomas  
de Cantorberi fut , dit-il , la condam-  
nation. « S. Thomas de Cantorberi  
» résista aux rois iniques . . . . Banni ,  
» privé de ses biens , persécuté dans  
» les siens & dans sa propre person-  
» ne , & affligé en toutes manieres ,  
» il acheta la liberté glorieuse de dire  
» la vérité , *comme il la croyoit* , par  
» un mépris courageux de la vie &  
» de toutes ses commodités . . . . Il  
» combattit jusqu'au sang *pour les*  
» *moindres droits de l'Eglise* , & en  
» soutenant ses prérogatives , tant  
» celles que Jesus-Christ lui avoit  
» acquises par son sang , que celles  
» que les rois pieux lui avoient don-  
» nées , il défendit *jusqu'aux dehors*  
» *de cette sainte cité* . . . . Toujours

» intrépide & toujours pieux pen-  
 » dant sa vie, il le fut encore plus à  
 » la dernière heure . . . . La gloire  
 » de S. Thomas de Cantorberi vivra  
 » autant que l'Eglise, & ses vertus  
 » que la France & l'Angleterre ont  
 » révérees comme à l'envi, ne seront  
 » jamais oubliées ».

Il n'y a rien dans cet éloge qu'on ne voulût adopter. C'est au lecteur à entendre les restrictions délicates que M. Bossuet y a mises, en ne voulant point s'expliquer davantage.

*Fin du Tome premier.*

